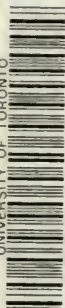


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00372071 1

PH

2654

1135





1500

5

ARTISTES ET CABOTINS

A LA MÊME LIBRAIRIE

THÉÂTRE DE CAMPAGNE

RECUEIL PÉRIODIQUE DE COMÉDIES DE SALONS

DE

MM. E. LEGOUVÉ, EUGÈNE LABICHE,

HENRI MEILHAC,

EDMOND GONDINET, GUSTAVE DROZ, ETC., ETC.

Ont paru les séries 1 à 4.

Chaque série, un volume in-18 jésus à 3 fr. 50.

DICTIONNAIRE DU JARGON PARISIEN

L'argot ancien et l'argot moderne

PAR LUCIEN RIGAUD

Un volume in-16. 3 francs.

SOUS PRESSE :

THÉÂTRE BIZARRE

UNE VOCATION — UN MÉNAGE GREC — L'ATHLÈTE

Trilogie fantaisiste

PAR R. PALEFROI

Évreux. Ch. HÉRISSEY, imp. — 678.

ARTISTES
ET
CABOTINS

PAR
GEORGES DUVAL



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 BIS, RUE DE RICHELIEU

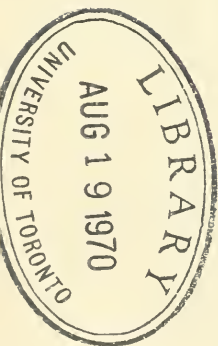
—
1878

Tous droits réservés

FN

2634

. D82



ARTISTES ET CABOTINS

LA VOCATION D'ÉLOA.

Par quelle suite de circonstances je me suis trouvé un matin, à table, entre M^{me} Armide Duhamel et M^{lle} Eloa Duhamel, ayant en face M. Napoléon Duhamel, le diable m'emporte si je saurais le dire. On a fait courir le bruit que j'aimais à lutiner Armide, ce qui est d'autant moins vraisemblable qu'elle avait, il y a deux ans, quarante ans sonnés, qu'elle était mal conservée, comme une femme qui a toujours été laide, et qu'il fallait un temps plus que raisonnable pour faire le tour de cette énorme personne. Ajoutez à cela deux tire-bouchons jaunes sortant en spirale du tour d'un bonnet à rubans verts, un nez en

pieu de marmite, une bouche immense, des mains rouges à grosses mitaines, et je vous laisse à penser s'il y a de vilaines langues ! Maintenant, je sais bien que c'est un peu de la faute à M^{me} Duhamel qui, paraît-il, du temps des Romains, avait eu certaines aventures galantes dont on ne manqua pas de causer. Mais cela ne regarde que M^{me} Duhamel, et je trouve étrange qu'on en veuille faire pâtir la jeune génération.

D'autres se sont plu à raconter que j'étais amoureux d'Eloa. Voilà qui est mon affaire et ne regarde personne. Cette fois, pourtant, je me défendrai moins violemment, mon amour-propre n'ayant plus du tout à en souffrir. Eloa était gentille comme un petit cœur. Il fallait la voir passer, trottant menu, la taille droite et les yeux baissés !..... Elle se traitait, à quinze ans, en reine déchuée, et rien ne l'arrêtait, ni l'ardeur de l'été, ni le froid de la bise...

Enfin, tant il y a de méchantes gens, on a imprimé dans les gazettes qu'il y avait des liens d'amitié qui m'unissaient à M. Napoléon Duhamel. M. Duhamel était un ancien sous-officier, décoré en Crimée, ayant quitté le service,

la paix faite, pour entrer à la solde de la préfecture, dont il était, paraît-il, un des agents les plus habiles et les plus dévoués. Il a donné sa démission au 4 Septembre. Le jour où nous trinquâmes à table, je le voyais pour la première fois. Je n'avais donc pas eu le temps de m'attacher à lui par des liens serrés. On saura par la suite combien peu il gagnait à être connu.

Non, j'aime mieux vous narrer, dès à présent, les motifs pour lesquels Napoléon Duhamel était tout bonnement insupportable.

Il était en politique — et c'était là son fort — ce qu'on nomme un autoritaire. Il avait des idées à lui, des théories à lui. Il avait encore ses légendes et son *Histoire*. Duhamel possédait la conviction que Napoléon III était le fils illégitime de l'Empereur premier, et il vous débitait cela avec l'aplomb de l'ancien garde du château d'Ermenonville vous montrant la chambre où Jean-Jacques Rousseau avait été assassiné sur l'ordre d'Henri IV, pour avoir séduit la Belle-Gabrielle. Duhamel admirait Napoléon III, parce qu'il avait fait construire le Louvre, organisé la Poste et inventé les chemins de fer. Si vous cher-

chiez à lui prouver la fausseté de ses vues « politiques », il vous appelait révolutionnaire et s'en rapportait à Armide qu'il disait d'âge à avoir vu cela.

Armide hochait la tête avec la brusquerie d'un battant de cloche, et vous n'aviez plus qu'à vous taire.

C'était le côté le plus horripilant de Napoléon Duhamel.

Mais il était si bon père !

J'étais donc à déjeuner chez Duhamel et nous finissions le café, quand il nous pria de vouloir bien passer dans la chambre de sa fille.

Nous nous y rendîmes.

C'était un petit réduit, composé d'un lit de noyer, d'une commode et de deux chaises de paille. Au mur on voyait exposées, au midi, les photographies de Montal, de Donato, d'Angelo, en costumes moyen âge. A l'est, deux ou trois petites actrices des Variétés étaient accrochées en guirlande autour d'un tableau de première communion. Au-dessus, le buste du Prince Impérial.

Il allait, évidemment, se passer quelque chose de grave.

Duhamel avait secoué sa pipe en marchant de long en large.

Armide me regardait avec des yeux qui voulaient dire : « Écoutez bien. »

Eloa, la brune Eloa, la tendre Eloa, était assise sur son lit, l'œil fixé au plafond.

— Nous sommes en famille, commença Duhamel — ce prélude me mit dans la nécessité de le remercier, par un mouvement de tête, de cette preuve de confiance, — et il ne faut pas que la bienvenue de monsieur nous fasse remettre à demain les choses sérieuses.

Se tournant alors vers sa fille :

— Ma chère Eloa, lui dit-il, tu as quinze ans aujourd'hui. Les événements ne me permettent plus, ainsi que je pouvais le faire sous la dynastie, de t'élever comme une demoiselle ; il faut aujourd'hui que tu songes à te suffire par un moyen quelconque, pourvu qu'il soit honnête. As-tu réfléchi à prendre un état ?

Armide essuya une larme.

Eloa releva fièrement la tête et plissa les lèvres de dépit.

— Oui, ma chère enfant, continua-t-il en me passant le tabac, il le faut, il le faut ab-

solument. Nous avons caressé des rêves ! une bourse à Saint-Denis ! un bureau de régie ! Nous comptions sans la République ! Voilà où nous en sommes. Voyons, ma chérie, que veux-tu faire ? Toutes les carrières te sont ouvertes. Un magasin de nouveautés ? marchande de modes ? couturière ? chez un cartonnier ? fleuriste ? Tu sais si j'ai des connaissances ?

Eloa écoutait, toujours rêveuse.

Il se fit un long silence.

Tout à coup, elle sauta de son lit, se campa devant un bout de glace, enleva son peigne, retroussa ses cheveux, dans lesquels elle fit mordre à pleines dents la fausse écaille, et rouge de colère, les yeux émerillonés, se tournant vers l'auteur de ses jours :

— Je m'en fiche pas mal de tes connaissances, lui dit-elle, je veux être actrice !

Napoléon demeura coi.

Armide éleva ses énormes bras, y reçut sa progéniture et, la couvrant de baisers :

— Tu *la* seras ! s'écria-t-elle en jetant à son homme un air de défi.

Et, quand nous fûmes remis de cette émotion, nous nous regardâmes.

Eloa avait disparu.

Mais sa petite voix murmurait au loin :

J'étais sur le balcon à travailler au frais,
Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vue,
D'une humble révérence aussitôt me salue.

Je saluai comme Horace et je quittai Napoléon que, de l'entresol, j'entendais hurler :

— Sacré nom d'un nom ! voilà une bonne chose de faite !

UNE TRAINÉE DE POUDRE !

Une heure après, tout le monde dans le quartier savait qu'Eloa avait choisi la carrière du théâtre.

Mais d'abord quel quartier ?

Les Duhamel habitaient rue Elzévir, à quelques pas du Mont-de-Piété.

Il y a à Paris une zone qui a la spécialité de fournir des artistes. Elle est limitée au

nord par le boulevard du Temple, au sud par la rue de Rivoli, à l'ouest par la place de la Bastille, à l'est par le boulevard de Sébastopol.

C'est là que poussent les ingénuités de l'avenir.

Le soir, au café du *Pélican Vert*, on félicita de sa détermination Eloa qui rayonnait de bonheur.

M. Duhamel passa le temps à fermer les vasistas, de peur que sa fille ne vint à s'enrhumer.

Armide perdit cinq parties de besigue, tant elle était distraite !

Et comme onze heures sonnaient et que l'on allait rentrer, un jeune homme de bonne figure s'approcha d'Eloa et lui dit à l'oreille :

— Voulez-vous que je vous mène chez un critique ?

M. Duhamel fit venir six bocks, et l'on causa.

Ce ne fut qu'à minuit qu'il apprit que l'inconnu s'appelait Isidore Fauchet, et qu'il était courriériste dans un grand journal.

Deux jours après, les Duhamel confiaient Eloa à Isidore Fauchet qui, pour la première fois, allait enfin pouvoir lancer quelqu'un.

Eloa s'était faite belle et, dans un rouleau de cuir, avait apporté son répertoire :

L'École des femmes ;

Phèdre ;

L'Homme n'est pas parfait.

La protégée et son protecteur montèrent en voiture, et ce dernier cria au cocher :

— 60, rue de Clichy !

Ils se rendaient chez Sanglier, le plus influent des critiques.

HAUTES CONSIDÉRATIONS.

Une phrase de M. de Saint-Simon, dans ses mémoires, se peut appliquer au feuilleton.

Écoutez parler Jules Janin :

« M. le duc de Saint-Simon félicite le jeune roi Louis XIV, parmi les rares bonheurs qui attendaient sa royauté, de ce grand cortège d'hommes très-distingués qu'il rencontra en chemin.

« Sa première entrée dans le monde fut heureuse en esprits distingués ».

« Il ajoute et ceci se peut appliquer à la critique, lorsqu'elle est faite avec zèle, avec bonheur : « Né avec un esprit au-dessous du « médiocre, mais un esprit capable de se li- « mer, de se former, de se raffiner, d'em- « prunter d'autrui sans imitation et sans « gêne, il profita infiniment d'avoir vécu toute « sa vie avec les personnes du monde, qui « toutes en avaient le plus, et des plus « différentes sortes, en hommes et femmes de « tout genre, de tout âge et de tous person- « nages. »

« On voudrait écrire l'histoire même du feuilleton, on n'écrirait pas une plus juste et plus véridique histoire.

« Un peu plus loin, M. le duc de Saint-Simon, complétant le dénombrement des hommes considérables du siècle de Louis XIV, ajoute que rien ne manquait à ce beau siècle : « Pas même cette espèce d'hommes qui ne « sont bons que pour le plaisir. »

« Il voulait parler des poètes et des artistes en tout genre ; il aurait eu honte de les confondre avec les hommes de robe, avec les hommes d'épée, avec les hommes d'État et surtout avec les grands seigneurs, qu'il considérait comme l'ornement le plus précieux de la cour de Versailles !

« Combien on l'eût étonné cependant, ce grand seigneur bel esprit, si on lui eût dit que son immortalité tiendrait un jour, — qui n'était pas loin — uniquement à cette gloire ; qu'il serait reconnu un des grands écrivains de son siècle ; et comme on l'eût fâché si l'on eût ajouté : Monseigneur, ces hommes dont vous parlez si légèrement, ces peintres, ces musiciens, ces architectes, ces philosophes, ce comédien Molière, — et plus tard ce fils de votre notaire Arouet, que vous voulez bien appeler un *garçon d'esprit*, — survivront tout honnêtement, non-seulement par leurs chefs-d'œuvre, mais encore par les plus simples bagatelles de leur génie, à cette imposante société française qui pour vous, monsieur le duc, commençait au roi et s'arrêtait aux ducs et pairs. Heureux cependant le roi de France, heureux le feuilleton qui rencontrent en leur chemin beaucoup de ces hommes « qui ne
« sont bons que pour les plaisirs de l'imagi-
« nation, de l'esprit et du cœur ! »

« Quelques-uns, même au premier rang des braves gens qui reconnaissent que la poésie a droit de cité parmi nous, que la philosophie après tout n'est pas faite pour se morfondre à la porte des écoles, que l'auteur dramatique est nécessaire au théâtre et le

romancier au foyer domestique; — ils vont plus loin; ils acceptent l'historien comme un vengeur nécessaire; ils ajoutent que la fable est utile aux enfants, que l'élégie est bien-séante au jeune homme; une nouvelle bien faite a son prix pour la femme oisive, un long poème endort agréablement le vieillard, — ils en conviennent. Mais, disent-ils, à quoi bon la critique, et que peut-on faire, ici-bas, de ses jurés peseurs de diphthongues, au sourcil dédaigneux, qui ne trouvent rien de bon, rien de vrai, rien de juste et de naturel? Au sens de ces hommes sérieux, les critiques de profession blessent le poète, ils impatientent le lecteur; leur goût consiste absolument à n'avoir pas le goût de tout le monde; ils imposent leur volonté à la foule obéissante; ils brisent ce que le public adore; ils relèvent ce qu'il a brisé; quand ils devraient donner la force et le courage aux artisans de la belle gloire, ils s'appliquent au contraire à leur montrer l'obstacle, à leur faire sonder l'abîme, à leur prouver qu'ils tentent l'impossible.

« N'est-il point bizarre que chaque matin, quand se réveillent les grandes villes de l'Europe, elles prêtent l'oreille à ce grand bruit qui leur sert de prière, à ce bruit qui les en-

seigne et qui les conseille ? Elles veulent savoir la pensée et la parole du journal ! Après quoi elles se mettent à l'œuvre et cette feuille imprimée, que la ville entière ouvrait, au matin, frémissante de curiosité et d'impatience... arrive, à la tombée du jour, un homme armé d'un crochet, qui de cette feuille jetée aux immondices fait sa proie et l'emporte, dédaigneux de savoir ce que ce vil chiffon peut contenir.

« O comble de la gloire ! ô profondeur de l'humiliation !

« Que t'importe, ô feuilletonniste ! La foule qui t'obéit disparaîtra aussi ; elle vivra, tu demeureras encore plus longtemps qu'elle. A chacun son sceptre. La comédie a ses causes, la critique a les siennes. L'oubli, c'est d'ailleurs la règle, et le souvenir c'est l'exception. Une page oubliée au fond d'un journal devenu le jouet de la rose des vents, est-ce une si grande infortune, lorsque tant de poèmes n'ont pas trouvé un acheteur ? »

CLASSIFICATION.

Il y a :

Le critique pontificateur,

Le critique virtuose,

Le critique bénisseur,

Et le critique qui *n'y va jamais !*

Le critique pontificateur prend les choses de haut et glisse toujours un peu de théorie.

Exemple :

« Lorsqu'au premier acte d'une comédie une jeune femme du monde arrive avec un revolver à la ceinture, dites-vous : — Ce revolver partira à la fin ! »

C'est bête comme tout, mais cela fait bien.

Le critique virtuose est un exécutant pour lequel une pièce n'est qu'un thème.

Exemple :

« La Porte-Saint-Martin a repris hier *Louis XI*, de Casimir Delavigne. Louis XI ! roi despotique et sanguinaire ! On lit dans les *Mémoires...*, etc., etc. »

Le critique bénisseur trouve tout bien. L'auteur a un grand talent, les artistes un grand talent et tous ses confrères qui ont parlé de la pièce avant lui ont également un grand talent.

Le critique qui *n'y va jamais!* tient à la fois des trois autres, avec cette différence que s'il lui arrive *d'y aller*, il devient féroce.

SANGLIER.

Sanglier était un pontificateur. De plus, il était myope comme feu Paul Foucher, ce qui fait qu'en entendant craquer sur le parquet les bottines d'Eloa, il se leva, ouvrit les bras et s'écria :

— Je t'attendais, Esther !

Sanglier était gros, trapu, poilu. Eloa fit un pas en arrière.

Quand Isidore Fauchet eut conduit sa protégée devant le critique influent, ce dernier s'excusa de la méprise, lui fit signe de prendre un fauteuil et commença en ces termes :

— Je soupçonne ce qui vous amène. Vous

voulez une recommandation. Ainsi donc vous prenez le théâtre! Le théâtre! Savez-vous, mademoiselle, à quoi cela vous engage?

Eloa resta calme.

Fauchet sourit.

— Savez-vous ce qu'il va falloir dépenser de finesse, de talent, de patience, de ruses, de machinations, pour vous faire accorder un rôle ou pour l'ôter à une rivale?

Eloa ne broncha point et répondit avec un aplomb imperturbable :

— Je m'en fiche pas mal!

C'était la seconde fois que cette exclamation outrée s'échappait de ses lèvres roses.

Sanglier en augura bien.

— Allons, dit-il, je vois que c'est une vocation. Je vais ce soir à une première au Gymnase, voulez-vous m'accompagner?

Eloa demeura saisie d'une invitation, d'un honneur aussi inespéré.

Fauchet se pencha vers elle et lui dit à l'oreille que sa présence aux côtés d'un pareil critique *la poserait* à tout jamais.

Elle accepta.

Sanglier, en veine de bien faire les choses, alla jusqu'à l'inviter à ses déjeuners du dimanche.

Nous initierons, dans un prochain chapitre, nos lecteurs aux mystères des agapes de notre critique.

Si nous nous sentons en veine, ce sera incontestablement le point culminant de cette remarquable étude.

CRAINTES PATERNELLES.

En quittant Sanglier, Eloa trouva son père et sa mère en train de se communiquer leurs craintes.

Armide disait :

— Pourvu qu'elle continue à se bien conduire ! Elle est si délicate !

Et Napoléon :

— Il faudra la surveiller !

Et Armide :

— Après ça, tu sais, quand une fille est sage!..

Et Napoléon :

— Ça ne fait rien, c'est plus prudent. Il ne faut rien avoir à se reprocher.

L'entrée d'Eloa troubla l'entretien.

— Tu l'as vu ? demanda le père.

— Je l'ai vu ! Je déjeune chez lui dimanche.

— En tête-à-tête ?

— Non. Il y aura des actrices et des hommes de lettres.

— Tu lui as dit que ta famille était honnête ?

— Il ne m'a pas parlé de ça.

— C'est un homme bien ?

— Très comme il faut ! Il m'a embrassée !

Armide fit un geste qui signifiait : « Il n'y a rien à dire à tout cela ! »

Napoléon se rembrunit et murmura :

— Puisqu'elle le veut !

LES DIMANCHES DE SANGLIER.

Tous les dimanches, à midi, on déjeunait chez Sanglier.

Il y avait quatre fournées par mois ; mais chaque fournée était composée de même : des journalistes, des artistes, des comédiennes et

l'élève du Conservatoire sur laquelle on était en droit de compter le plus.

Ce jour-là, Sanglier quittait le pontificat et redevenait un homme.

Mais il était homme sans renoncer à aucun prestige. Il se sentait le point de ralliement des notoriétés présentes ou futures, et dominait la table.

Il distribuait des conseils, et on les écoutait, car ils étaient généralement profitables ; traitait de la pièce en vogue, donnait son franc avis sur le début en renom. Au dessert, Sanglier devenait sensible ou badin. C'est à ce moment, réservé aux expansions, qu'il s'intéressait à la vie privée de ses habitués, raccommodait les brouilles et *faisait les mariages*. Quelquefois aussi, il se laissait aller à des déclarations. L'opprimée disait : « Oh ! monsieur Sanglier ! » Quand elle avait su résister, elle pouvait se vanter « d'être arrivée toute seule ! »

Ce jour-là, les convives étaient :

Henry Brichaut, critique et conférencier.

(Voir la nomenclature, au nom : BÉNISSEUR.)

Paul Marchal, rédacteur en chef du *Républicain*.

Fauchet que nous connaissons.

Un avocat, un boursier, un peintre.

M^{lle} Emma Froment, premier prix de tragédie au concours de 1872.

Miss Helen, une petite Anglaise, chargée de traduire Shakespeare au critique.

A midi précis, Eloa fit son entrée.

Elle s'avança timidement, cherchant à tirer des froufrous de sa robe de soie noire, et drapée à l'antique dans un tartan rouge. Sanglier vint au-devant d'elle. Tous se mirent à sourire, excepté Miss Helen.

Ses yeux se fixèrent sur la petite. Heureusement que le domestique annonça que le déjeuner était servi.

A ce moment le concierge remit un mot à Sanglier.

Il le lut :

Paris.

Cher maître,

Je suis inquiet. Elle n'a que quinze ans ! Voulez-vous du père ?

NAPOLÉON DUHAMEL.

Sanglier dit :

— Faites monter ce brave homme.

Duhamel monta, Eloa haussa les épaules.

Duhamel eut le temps de la prendre à part et de lui dire :

. — C'est plus convenable. Mais rassure-toi, je serai distingué.

PROPOS DE TABLE.

— On dit que Franchipel a quitté Maria.

— Loustaud a une pièce reçue.

— Où ?

— A la Porte-Saint-Martin.

SANGLIER. — Monsieur Duhamel, un peu de tête de veau ?

DUHAMEL. — Volontiers. Vous me donnerez l'œil, c'est le morceau que je préfère.

— Avez-vous des premières cette semaine ?

— Trois.

— Il y aura une place pour moi ?

— Je l'ai promise à M^{lle} Duhamel.

— Mademoiselle est dans les heureuses !

SANGLIER. — Monsieur Duhamel, un peu de gigot?

DUHAMEL. — Volontiers. Vous me donnez la souris, c'est le morceau que je préfère.

— Avez-vous remarqué comme Sanglier a été sévère pour Durand?

— Durand est mon ami. J'ai mieux aimé l'éreinter que de laisser croire que j'avais des attaches. Qu'est-ce que vous en pensez, Bri-chaut?

— La pièce est bonne. Et puis il m'a écrit, je lui ai répondu; il m'a envoyé sa carte, je lui ai renvoyé la mienne; tout cela engage!

SANGLIER. — Du canard, monsieur Duhamel?

DUHAMEL. — Avec plaisir. De la peau, c'est le morceau que je préfère.

— Qu'est-ce qu'on dit à la Comédie-Française?

— On parle d'y jouer les *Grandes Demoiselles!*

— Drôle d'idée.

— Perrin y tient.

— Et à l'Odéon?

— Duquesnel monte un drame japonais.

— L'auteur ?

— Un nom en Kin ! mais Dumas en est.

SANGLIER. — Du homard, monsieur Duhamel ?

DUHAMEL. — Vous me comblez. Des œufs, rien que des œufs ! c'est une préférence.

— Vous ne mangez pas, mademoiselle Eloa ?

— Je trouve que je dévore.

— Vous n'avez pas encore débuté, mademoiselle ?

— Non, madame.

— Quel emploi voulez-vous tenir ?

— Cela m'est égal. Je ferai ce que me dira de faire M. Sanglier.

SANGLIER. — Nous allons causer de cela. Du café, monsieur Duhamel ?

DUHAMEL. — Certainement. Pas de sucre, jamais de sucre.

— Je vous la recommanderai, Marchal.

— Mademoiselle peut compter sur moi.

DUHAMEL. — Tu vois, ma fille, comme ces messieurs sont bons. Il faudra aller voir M. Marchal souvent. C'est que, voyez-vous,

c'est une jeune fille sage et réservée. Si elle devait mal tourner, j'aimerais mieux qu'on me prévint; sa mère en mourrait. Trente ans de labeurs incessants, successivement soldat, cordonnier, ébéniste, relieur, etc., etc., voilà ma vie! N'en abusez pas!

SANGLIER. — Du cognac, monsieur Duhamel?

DUHAMEL. — Dans ma tasse, si vous voulez bien.

SANGLIER. — Passons au salon.

DUHAMEL (*bas à Eloa*). — Ai-je été assez original?

UN CRI DU COEUR!

COMÉDIE EN UN ACTE ET A TROIS PERSONNAGES

(*La scène représente un cabinet de travail. — Au lever du rideau, on entend le piano au fond.*)

SANGLIER

Asseyez-vous là.

ELOA

Oui, monsieur.

SANGLIER. écrivant.

« Cher ami,

« Je vous recommande M^{lle} Eloa Duhamel.

« Donnez-lui quelques leçons, qu'elle entre
« le plus vite possible au Conservatoire.

« Faites pour le mieux.

« Bien à vous.

« SANGLIER. »

(A *Eloa.*) Vous porterez ce mot à M. Ripont.

ELOA

Je vais voir M. Ripont !

SANGLIER

Rassurez-vous, c'est un homme charmant.
(*S'approchant d'elle.*) Maintenant, ma chère
enfant...

SCÈNE II

LES MÊMES — DUHAMEL

DUHAMEL

Eloa, ta mère est en bas qui nous attend.

ELOA

Zut !

(*Tableau. La toile baisse.*)

DU MOMENT OU ÇA SE DIT !

Duhamel descendit tout seul.

— Eh bien? demanda Armide.

— Eh bien! répondit Napoléon, Eloa m'a répondu : « Zut ! »

— C'est que ça se dit dans les théâtres. Rentrons chez nous.

LE PROFESSEUR DE TENUE ET DE DÉCLAMATION.

Eloa fut chez M. Ripont.

Il lut le petit mot de Sanglier, et, sans autre préambule, lui dit d'une voix grave :

— Prononcez : *Trône*.

Eloa répéta : *Trône*.

Ripont entra dans une fureur bleue.

— On dit *Tô-dône!* Vous n'avez aucune idée de la prononciation. Vous ignorez donc que l'articulation de la lettre *R* est d'une importance extrême!

Vous allez me répéter :

Dix fois Be-de-le.

— C }
— K }
— Q } Que-de-le.

— Pe-de-le.

— Gue-de-le.

— Je-de-le.

— Le-de-le.

— Me-de-le.

— Ne-de-le.

— Pe-de-le.

— Se-de-le.

— Te-de-le.

— Ve-de-le.

Eloa obéit.

— Bon. Prenons des exemples : *Partage*, dites : Pa de le tage; *Tradition*, prononcez : Tedel adition; *Roi*, Del oi; *Sonore*, Sono del e.

Eloa fit pour le mieux.

— Comment saluez-vous?

Eloa esquissa son plus gracieux salut.

C'est tout simplement ridicule. Il y a trois mouvements : 1° porter le pied droit vers la droite ; 2° rapprocher le talon gauche du talon droit ; 3° reculer le pied gauche d'un pas verticalement. Bien, c'est eela ! Voilà qui va des mieux ! A la bonne heure ! Voyons le maintien ?

Elle se redressa et prit l'air rêveur d'une jeune fille qui attend celui qu'elle aime.

— C'est le maintien d'une grue ! exclama Ripont. Quand le salut est terminé, on porte une jambe en avant et on laisse reposer le corps d'aplomb sur l'autre jambe, On ramène la main à demi-fermée vers le creux de l'estomac, tantôt la gauche, tantôt la droite. A merveille ! Comment marchez-vous ?

Eloa marcha.

— Tenez-vous droite, la tête sans roideur, le haut du corps en avant, la pointe des pieds légèrement tournée en dehors. Le mouvement de la jambe doit partir du genou et non du pied. C'est cela ! les bras le long du corps, la main demi-fermée. Pas de balancement.

Eloa se laissa glisser dans un fauteuil.

— Grâce ! demanda-t-elle.

— Déjà ! Plaisantez-vous. Combien de poses ?

— Je ne sais pas.

— Levez-vous, et faites ce que je vais vous dire. *Première pose* : le poids du corps sur une jambe, tandis que l'autre est placée en avant. *Deuxième pose* : Le poids du corps repose sur l'une des jambes, tandis que l'autre est reportée légèrement en arrière. Vous comprenez? Voyons ce geste? Qu'est-ce que vous me fichez-là? Sachez que l'on n'arrive à la grâce que par la simplicité. La ligne trajectoire de la main aussi courte que possible. La main presque inerte et la paume en dedans. Tombez à genoux.

— A genoux!

— Supposons que vous fassiez une déclaration à un beau jeune homme.

— Je n'ai jamais fait...

— Tant pis pour vous ! Il faut avoir tout fait pour être naturel. C'est moi le beau jeune homme. Avancez la jambe qui se trouve de mon côté et laissez-vous tomber naturellement ; le genou qui pose à terre se trouvera toujours du côté du spectateur. Ce n'est pas plus difficile que cela.

Eloa était en nage.

Ripont regarda l'heure. Dans dix minutes devait venir une princesse russe à laquelle il

donnait des leçons. Il n'y avait pas de temps à perdre.

— Asseyez-vous, lui dit-il. Attendez ! Pour s'asseoir, on place devant le siège la jambe droite si le siège est à droite, la jambe gauche si le siège est gauche, de manière à produire un écartement préalable des jambes. Comme cela. On se baisse sans courber les reins et l'on évite que les jambes restent sur une même ligne. On s'assoit sur le bord du siège, afin que les jambes puissent opérer facilement des mouvements, s'il y a lieu. Que l'étoffe de votre robe se drape du côté du spectateur.

— Comment, il faut tant de choses pour s'asseoir ?

— Vous n'êtes pas au bout ! Croisez les bras. C'est mieux. Appliquez le poing gauche sur le pectoral droit. Ramenez la main droite sur l'avant-bras gauche, près du coude. Bien. Laissez-vous choir.

— Comment ?

— Laissez-vous choir. Ah ! si vous avez peur de vous faire du mal ! On chute sur le côté. Il faut tomber d'abord sur un genou, puis se laisser aller de côté en allongeant le bras pour que la tête vienne s'y porter sans

danger. Le corps en diagonale du côté des spectateurs.

Elle était littéralement morte de fatigue.

— La première fois, continua Ripont, nous étudierons l'enlèvement, l'entrée en scène, la sortie, la passade, la ritournelle et la physionomie. En voilà assez pour aujourd'hui. Ce n'est pas plus difficile que cela. Dites-moi bonsoir.

— Bonsoir, monsieur Ripont.

— Qu'est-ce que vous me rabachez là ! Vous grasseyez encore ! En un mois, vous vous y ferez. La vibration n'aura plus de secret pour vous !

Et s'adressant à sa bonne :

— Faites entrer la princesse.

. LA REVANCHE DE MOSCOU.

La princesse était une vraie princesse, et de plus elle était russe. Russes et Polonaises nous fournissent, depuis quelque temps, un contingent raisonnable de comédiennes et de chanteuses. A Saint-Pétersbourg, il y a bien

un conservatoire ; mais on commence à n'en plus vouloir, sous prétexte qu'on y est trop tenu. Inconvénient que le nôtre est loin de présenter !

UN COUP DE Foudre !

Quand Eloa fut rentrée chez elle, elle se mit à réfléchir à tout ce qu'il fallait apprendre pour être comédienne. Eloa se croyait « une nature » et supposait que cela irait tout seul.

Son air morose commença même à inquiéter M^{me} Duhamel. Elle craignait !.. Mais Napoléon devina tout de suite ce dont il s'agissait.

— Elle travaille de tête ! dit-il à sa femme. Quelque rôle assurément !

Heureusement que la visite d'Isidore Fauchet vint jeter un peu de gaieté chez les Duhamel.

— Je viens vous demander votre fille pour dimanche !

— Pour quoi faire ?

— Je veux qu'elle joue à la campagne. Cela

lui donnera l'habitude des planches. J'apporte la brochure.

Eloa courut au-devant de lui.

— Je vous remercie d'avoir pensé à moi, monsieur Isidore.

Et d'un regard plein de malice :

— C'est à votre bénéfice ? demanda-t-elle.

— Pourquoi pas ? je suis incendié ! répondit-il à voix basse.

Et il porta la main à son cœur.

L'ASILE LE PLUS SUR.

C'est toujours un moment bien doux pour une jeune fille, comme Eloa, que celui où elle apprend qu'il y a un journaliste qui s'intéresse à elle.

C'est le nom prochainement imprimé, la réclame assurée, le tapage autour de vos plus petites actions. C'est un champion sans cesse sous les armes, prêt, au moindre regard, au moindre sourire, au moindre signe, à fondre sur la rivale. C'est le coureur zélé qui, de bureaux en bureaux, de rédaction en rédac-

tion, vous prône, vous recommande et vous désigne.

Vite : — « On annonce le prochain engagement de M^{lle} Marie Beauchard. Nous ne saurions trop conseiller à M. X... de terminer au plus vite avec elle, s'il ne veut pas que l'étranger nous l'enlève encore ! » Elle est engagée. Le lendemain : — « M^{lle} Marie Beauchard vient de signer avec le théâtre de l'Ambigu. Nos félicitations les plus sincères à la direction. » Elle va jouer : — « Les débuts de M^{lle} Beauchard auront lieu dans les commencements de la semaine prochaine. Nous tenons de source certaine que la Comédie-Française cherche déjà à la recruter parmi ses vaillants pensionnaires ! » Nous sommes à la veille du grand jour : — « Demain, débuts de M^{lle} Beauchard, » etc., etc. Si bien qu'en un mois M^{lle} Beauchard, qui n'a jamais dit un mot devant le public, a déjà une réputation, et qu'en province on ne craint pas de dire : — « Ah ! si vous aviez vu la Beauchard dans ce rôle-là ! »

Enfin, les débuts ont eu lieu ! M^{lle} Beauchard a-t-elle réussi ? — « Ainsi que nous l'avions prévu, M^{lle} Beauchard vient de

« remporter un immense succès. Nous tenons
« enfin la jeune première de nos rêves qui à
« l'ingénuité de M^{lle} Reichemberg joint la
« vigueur dramatique de M^{me} Dorval. S'il
« faut s'en rapporter à certaines indiscretions
« de coulisses, M. Victorien Sardou lui aurait
« promis un rôle pour le commencement de
« l'hiver prochain. » — A-t-elle été mal re-
« çue ? — « Une cabale, montée par quelques
« rivales, avait été organisée hier contre
« M^{lle} Beauchard, dont c'étaient les débuts.
« Comme tous les grands talents, le sien a
« été incompris en même temps qu'envié.
« Mais il est de ceux qui finissent par avoir
« toujours raison du public. Du reste, tandis
« que des loges et des baignoires partaient
« quelques coups de sifflet, l'auteur félicitait
« au foyer sa nouvelle interprète et lui prédi-
« sait le plus grand avenir. »

Ce n'est pas tout. Il y a encore bien d'autres
moyens de parler de Marie Beauchard.

« — Hier a eu lieu la première représenta-
« tion de la *Fille de Roland*. Parmi les
« personnes connues, citons M^m Gueymard,
« M^{me} Doche, M^{lle} Marie Beauchard, etc.,
« etc. »

« — La journée des courses a été une des

« plus belles qu'il nous ait été donné de voir
« depuis longtemps. A trois heures, M^{lle} Marie
« Beauchard... »

Bientôt la presse provinciale, désireuse de fournir à ses abonnés les primeurs parisiennes, s'occupera, elle aussi, de Marie Beauchard. Puis la voici dans le *Times*, dans le *New-York Herald*, dans l'*Indépendance belge*, dans le *Moniteur russe*, etc., etc. L'univers est envahi par le nom de Beauchard, et les renommées de tous pays n'ont plus assez de trompettes pour chanter ce nom, inconnu hier, et qui n'a encore rien fait pour devenir célèbre.

Eu égard à ces diverses considérations et quoi qu'en aient dit bien des jaloux, quand une jeune fille se trouve dans la position d'Eloa, l'asile le plus sûr... est encore le sein d'un journaliste.

UNE BELLE AFFICHE !

Vous comprendrez maintenant le coup que la déclaration de Fauchet dut lui porter. C'était pour elle un avenir plein de réclames

et d'horizons roses qui s'ouvrait devant ses yeux éblouis. En habile tacticien, Isidore Fauchet ne s'en tint pas là. Il déploya devant ses yeux le *Binocle Social* et fit lire à Eloa les lignes qui suivent :

Dimanche 7 juin

AU THÉÂTRE DE SCEAUX

POUR LES DÉBUTS

DE MADemoiselle ÉLOA DUHAMEL.

LES CHAINES DE FLEURS

Comédie en un acte de M. Aurélien Scholl.

Mlle Eloa Duhamel remplira le principal rôle.

LES FEMMES QUI FONT DES SCÈNES

Comédie en trois actes de M. Ch. Monselet.

Mlle Eloa Duhamel remplira le principal rôle.

ON TERMINERA PAR

FAUST

Grand opéra de M. Charles Gounod.

Eloa n'avait que quarante-huit heures pour apprendre tout cela !

Mais elle se sentait la foi dramatique, la passion des planches, l'amour de la gloire !

Elle sauta au cou de Fauchet, l'embrassa sur les deux joues avec une naïveté touchante, et rendez-vous fut pris pour le dimanche 7 juin, à quatre heures du soir, boulevard Saint-Denis, au *Café de la Chartreuse*, où devait se réunir toute la troupe.

IL LUI FAUDRAIT UN HOMME SÉRIEUX.

Eloa avait une de ces chances extraordinaires. En moins de temps qu'une autre, à sa place, aurait mis à mal tourner, elle avait déjeuné chez Sanglier, couru Paris au bras d'Isidore Fauchet, et pris une leçon de déclamation et de tenue avec Ripont. C'étaient là trois titres suffisants pour débiter au Gymnase, par exemple.

C'est donc avec regret que je la vois « cabotiner » à la banlieue, je ne vous le cache pas. Enfin, peut-être trouvera-t-elle sur son chemin un homme plus sérieux que Fauchet, un brave négociant ou un mari séparé qui aura le bon goût de ne point la traîner dans des cafés comme celui où nous venons de la voir entrer.

EN ROUTE !

La troupe dans laquelle Eloa était engagée pour un soir se composait de cinq personnes, deux ingénues, une duègne, un père noble et un jeune premier. A la vue d'Isidore Fauchet, chacun d'eux se leva et fit une profonde révérence. Isidore présenta Eloa qui s'assit avec ses camarades, après avoir réprimé un mouvement d'ennui qui ne leur échappa pas. Elle venait de mesurer d'un coup d'œil la distance qui les séparait des convives de Sanglier, et songeait à tout le chemin qu'il lui faudrait parcourir pour la franchir.

Néanmoins, la connaissance fut vite faite. Il y a comme une parenté entre compagnons de chaîne. On vida ses verres, on arrêta deux fiacres. Dans l'un on empila les dames avec les sacs et les boîtes à figure, dans l'autre montèrent le père noble et le jeune premier qui se chargeait des malles, et l'on fouetta sur la gare de Seeaux.

A six heures moins le quart, notre troupe était à destination.

RAPPELS !

Europe fait silence ! Eloa débite son rôle !

La pièce est finie.

Eloa rentre dans la coulisse.

Elle entend crier : « Eloa ! Eloa ! »

Alors, les cheveux épars, à demi vêtue (car la comédienne est comédienne en toute chose, elle n'est que cela, mais elle l'est bien !) elle accourt, éperdue et tremblante, dans le simple appareil d'une jeune beauté qui vient de créer un rôle nouveau et que l'*enthousiasme* a prise au dépourvu.

Des cris partent d'une baignoire.

Eloa désireuse de remercier particulièrement de pareils connaisseurs s'avance et salue !

Puis elle recule de deux pas et demeure interdite.

Cette grosse femme en larmes, c'est sa mère !

Ce claqueur enthousiaste, c'est Napoléon Duhamel !

Armide et Duhamel tapent des pieds, des mains, de la canne, du parapluie, crient, vocifèrent, hurlent, font un tapage épouvantable.

La salle, qui a deviné ces liens du cœur, et qui demande enfin à s'amuser, crie, vocifère et hurle avec les Duhamel, sur lesquels tous les yeux sont maintenant fixés.

Les malheureux sont convaincus que le public idolâtre les remercie d'avoir mis au monde un pareil talent.

Et tandis qu'Armide envoie des baisers aux loges, Napoléon salue le parterre avec la dignité d'un homme qui se sent acclamer dans sa fille.

Et cela dure jusqu'à ce qu'un municipal, insouciant des choses de l'art et des joies paternelles, vienne prévenir les Duhamel qu'il va les flanquer au violon s'ils continuent à faire ainsi les pantins.

Ce qui lui vaut cette admirable réponse de Napoléon :

— Vous n'auriez pas osé agir de la sorte si ma fille avait joué à Compiègne !

LE MOYEN D'Y RÉSISTER !

Napoléon et Armide s'étaient pourtant bien promis d'éviter de pareilles émotions.

Armide avait dit :

— J'aime mieux ne pas être là le jour de ses débuts. Cela me ferait trop d'effet !

Et Napoléon avait répondu :

— J'irai seul, dans un coin. Elle n'en saura jamais rien !

Et puis ils avaient songé à la joie que ressentirait leur fille si, en cas de succès, ils étaient les premiers à déposer sur son front la couronne de lauriers conquise par elle, et ils étaient revenus sur leur décision et avaient pris le train.

Ce fut, du moins, l'explication qu'ils donnèrent à Isidore Fauchet, qu'ils surprirent en train de rédiger, chez le concierge, la dépêche suivante :

Sceaux. Au *Binocle Social*,

Grande représentation à Sceaux. — Début, Eloa Duhamel ! Immense succès ! Rappels, bravos.

FAUCHET.

BAPTÈME D'ARTISTE.

Le spectacle terminé, Duhamel, en veine de générosité (la joie rend le cœur bon!), invita les camarades de sa fille à se rafraîchir au *Café des Artistes*.

Ceux-ci acceptèrent avec une touchante unanimité, complimentant la débutante en raison directe du nombre de consommations qui arrivaient.

Le train était pour une heure moins un quart, neuf heures et demie sonnaient; on avait le temps, *Faust* ne venait que de commencer.

A la cinquième tournée, Isidore Fauchet, légèrement pochard, monta sur la table et demanda à l'assistance la permission de baptiser comédienne la nommée Eloa Duhamel.

Il n'y eut qu'un cri: « Oui! »

Par droit d'ancienneté, le père noble procéda à l'interrogatoire.

Isidore souffla les réponses.

LE PÈRE NOBLE. — Quel est le plus beau métier?

ELOA. — Le théâtre.

— Où mène-t-il ?

— A tout.

— En art ?

— A la gloire.

— En amour ?

— A la fortune.

— Notre juge ?

— Le public.

— Quoi pour le public ?

— Nos rires et nos larmes.

— S'il applaudit ?

— Notre cœur.

— S'il siffle ?

Tous en chœur :

— DE LA ZUT !

On trinqua, on retrinqua. Le père noble embrassa sa filleule et deux grosses larmes étant venues à couler sur ses joues :

— Cela me rajeunit de trente ans, murmura-t-il.

— Eh quoi ! interrompit Duhamel, il y a tant que ça que vous jouez ! et vous n'êtes pas à la Comédie-Française ?

— C'est la faute à Jenneval ! hurla-t-il, d'une voix de tonnerre.

Cette déclaration cachait un mystère.

On lui demanda de vouloir bien raconter son histoire.

Et comme on avait encore deux bonnes heures devant soi, il commença en ces termes :

HISTOIRE ET MALHEURS DE CLAVAYRAC

ou

TROP BEAU ! TROP BON ! TROP FORT !

— Je me nomme Clavayrac, et je suis du Midi, ainsi que vous devez vous en douter à mon accent qui, du reste, disparaît totalement à la scène. A quinze ans, je pris la résolution de jouer la comédie. Quand on parla de me donner un professeur, je me fichai dans une colère épouvantable. Un professeur avec ma nature, vous voyez ça d'ici ! Ils m'embêtaient avec leurs vibrations et leurs tenues ! Je me nommais Clavayrac, j'avais des idées à moi, je voulais ne devoir qu'à moi les succès que je méritais. Un autre eût tâtonné, se fût essayé, au lieu d'arriver avec un talent vierge de tout essai et de toute souillure. Moi, je pris

le train de Toulouse à Paris, et un beau matin, sans tambour ni trompette, je tombai à la Comédie-Française.

— M. Jouslin de la Salle ? demandai-je.

— Que lui voulez-vous ?

— J'ai une communication très-importante à lui faire.

Et j'entre sans attendre d'autres explications.

Jouslin me regarde, se recule, me regarde encore, comme un homme qui se sent déjà dominé, quoi ! Moi, je me tenais debout, comme ça, la main sur une chaise, la tête droite, un air noble. Jouslin le remarqua.

— Qu'est-ce que vous voulez ? me demanda-t-il.

— Je voudrais débiter à la Comédie-Française ?

— Comment vous nommez-vous ?

— Clavayrac !

— Je ne connais pas ce nom.

— Parbleu ! je n'ai encore rien fait.

— Et vous venez à la maison de Molière !..

— Pourquoi pas ?

— Mais vous ne savez donc pas qu'il faut avoir des titres ou des chevrons ?

— M. Jouslin de la Salle, que je lui ré-

ponds, à Toulouse, on nait avec le jeu de Geffroy ou de M. Régnier, pourvu qu'on le veuille ! J'apporte un talent à moi, voilà tout. En voulez-vous ? oui ou non ?

— Je demande à réfléchir, ajouta Jouslin.

Je lui donnai vingt-quatre heures et m'en allai.

En tournant la rue Richelieu, qu'est-ce que je vois ? Jenneval ! vous savez celui qui joue en province et qui... enfin je ne veux pas dire du mal d'un camarade. Jenneval monte l'escalier, je le suis de l'œil, il entre chez Jouslin !

Le lendemain je recevais une lettre du directeur qui annonçait que m'engager était impossible pour le moment. Je devinai une trahison de Jenneval, je me renseignai, et j'appris qu'il était l'amant de M^{me} Grandville, qui jouait alors les soubrettes. Ce qui s'était passé est bien simple. Jenneval, jaloux, s'était dit : « Voilà un gaillard qui n'a pas dix-sept ans ; s'il joue à côté de Grandville, je la connais, elle va l'aimer. Il faut éviter cela à tout prix. » D'un autre côté il était parent avec Jouslin, lui dicter sa réponse n'était pas difficile, et voilà comment j'échouai à cause de ma tête.

Je puis l'avouer maintenant, j'étais trop beau !

Après tout, je me moquais pas mal de la Comédie-Française ; pourvu que je fisse de l'art, c'était mon affaire. Je m'engageai dans une troupe de province. Au commencement, c'était à qui me disputerait les rôles, tant on avait peur de moi. Vous pouvez demander à M^{me} Plessis, elle m'a vu à Orléans. Je patientai, parce que le talent finit toujours par percer. Un jour enfin, le directeur me fait venir et me dit :

— Clavayrac, mon ami, vous avez un immense talent. Je veux vous donner une preuve de mon admiration ; vous jouerez dimanche le rôle d'André, du *Crime Nocturne*.

Cela se passait à Montpellier. On fait les affiches. Vingt-quatre heures après, il n'y avait plus une place à louer. Il n'était question que de cela dans la ville, comme bien vous pensez ! On se rencontrait sur le Mail, c'était pour se dire :

— Vous allez entendre Clavayrac, dimanche ?

— Je crois bien ! J'ai payé ma place le double !

— Le substitut m'a offert cent francs de la mienne !

Vous vous promeniez au concert :

— Dites-moi, chère amie, vous serez au *Crime Nocturne* ?

— Parlez bas ! Mon mari ne voulait pas ! J'ai profité de son absence pour louer une place !

— Le fait est que ce diable de Clavayrac !..

— Avec des yeux comme cela, ma chère. Et puis fait ! Et un talent ! On n'aurait qu'à en devenir amoureuse !

Enfin on n'entendait plus que le nom de Clavayrac, on ne voyait plus que Clavayrac sur tous les murs. Un moment il fut question d'inviter le roi ! Un soir, tandis que nous répétions, je vois dans un coin un homme qui suivait mon jeu avec un intérêt extraordinaire. De temps à autre, une exclamation de surprise s'échappait de ses lèvres. D'autres fois c'était un mouvement d'admiration qu'il esquissait dans l'ombre. Cela m'avait monté la tête. Il paraît que je fus prodigieux. Bressant, qui était là de passage, m'en parlait encore il y a quelque temps.

La répétition terminée, mon homme se lève, passe sur la scène, je reconnais... Jenneval !

Il cogne à la porte du directeur et... tous mes camarades pourront vous le dire, lui compte deux mille francs, s'il consent à lui laisser jouer le rôle à ma place. Le directeur accepte et voyez d'ici l'effet à Montpellier !

J'avais été trop bon !

Ce dernier coup m'acheva, et je demandai à résilier. Depuis ce temps, j'ai parcouru bien des villes, interprété bien des rôles, ramassé bien des couronnes, mais j'ai fait tout cela en apôtre de l'art, voilà tout. Les directeurs me dégoûtent, les camarades me dégoûtent, le public me dégoûte. Ce qu'il leur faut, c'est de la routine et du métier, pas autre chose. Si vous êtes grand, ils ne vous comprennent plus. C'est ce que me disait Delaunay il n'y a pas huit jours : « Mon cher Clavayrac, tu es trop fort pour le public d'aujourd'hui ! »

Voilà comment il se fait qu'à mon âge je ne sois pas à la Comédie-Française, où, sans Jenneval, j'entraîs à quinze ans. Enfin, c'est comme cela que ça devait être, et il y a des jours où je m'en félicite en songeant que si les choses avaient tourné autrement, j'aurais pu nuire à la réputation de Frédérick.

Tout le monde applaudit à la modestie du conteur et minuit étant venu à sonner, on se dirigea vers le train.

MESDAMES DE LA COMÉDIE FRANÇAISE.

Voulez-vous me suivre boulevard Haussmann ? Nous allons monter un étage et pénétrer dans une chambre à coucher au goût du jour. Vous y reconnaissez, n'est-ce pas, le luxe que déploient, chez les actrices ou chez leurs maîtresses, les négociants enrichis qui veulent jouir de la vie. Les plus riches étoffes ont été choisies pour servir aux tentures et aux draperies des fenêtres. On marche sur un tapis royal. Les meubles, en palissandre sculpté, arrêtent dans les tailles du bois des frissons de lumière qui y papillotent. La cheminée, en marbre blanc, resplendit des plus coûteuses bagatelles. La descente du lit est en cygne bordé de martre. Des pantoufles en velours noir, doublées de soie pourpre, y parlent des plaisirs qui vous attendent. Une délicieuse lampe pend du plafond, tendu de soie. Partout des jardinières merveilleuses montrent

des fleurs choisies, de jolies bruyères blanches, des camélias sans parfum.

Étendue dans un fauteuil, les pieds nus au feu, c'est M^{lle} Hortense, une des plus charmantes actrices de la Comédie-Française : le type des filles qui exercent à volonté la fascination sur les hommes. L'œil est vif, la tête blonde et toujours échevelée, le nez provocant, la bouche grande, la lippe sensuelle, la taille pleine de promesses, avec des ondulations séduisantes. On la rencontre le matin à dix heures avec des robes de velours et des jupons sales. Il y a des hommes qui aiment ça.

Mais, semblable à beaucoup d'actrices, elle est sans esprit, malgré son nez ironique ; sans instruction, malgré son expérience ; elle n'a que l'esprit des sens et la bonté des femmes amoureuses. Peut-on d'ailleurs s'occuper du moral, quand on éblouit avec des bras ronds, des doigts en fuseaux, des épaules qui appellent une gorge marmoréenne, un col mobile, des jambes d'une élégance admirable ! Hortense fait la joie des hommes. Quand elle joue, tous les yeux sont fixés sur sa croupe andalouse qui imprime alors des torsions lascives à la jupe.

De l'autre côté de la cheminée c'est Esther David, que, l'autre jour, Sanglier attendait avec tant d'impatience. Un profil judaïque fait pour escompter l'amour, encadré par des cheveux noirs en broussaille. Une ligne gracieuse de par la couturière, affectant des allures masculines. Une voix charmante, inventée pour chanter le vers. Esther David possède un grand talent. Elle a le tort de le compromettre par des excentricités d'autant plus inutiles que sa réputation devrait lui suffire.

Au milieu, adossé à la cheminée, le bel Albertus, un troubadour de petit génie, le peintre adoptif de la maison de Molière — par alliance. Albertus vit dans le bleu, dans le jaune, dans le rouge et dans l'or. Il vit dans et de tout ce qui se voit : la palette lui sert de moyen et de réclame. Il affecte des poses Renaissance. La bienséance l'a condamné au pantalon moderne et à la redingote bourgeoise. Mais il s'excuse dans la conversation de ce sacrifice à la mode du jour et donne à entendre que son cœur bat à l'unisson de sa guitare, que les pensionnaires de la Comédie-Française enguirlandent volontiers des fleurs qu'on leur jette.

Là, on cause de tous et de tout.

Hortense défend son directeur des accusations de la presse sérieuse. On lui a fait espérer un prochain rôle dans une nouvelle pièce d'Alexandre Dumas fils; cinq toilettes et deux pamoisons; plus qu'il n'en faut pour réaliser de « superbes recettes ». Albertus dessinera les costumes et exposera au prochain Salon le portrait de l'étoile.

Esther David penche du côté de M^{lle} Hortense, en se réservant pour l'avenir. Au fond elle blâme les tendances mondaines de son directeur, mais elle a des armes contre sa rivale. Un futur académicien lui a promis un rôle dans une tragédie sérieuse qui servira de contre-poids aux froufrous de la prose de l'auteur de la *Princesse Georges*. Albertus qui n'a pas de parti pris, dessinera encore les costumes et exposera au même Salon le portrait en pied de la Melpomène de demain.

Tout est pour le mieux.

Aussi la conversation suit-elle son cours sur un ton à la fois badin et réservé, celui qu'on affectait au foyer du Théâtre-Français avant que la gomme y eût ses entrées. On a dit « les filles d'Opéra » et « les dames de la Comédie »; c'est une réputation à soutenir devant le monde, en plein air. Les privilégiés de l'al-

côte étant rares, il n'y a pas de chances pour qu'on revienne sur une expression consacrée.

Cependant, à un certain moment, le dialogue devint plus animé. Il s'agissait d'une ancienne comédienne du boulevard qui, après avoir passé cinq ans en Russie, était sur le point de se voir engagée au théâtre de la rue Richelieu. Dans un théâtre subventionné, une nouvelle recrue est reçue comme un frelon dans une ruche d'abeilles. Marie Parmentier, c'était son nom, était donc sur le tapis. On critiquait son jeu et sa conduite.

Tout le monde savait qu'elle était incapable d'interpréter le classique et qu'elle posait pour la fille honnête.

— Aussi bien, s'écria Hortense, que ce dernier point chatouillait désagréablement, nous connaissons ces trucs-là. Des pimbèches qui veulent attraper un bon nigaud, quelque conte italien en déconfiture ou quelque prince russe sur le retour.

— Et puis, de répliquer Esther, quand on veut jouer la comédie, est-ce qu'on peut être sage ? J'en appelle à Albertus qui sait ce que c'est.

Albertus, directement interpellé, s'étendit

- sur une causeuse et, après avoir allumé une cigarette :

— Je vais vous dire, répondit-il ce que, nous autres artistes, détachés des biens du monde théâtral, nous en pensons.

LES COMÉDIENNES MARIÉES.

Il prit un Théophile Gauthier et se mit à lire :

« Je regrette qu'il y ait des comédiennes qui s'adonnent à la vertu, et malheureusement le cas n'est plus rare.

« Aujourd'hui on se marie extrêmement, et l'on se montre très-sévère sur l'article des mœurs. En sortant d'une scène pathétique, la grande coquette donne le sein, dans la coulisse, à son nouveau-né, que lui tend sa femme de chambre; beaucoup de ces dames ne veulent plus jouer de rôles d'amoureuse qu'avec leur mari, et le public s'en aperçoit de reste au laisser-aller de leur jeu tout à fait conjugal. Nous ne doutons pas qu'elles ne

soient d'excellentes ménagères ; nous croyons même qu'elles font très-bien les reprises et raccommodent les hauts-de-chausses d'une façon supérieure. Elles ne salent pas trop le pot-au-feu et ne laissent pas brûler le rôti ; mais nous aimerions mieux qu'elles eussent de l'esprit, de la verve, de la folie, de la pétulance dans leur jeu ; toutes ces qualités domestiques, fort bonnes pour des bourgeoises, ne valent rien pour des actrices.

Hortense et Esther sourirent et s'inclinèrent en signe d'assentiment.

— « L'économie, poursuivit Albertus, est une belle chose ; mais il est on ne peut plus ennuyeux de rencontrer dans la rue la blanche vision de la veille avec des soques, un chapeau douteux et un parapluie suspect. On connaît les trois toilettes de M^{lle} Julie : la toilette bleue, la toilette rose et la toilette blanche ; on pourrait citer beaucoup de robes aussi connues au théâtre. Quelle différence de cette pauvreté à la magnificence que les comédiennes déployaient autrefois dans leur costume !

L'auditoire applaudit à cet exorde.

— « L'Opéra lui-même, continua-t-il, ce grand satrape subventionné, montre une prédilection funeste pour les étoffes qui peuvent s'envoyer au blanchissage, et ceci est d'autant plus condamnable, que les salaires des comédiens, chanteurs et danseurs, se sont élevés à des taux exorbitants, et en dehors de toutes proportions avec ceux des autres artistes. Il nous semble que cet argent serait mieux employé en satin, en velours, en dentelles, en perles, en diamants, en plumes, en fleurs rares, qu'en dépôts à la caisse d'épargne; nous ne verrions aucun inconvénient à ce que les comédiens rencontrassent, sur la fin de leurs jours, à l'hôpital, les poètes et les écrivains qui ont été la cause première de leur opulence. »

— A la bonne heure ! interrompit Hortense.

— C'est mon avis ! s'écria Esther. Vous verrez bientôt que le théâtre, où se réfugiait le peu d'originalité que comportent nos mœurs d'automates, n'existera bientôt plus que sous la forme d'un pensionnat où les mères enverront leurs filles pour faire des mariages avantageux !

— Le vrai mari d'une actrice, fit Albertus,

c'est le public, qui ne veut pas qu'un mari voie ces belles épaules si complaisamment découvertes. Le mari gêne sa fantaisie amoureuse. Il rencontre la grosse face épanouie et bête de ce monsieur quand son imagination entreprenante ouvre à demi la porte du boudoir de la loge; le nom d'un mari sur une actrice, c'est une chenille sur une rose. N'est-ce pas, mesdames ?

— Parbleu ! s'écria Hortense, l'amant a quelque chose de plus vague.

— Et puis ça laisse du champ aux espoirs ! dit Esther.

— A moins que l'époux soit d'une composition spéciale comme celui de... tenez, comme celui dont parle votre femme de chambre.

La soubrette avait annoncé M. et M^{me} Camélia.

MONSIEUR ET MADAME CAMÉLIA.

C'est M^{me} et M. Camélia que j'aurais dû écrire.

Done, M^{me} et M. Camélia entrèrent.

Madame courut au-devant de Hortense et d'Esther David, auxquelles elle serra affectueusement les mains. Elle sauta au cou d'Albertus, qui l'embrassa, et se laissa tomber comme une folle sur un pouf.

Monsieur se contenta d'échanger un mot avec chacune des personnes présentes et, étant allé s'asseoir auprès de la fenêtre, se tint à peu près coi durant toute la scène, en admiration devant sa femme.

Madame a trente ans, elle est brune, l'œil et la bouche grandes, le nez polisson, avec des narines qui battent la campagne. Elle a débuté dans la chansonnette, et puis on lui a fait des rôles et elle est devenue l'étoile du jour. Aujourd'hui, elle a hôtel, chevaux, voitures, laquais, amants et mari.

— Eh bien ? demanda Albertus, quoi de nouveau ?

— Offenbach revient, répondit Camélia.

— Avec un rôle ? interrompit Hortense.

— Évidemment, répliqua Camélia. Un rôle délicieux, une femme de pirate. Grévin dessine les costumes.

— Et l'on vous a augmentée ?

— Cinquante mille francs par an et deux mois de congé. J'avais demandé plus.

— Voilà des conditions superbes.

— Euh ! euh ! Camélia ne voulait pas que je signasse. A l'étranger, me disait-il, nous gagnerions le double. Il avait raison. Mais que voulez-vous ? quitter Paris, on a ses habitudes et ses affections. Et puis, pas plus tôt qu'on a abandonné une scène, crac, c'est une concurrente ! A preuve, cette petite blonde qu'on appelle M^{mo} Rosier — car elle est madame aussi — et qui s'amuse à me voler des bravos. Aucun talent, du reste, pas de voix. Une main et une patte en l'air, et le tour est joué. Mais M. Rosier n'est pas comme M. Camélia. Ce n'est pas un homme arrivé, et il se donne de la peine pour lancer sa femme. Monsieur Camélia, vous m'entendez ! Allez donc lui demander conseil. Prenez ma voiture et renvoyez-la moi. Ce soir, en rentrant, n'entrez pas chez moi, que je dorme ou non. Aussi bien, ce n'est pas toujours en dormant que vient la fortune.

Tout le monde sourit et M. Camélia obéit sans murmurer.

Quand il fut parti, on félicita unanime-

ment M^{me} Camélia de l'admirable façon dont elle avait dressé son mari. Elle s'en excusa en convenant que c'était déjà bien assez qu'elle eût le malheur d'en posséder un et que, d'ailleurs, il devait s'estimer très-heureux de la position qu'elle lui faisait.

— Aujourd'hui, ajouta-t-elle, ce sont les femmes qui font le sort des hommes, ma parole d'honneur. En a-t-il toujours été comme cela ?

JEAN QUI PLEURE ET JEAN QUI RIT.

Un mot de M^{me} Camélia devait suffire.

Monsieur vint trouver le légitime de M^{me} Rosier.

C'est au café des Variétés que les époux de nos étoiles avaient l'habitude de s'épancher mutuellement.

Ils causaient des gloires et des appointements de leurs moitiés.

Puis, les soirs de bénéfice, quand la représentation finissait tard et que la variété des consommations avait scellé une intimité

nouvelle, ils se confiaient leurs espérances et leurs chagrins.

Ce jour-là, M. Camélia avait du temps devant lui.

M. Rosier, de son côté, avait été congédié de chez sa femme, qui finissait de traiter une grosse affaire avec son directeur.

L'avenir était à eux !

Et c'est ainsi que la conversation suivante s'établit entre les deux maris de nos dames des Chœurs :

CAMÉLIA

Rosier, vous avez l'air triste ?

ROSIER

Camélia, je sais que ma femme me trompe !

CAMÉLIA

Y pensez-vous, Rosier ? Une femme qui vous adore !

ROSIER

Elle est bien déshabillée dans son rôle !

CAMÉLIA

Exigence de métier !

ROSIER

Elle fréquente les journalistes!

CAMÉLIA

N'est-ce point le moyen d'arriver ?

ROSIER

On lui prête des amants.

CAMÉLIA

Elle les rendra!

ROSIER

Elle s'enferme avec son directeur.

CAMÉLIA

Plaignez-vous!

ROSIER

Mais je l'aime!

CAMÉLIA

Pas de plaisanterie.

ROSIER

Et je sais bien à quoi m'en tenir!

CAMÉLIA

Rosier, vous pleurez? Soyez raisonnable!

ROSIER

Vous avez raison. C'est ridicule. C'était à moi!.. Enfin, c'est fait! c'est que ça devait arriver. Je sais bien qu'au théâtre...

CAMÉLIA

Parbleu!

ROSIER

Mieux vaut fermer les yeux.

CAMÉLIA

C'est plus digne.

ROSIER

Et vous?

CAMÉLIA

Je boulotte.

ROSIER

Vous avez pris le bon pafti!

CAMÉLIA

On est philosophe.

ROSIER

Si l'on n'était que ça!

CAMÉLIA

Vous allez recommencer?

ROSIER

Je vous le dis!

CAMÉLIA

Drôle d'homme! A propos, et ce bénéfice?

ROSIER

Quatorze mille francs!

CAMÉLIA

Ma femme n'en a fait que treize mille.

ROSIER

La mienne avait pris ses précautions! et puis, vous savez, quand elle veut quelque chose, rien ne lui résiste. Ce qu'elle a placé de billets! Elle a une façon de vous entortiller!

CAMÉLIA

Sous ce rapport-là, notre réputation est pourtant faite.

ROSIER

Vous ne vous en occupez pas assez. Le matin je porte les loges aux membres du cercle, qui me flanquent à la porte. Mais je sais ce que cela veut dire : « que M^{mo} Rosier vienne elle-même ». Je m'y attendais. M^{mo} Rosier arrive, elle voit, elle vaine ! Mais j'ai préparé les chemins. Alors je vais dans les journaux. J'y rencontre des membres du *Pipart*, où vont nos femmes. Vous savez si elles s'y prodiguent, Camélia. Trop, peut-être ? enfin ! et c'est alors toute une série de réclames. Puis je soigne la banque, la finance, la grosse bourgeoisie, les arts. Je vais chez la couturière, le gantier, le parfumeur ; je commande les bouquets et contrôle l'ordre du spectacle. Mais cela ne serait rien, Camélia, si l'on en était autrement récompensé.

CAMÉLIA

Votre femme vous refuse-t-elle quelque chose ?

ROSIER, ému.

Oui ! — Mais parlons de vous.

CAMÉLIA

Je vous admire. Moi je laisse ma femme

se débarbouiller. Je suis ce qu'on appelle un jouisseur. J'ai pris l'oiseau...

ROSIER

Vous le faites chanter.

CAMÉLIA

Mon cher, je ne crois pas à la vertu des femmes, et de plus, si je me fâchais, je serais ridicule. Et puis voilà assez longtemps qu'elles nous ruinent. Je venge mon sexe. Chacun son tour. J'ai l'hôtel de ma femme, la voiture de ma femme, les domestiques de ma femme. Ça m'est égal. Je possède pignon, chevaux et laquais, cela me suffit.

ROSIER

Vous me persuadez ! mais ça ne fait rien, il y a de fichus moments. (*Trinquant.*) A la vôtre !

CAMÉLIA

A la vôtre ! Vous partez ?

ROSIER

Je cours savoir les résultats de l'entrevue.

CAMÉLIA

Adieu, jaloux !

ROSIER

Bonsoir, philosophe!

CAMÉLIA

Garçon! un second bock. J'ai encore une heure.

POUR EN REVENIR A NOS MOUTONS.

Mais nous voici bien loin d'Eloa.

M^{lle} Duhamel ne s'est pas endormie sur ses lauriers.

Grâce aux dieux, les prétentions de Clavayrac ne l'ont point persuadée de l'inutilité d'un travail opiniâtre.

Et après avoir fait sa demande au directeur de notre Conservatoire, elle y est entrée en qualité d'auditrice.

NOTRE CONSERVATOIRE DE DÉCLAMATION

Notre Conservatoire, ainsi nommé parce que les jeunes filles qui y entrent n'y conservent

généralement rien du tout, est une institution qui remonte à 1795.

Avant cette époque, il n'y avait qu'un *Conservatoire de musique*.

Le 3 mai 1806, parut un décret établissant d'une façon définitive une *École de déclamation*.

Le pensionnat était composé de douze élèves (hommes), qui ne pouvaient être admis qu'après la mue et avant l'absinthe.

Six élèves (femmes), auxquelles on allouait un crédit de 900 francs. Bonaparte paraît à bien des éventualités!

Le 15 octobre 1812, l'allocation fut élevée à 1,100 francs pour les femmes qui menaçaient de mal faire.

En 1817, les vivres ayant augmenté, la pension ne suffit plus... et les demoiselles, ne se trouvant pas suffisamment entretenues par l'État, commencèrent à choir, malgré les précautions de Choron, qui faisait remplir à chaque candidat le tableau suivant, dont nous avons retrouvé un original à la bibliothèque de la rue Bergère :

TABLEAU ET ATTESTATIONS

DESTINÉS A DONNER LES INDICES NÉCESSAIRES SUR M^{lle} AMANDA
PLAUTICHE, ASPIRANTE.

SIGNALEMENT	
<i>Nom et prénoms</i>	Amanda Plautiche.
<i>Age</i>	16 ans.
<i>Taille</i>	1 ^m ,10.
<i>Ensemble du physique</i> .. .	Fort attachant.
CONNAISSANCES	
<i>A-t-elle reçu quelque éducation?</i>	Rien que les soins d'une mère.
ETAT	
<i>L'état de ses parents?</i>	Concierges après des malheurs.
<i>Peuvent-ils lui fournir quelques secours?</i> .. .	Un locataire s'intéresse à elle.
<p><i>Le soussigné, correspondant de l'école royale de déclamation, certifie que M^{lle} Amanda Plautiche remplit les conditions énoncées ci-dessus.</i></p> <p>ALBERT.</p>	

Choron avait une âme pleine de quiétude ; il finit par supprimer le tableau et ses attestations, qui lui en apprenaient sur ses pensionnaires beaucoup plus qu'il n'eût désiré en savoir.

A partir de ce moment, tout alla de mal en pis.

En 1824, un arrêté de la maison du roi, organisa l'*École de Déclamation spéciale*.

Les aspirants devaient être autorisés par leurs parents à embrasser la profession du théâtre et être examinés préalablement par le professeur d'histoire qui devait les faire lire, écrire, et ne pas procéder à cet examen s'il reconnaissait aux élèves quelques *disgrâces corporelles*. (*Arrêté du 29 décembre 1824.*)

Avis à ceux qui se sont avisés, il y a quelque temps, d'accuser nos professeurs de déclamation de légèreté coupable.

Que ceux qui n'ont jamais été à la recherche de *pareilles disgrâces* leur jette la première pierre.

Il s'ensuivit une intimité dont l'art eut à souffrir.

En 1849, Alexandre Dumas écrivait à Scribe : « Le Conservatoire fait des comédiens « impossibles. Qu'on me donne n'importe qui, « un garde national licencié en Février, un « boutiquier retiré, j'en ferai un acteur ; « mais je n'ai jamais pu en former un avec « un élève du Conservatoire. »

Ce qui n'empêcha pas, en 1858, sur l'ordre de l'empereur, dont l'entourage entretenait une pépinière de danseuses, d'élever une statue au fondateur de l'institution, sise au-

jourd'hui faubourg Poissonnière, à BERNARD SARRETTE.

L'exécution en fut confiée à Poitevin, le sculpteur.

M. Ed. Moussais, commissaire impérial, fut chargé du discours.

Après la cérémonie, une députation de vieilles femmes déposa au pied de la statue une couronne où se trouvaient inserits ces mots :

A BERNARD SARRETTE

Les mères reconnaissantes.

Un pleur humecta l'œil de Baroche.

Le Conservatoire n'a guère progressé depuis.

Les pensions ont été supprimées et laissées aux frais des citoyens.

C'est le seul changement sérieux qui ait été apporté à cette administration que l'Europe nous envie.

PHYSIOLOGIE DE L'ÉLÈVE DU CONSERVATOIRE.

L'homme est grand, bien cambré, quand il aspire aux premiers rôles.

Naissance obscure; il a vu Mélingue et s'est dit : « J'aurai mon ancêtre. »

Alors il a eu l'œil chez le tailleur, le chapelier, le cordonnier, dont il a bourré les poches de loges pour la Tour-d'Auvergne et les théâtres de la banlieue.

Quand il est né sous une étoile heureuse, un jour vient où une jeune camarade ou une vieille marquise brigue ses bonnes grâces pour solde de tout compte.

Alors il peut attendre.

Cependant il est déjà prétentieux : « Talma et moi ! » s'il est chez Monrose. « Samson et moi ! » s'il étudie avec Régnier. « Toutes les femmes sont à lui ! » s'il a Bressant pour professeur.

Lauréat, Delaunay n'est plus qu'un radeur et Got un épileptique. Il enfoncera tout ce monde-là, pourvu que le public se décide à revenir au bon goût.

Il a pris la carrière du théâtre, uniquement « parce qu'on manque de comédiens et que l'art se meurt ».

Il a la ferme intention de la quitter lorsqu'il aura eu l'occasion de montrer au public comment on joue le *Misanthrope*, ce que c'est que *Tartuffe*, et aussitôt que, si les affaires d'Orient lui en laissent le loisir, le czar se sera chargé de sa fortune.

La femme!.. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos petites élèves ont été appréciées, courtisées et physiologisées, mais il en est d'elles comme d'une foule d'excellentes choses qui s'en vont. La véritable est une jeune fille de seize ans qui craint de se piquer les doigts, est amoureuse de Dumaine et aspire aux ovations de la foule. C'était une culottière, une modiste, une brunisseuse, une chamarreuse, une ouvrière en chambre, elle veut être à elle-même, se mettre à part et se nommer « actrice ».

Quand un physiologiste vient à les palper, la première chose qu'il rencontre est invariablement la bosse de la coquetterie. Si le sujet a un « tempérament » qui lui permette de jouer plus tard les rôles à nerfs, c'est la bosse de l'amant. Tout le monde sait ça, et tout le

monde l'en blâme. On a tort, c'est la faute de personne, c'est la faute du destin. Et si le beau jeune homme qui lui donnait hier la réplique à la classe l'a abandonnée, tout ce qu'elle pourra se permettre, ce sera de se mettre à sa fenêtre, de lever ses beaux yeux mélancoliques vers le ciel, et de faire des reproches à ce cruel destin — qui s'en moque pas mal — vu l'habitude.

L'élève du Conservatoire a pour elle sa mère et des chapeaux neufs. Sa mère est un guide et un maintien, le chapeau neuf un moyen ou une protestation. Elle est généralement brouillée avec le père — brouillée momentanément.

Nous avons vu les colères de Napoléon Duhamel, mais nous avons aussi assisté à ses manifestations enthousiastes.

J'ai dit que la petite élève s'en allait! Elle est partie! Elle a disparu du jour où on a pu entrer au Conservatoire après avoir débuté.

Aujourd'hui, la plupart sont actrices, entretenues et mères, arrivées en un mot, avant d'avoir franchi le seuil de M. Monrose.

On vient avec des toilettes de cinq cents francs jouer les Agnès, et quand elles ont été traînées suppliantes aux pieds de Rodrigue, elles montent dans un coupé et vont au bois.

— Mauvais exemple, mon bon monsieur, me disait un jour M^{me} Duhamel, mauvais exemple ! Une enfant a son amour-propre, et ses parents aussi. Faut faire comme les autres et tous en souffrent !

Et vous, madame Duhamel ?

LE BANC DES MÈRES.

Qui va nous inspirer dans cette horrible besogne ?

Téniers prête-moi tes pinceaux ! Rabelais, ta langue !

Je vais peindre les mères « des filles dont Dieu doit garder nos fils » ! pour me servir de la sublime expression de Gavarni.

La mère d'actrice (à moi les auteurs de *Madame Cardinal*, un livre que je voudrais voir donner tous les ans, relié en veau, au premier prix de tragédie !) la mère d'actrice, dis-je, est indifféremment :

1. Comtesse ruinée ;

2. Ex-lorette ;
3. Marchande à la toilette ;
4. Portière.

Elle est caractérisée par une figure à bec d'aigle, des yeux de vautour, des ongles de rapaces, un chapeau en arrière, un tartan sale et des gants déchirés. Elle est sèche, acariâtre, envieuse, avare et pleine de vices. En général, elle a beaucoup souffert.

Si vous lui demandez comment elle s'est décidée à mener sa fille au Conservatoire :

— Je m'y opposais, murmurerait-elle, en soupirant une prise de tabac, c'est elle qui l'a voulu ! Mais je ne la quitterai pas.

En effet, elle est toujours sur ses pas en duègne empoisonnée. La petite est jeune, inexpérimentée et n'aurait qu'à faillir pour rien ! Mais que surviennent l'homme riche, l'auteur, le journaliste, à lui les rictus de la camarade ! A lui les caresses de ses doigts crochus, les agaceries de ses yeux fauves.

Quand la petite a *fauté*, la mère lui arrache son corset. C'est une indignation classique.

FAMILIE

Léandre n'en est pas, ma chère mère, c'est...

MADAME DIDIER, dégraissant avec rage.

— C'est la rondité de cet affreux corset.

Ou bien :

CAMILLE

Ma mère, une caresse.

MADAME MERCIER

Moi ! Mais regardez donc votre corset, traîtresse !

Et puis, le coup porté, elle se souvient qu'après tout elle est mère, et la voilà qui pardonne à sa fille, se charge des enfants, devient la pensionnaire du môssieu, et plus tard, avec un sentiment d'orgueil maternel, quand la petite balayera de ses jupons brodés les carreaux du taudis de famille, nous la verrons s'écrier :

— A-t-elle fait son chemin, e'te petite-là !

Dans ces conditions, la mère appartient évidemment aux numéros 2, 3 ou 4, ci-dessus désignés.

Reste le n° 1.

La comtesse ruinée, devenue mère par des malheurs de famille, c'est autre chose. Celle-là nous la fait à la dignité.

C'est une grosse femme, toujours bien mise, accablée de honte, mais de nécessités. Sa fille débutera sous un faux nom. Les Castel-Ramolli ne doivent point sourire. Elle s'appellera Fleur-de-Péché et tout sera dit. On a hésité entre le théâtre et le couvent. La fille préférerait le théâtre..., et la mère aussi. On a pris le théâtre. D'ailleurs, quand on sait se tenir, il ne vous arrive jamais de mal.

Dans la catégorie de la comtesse ruinée, nous ferons entrer la mère étrangère. La Russie, l'Allemagne, la Russie principalement, nous en expédient beaucoup. La mère étrangère est la plus digne de toutes. Celle-là reçoit volontiers, et l'on s'amuse chez elle. Elle appelle sa fille *Mademoiselle*, et elle est censée ignorer ce qu'elle fait.

Les numéros 2, 3 et 4 étant les seuls qui parlent, écoutons un peu ce qu'ils disent :

GAZOUILLEMENTS DE MÈRES.

(Devant la porte.)

- Bonjour, m'me Pichu.
- Bonjour, m'me France. Et vot' fille ?
- M'en parlez pas !
- Qu'y qui a donc. Elle a mal tourné ?
- Oui.
- Qu'est-ce qu'elle fait ?
- Elle reste honnête.
- Pauv' m'ame France !

(Sous le portique.)

- M'ame Chalampin.
- M'ame Copeau.
- Et Titine ?
- Elle me néglige !
- L'ingrate ! qui l'avait menée la première chez le comte ?
- Toujours moi , parbleu ! N'y a que les mères !

(A la classe)

- Et votre amie, madame Liffard ?

— Toujours actrice.

— Elle a du talent ?

— J'vous crois. Voilà six mois qu'elle chante aux Délassements et elle a déjà pour dix mille francs de diamants.

(A la sortie)

— Est-ce Dieu possible ! Quoi ! votre adorée a évu un malheur ?

— M'en parlez pas, je m'en ronge les sangs !

— Et qui donc, sans vous offenser, l'a mise dans c'état, l'pauvre ange ?

— Est-ce qu'elle peut savoir ? Y vient tant de monde dans sa loge !..

SONNET... C'EST UN SONNET !

Le lyrisme me dévorant, je me décide pour un sonnet.

Craignant les vives critiques du *Parnasse Contemporain*, je n'hésite pas une minute à sacrifier le bon sens à la richesse des rimes.

A la mère de la petite Chose.

Sous ton tartan huileux, il bat un cœur de mère
Aussi j'aime les soins dont tu vas l'entourer,
Quand tu la conduiras (vocation amère!)
Sur le tremplin de bois qui la doit illustrer.

J'insiste plus que jamais sur la rime.

Prodigue tes conseils, ô sublime commère!
Que si le malheur vent qu'elle aille s'égarer
Elle profite au moins de sa folle chimère,
Dont ton expérience aurait dû la garer.

Jusqu'ici rien à reprendre, n'est-ce pas ?

Tu vas donc immoler, prêtresse opiniâtre,
Ta blonde Iphigénie au public *idolâtre*.

D'Hervilly n'aurait pas hésité pour *archiâtre*
au lieu d'*idolâtre*; Albert Mérat non plus.

Je n'ai pas osé !

Tu souffres, n'est-ce pas, et je te sais un pleur !

C'est ce second tercet !

Mais le grand art, vois-tu, voulait ce sacrifice.
Les élus suivent seuls la route séductrice...

J'avais *inspiratrice* à ma disposition.

Même observation que plus haut.

Qui commence à Thalie et finit au souffleur

INDISCRÉTION DE JOURNALISTE.

Quand Eloa fut reçue auditrice au Conservatoire, on lui donna le choix entre trois classes : celles de Régnier, de Bressant ou de Monrose. Elle choisit la première, sur le conseil de Sanglier.

Elle entra donc *avec* Régnier, et tout faisait supposer qu'au prochain concours elle allait emporter un premier prix de comédie quand un jour, jour néfaste, elle porta la main à son cœur...

.

J'ai su depuis que c'était la faute à Isidore Fauchet !

COMME SE FONT LES RÉPUTATIONS !

Ce fut une cruelle leçon pour la pauvre et un rude coup pour la famille Duhamel (reprise de l'épisode du corset ; *voir plus haut*).

Napoléon Duhamel courut dans sa chambre à coucher et voila immédiatement en signe de deuil le buste du prince impérial; puis, après avoir réfléchi quelques instants, comme s'il entendait toute une dynastie lui reprocher la faute de sa fille, il se tourna vers Eloa, qui était en larmes :

— Eh bien, lui dit-il, qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

— Un enfant, répondit-elle entre deux sanglots.

— Un enfant, répéta Napoléon, un enfant dans la maison des Duhamel !

Et il faisait de grands pas.

— Heureusement que l'empereur est mort ! S'il avait appris que la fille d'un de ses plus fidèles serviteurs !.. Mais que va dire le quartier ?

Puis, se tournant vers Armide.

— Tu vois avec ta manie de théâtre. Tout cela ne serait pas arrivé sans la joie de voir ta fille sur les planches.

— Qui sait ? répliqua M^{me} Duhamel ; quand les choses sont faites, on cherche toujours un prétexte ! Est-ce ma faute si notre fille est une gourgaudine ?

Le mot porta.

Eloa fit un bond.

Et s'adressant à sa mère :

— Ma mère, lui dit-elle, vous saurez que je ne suis point une gourgandine. Dieu merci ! je suis encore une honnête fille. J'ai un amant !

Les deux époux se regardèrent.

Quand ils en furent revenus... Eloa était partie !

SEPT MOIS APRÈS.

Dans chaque théâtre, en ce lieu sombre, et tout au fond de ces coulisses horribles où se montre à nu l'art dramatique, est creusé une espèce d'ancre dans lequel se tiennent, en costume, les comédiens et les comédiennes durant l'entr'acte et dans les intervalles où ces messieurs et ces dames n'ont rien à dire au public.

LE PRINCE ET LA MOUCHE.

C'est dans le coin d'un de ces lieux malsains que je reconnais Eloa, habillée en *mouche*. Elle se vautre sur un canapé de velours rouge, interpellant celui-ci, attrapant celle-là, tirant l'habit du souffleur, tandis qu'à ses côtés soupire un vieux monsieur frisant la soixantaine, vêtu à la dernière mode, et dont l'accent bizarre et les parfums pénétrants dénoncent à quelques mètres un noble étranger. C'est, en effet, le prince Andreo Cataneo, un riche Italien.

Par quelle suite de circonstances l'Italie est-elle aujourd'hui aux pieds de M^{lle} Duhamel déguisée en insecte ? C'est ce que nous allons vous expliquer.

L'ABONNÉ.

Sans l'imprudencè d'Isidore Fauchet, Eloa aurait, sans nul doute, eu un premier prix de

comédie.. Au Conservatoire tout le monde y croyait; si bien que la réputation de M^{lle} Duhamel avait déjà pénétré dans les cabinets de quelques-uns de nos directeurs, qui n'attendaient que la fin de l'année pour l'engager immédiatement, avant que ses succès lui eussent donné l'envie d'avoir des prétentions.

Plusieurs d'entre eux, plus pressés que les autres, allèrent même jusqu'à lui dépêcher un abonné, afin que par tous les moyens possibles on pût prendre le papillon. Il y a beaucoup de théâtres où cela se fait encore aujourd'hui.

. L'abonné titré et jouissant d'une certaine fortune est le point de ralliement de tout un personnel.

Le directeur compte sur lui pour faire louer les loges;

Entretenir les jeunes premières ;

Renouveler les bouquets ;

Distraire ces dames dans les coulisses, etc...

Au besoin, il peut devenir commanditaire si les affaires vont mal.

On voit alors que le ciel a véritablement ses justices et que l'on est toujours puni par où l'on a le plus péché.

L'abonné prend goût au théâtre au point

que les soirées ne lui suffisant plus, il ne cherche qu'un prétexte pour y aller dans la journée.

Le directeur, s'il est intelligent, utilise son zèle.

Il le charge des commissions aux actrices, de faire signer les engagements, d'aller capituler avec les journalistes, et l'envoie juger de l'effet du prochain décor.

Quand la direction n'en abuse pas, c'est la comédienne qui s'en charge. A dix heures, l'abonné est chez la jeune première, à laquelle il fait apprendre le rôle.

A midi, il court et bat la ville. C'est un morceau d'étoffe à rassortir pour un costume, un bijou à acheter pour compléter une parure, du rouge et du blanc à commander. Puis il ira voir l'auteur, qui a vraiment trop coupé aux dernières répétitions ; le chef d'orchestre, qui bat mal les *effets* ; le camarade qui a l'air d'y mettre de la mauvaise volonté. Il ira, en outre, chez le coiffeur, la couturière, le gantier, le cordonnier, etc., etc.

L'abonné n'a pas une minute à lui. Il paye largement le baiser disputé que tout cela lui vaut.

Tel était le prince Andreo Cataneo, et quand

on lui reprochait un pareil métier à son âge :

— Que voulez-vous ? répondait-il. Je descends des Romulus, j'ai du sang de louve dans les veines, c'est pourquoi j'aime tant les brebis.

Et il riait aux éclats, comme s'il avait dit une chose extraordinairement spirituelle.

ANDREO CATANEO.

Vous devinez maintenant comment le prince Andreo Cataneo fit la connaissance d'Eloa.

Il avait été dépêché vers elle par le directeur d'un théâtre de comédie. Eloa le reçut d'abord comme le Messie, vu cette double considération qu'elle avait dorénavant un fils à nourrir, Isidore Fauchet ne donnant plus signe de vie, et qu'enfin il lui serait permis d'exercer un art qu'elle aimait et d'éviter à l'avenir, grâce à une expérience qu'elle avait payée cher, tous les pièges semés le long de la route qui mène indifféremment à la gloire ou à l'hôpital.

A la vue de cette jeune enfant qui, comme

vous le pensez, ne le mit pas au courant de tous ces petits détails de son existence intime, Cataneo reçut un choc et pour la première fois peut-être conçut l'amour pur.

Eloa, de son côté, ne fut pas insensible aux façons de gentilhomme avec lesquelles le prince l'aborda, et laissa voir une certaine émotion en apprenant qu'une tête couronnée s'intéressait à elle.

Voici ce dont il s'agissait :

Signer un engagement de trois ans avec un de nos premiers théâtres de comédie dans le genre du Gymnase.

M^{lle} Duhamel s'habilla, se fit la plus belle possible, sauta dans la voiture du prince, et l'on roula vers l'Eldorado de ses rêves.

COMMENT SE FONT LES ENGAGEMENTS.

Le directeur la reçut à bras ouverts.

Le prince entra avec un sourire de satisfaction, en homme qui n'a pas perdu sa journée.

— Je sais, mademoiselle, fit le directeur, je sais ce que vous valez, on m'a parlé de vous.

Le théâtre que j'ai l'honneur de diriger ne pouvait manquer de s'attacher une artiste de votre mérite. Vous avez encore à travailler, je ne l'ignore pas, ni vous non plus ; mais je me charge de vous rompre en quelques mois. Vous débutez dans la *Dame aux camélias*. Vous êtes grande, svelte et pâle ; vous avez toute la physionomie de l'emploi.

Comme le cœur battait à Eloa !

— Quel âge avez-vous ?

— Dix-huit ans.

— C'est le bel âge, pour bien faire. Ainsi donc nous voici d'accord pour le rôle de Marguerite. Vous savez que mon théâtre a la réputation de compter les femmes les plus jolies et les plus élégantes de Paris. C'est vous dire qu'il vous faudra une toilette irréprochable. Nous avons ici des couturières à la mode que vos camarades vous indiqueront ; c'est quatre à cinq mille francs à sacrifier pour le premier mois ; mais c'est, je vous le jure, un bon placement.

La figure d'Eloa prit une expression de crainte.

— Et combien me donnez-vous d'appointements ? demanda-t-elle en tremblant.

— Voyons, pour le prince Cataneo, je veux

bien faire les choses. La première année, vous aurez dix-huit cents francs.

— Dix-huit cents francs la première année ! et vous me condamnez à dépenser cinq mille francs le premier mois ! Mais où voulez-vous que je les trouve ?

— Vous n'avez donc pas d'amant ?

— Non, monsieur.

— Eh ! que diable ! il fallait le dire tout de suite !

Le prince Cataneo fut pris d'un mouvement de commisération qui dénotait toute la bonhomie de son caractère.

— Ma chère enfant, continua le directeur, on n'entre pas au théâtre pour rivaliser avec les vestales. Trouvez quelqu'un qui avance les cinq mille francs ; tenez, le prince ne vous les refusera pas. Vous aurez bientôt, ici, l'occasion de les lui rendre. Il n'y a pas une jeune fille qui n'ait fait son chemin dans mon théâtre. Le public y est choisi, les cercles abondent, la presse est reçue dans les coulisses, mes pensionnaires ont de très-belles relations. Vous entrez avec cinq mille francs de dettes, vous sortirez avec vingt-cinq mille livres de

rentes, si vous savez vous y prendre. Allons, signons-nous ?

Eloa demeura interdite.

Elle se rappela que, dans le temps, Isidore Fauchet l'avait prévenue de la façon dont les directeurs des théâtres entendent le commerce. L'expression même dont il se servait à cette occasion, et qui les assimilait justement à certains confrères de la banlieue, lui revint à la mémoire.

Elle allait dire le mot!..

Le prince Cataneo ne lui en laissa pas le temps.

Il se leva, et d'une voix émue :

— Enfin, s'écria-t-il, j'ai trouvé une honnête fille !

Et accentuant un lyrisme qui, à un homme tout à fait blasé, eût paru bien ridicule :

— Oui, tendre jeune fille, ajouta-t-il, fuis les propositions séductrices de cet homme et garde toutes tes saintes illusions ! Si tu veux m'en croire, pars et ne regarde pas derrière toi !

Eloa partit.

Le directeur considéra quelque temps le prince Andreo Cataneo, et comme il ne croyait pas à la sincérité de ses paroles :

— Mon cher ami, lui dit-il, sur un ton presque malhonnête, vous êtes un de mes plus anciens abonnés; mais si vous venez ici pour faire du tort à mon théâtre, je vous conseille de retourner en Italie. Je savais que c'était le pays des orangers, mais j'ignorais que les patriarches y fleurissent.

CROISEMENT DE RACES.

A partir de ce jour, le prince ne quitta plus Eloa sur laquelle il veilla comme un père, faisant preuve d'un désintéressement antique.

Le prince Cataneo en était arrivé à inviter Napoléon Duhamel et Armide, sa femme, à faire des diners fins, et à accepter de temps à autre le pot-au-feu de la famille de son idole.

Madame Duhamel trouvait que c'était un homme, pas fier, et trop comme il faut, pour

tromper une jeune fille qui avait déjà eu des malheurs.

Napoléon était subjugué par les grandes manières d'Andreo Cataneo.

Au reste on pourrait toujours compter sur le prince ; la famille des Duhamel en avait fait un débiteur , ou, pour nous servir d'une expression plus exacte, était devenue, par la force des choses, son éternel créancier. Que s'était-il donc passé ?

MALVOISIN

ou

LES TROIS ÉLÉMENTS

Eloa, qui avait ses moments de réflexion, ne perdait pas de vue qu'elle était affligée maintenant d'un rejeton, le jeune Jérôme-Joseph-Louis-Napoléon-César, et qu'il fallait songer à l'avenir. Elle avait compté tout d'abord sur l'indiscrétion du prince ; mais Andreo ne sortait pas d'une réserve pleine d'onction et de componction, et qui menaçait à la fin de se prolonger indéfiniment. Eloa s'était décidée à

ne plus le regarder que comme un ami et à chercher parmi ses connaissances un homme qui pût remplir les triples fonctions de caissier, d'amant et de père.

Ce fut dans ces conditions qu'elle rencontra M. Malvoisin chez une amie de théâtre, à laquelle il faisait une visite.

M. Malvoisin pouvait-il être un caissier ? A proprement parler, non.

Un amant ? Plus que cela : un époux, peut-être.

Mais, tout d'abord, il faut que nous vous présentions M. Malvoisin.

M. Malvoisin était un comédien d'une quarantaine d'années, ni plus beau ni plus laid qu'un autre, et pourtant il prétendait ne pas poser pour la beauté des habits, mais uniquement pour la majesté du physique.

M. Malvoisin avait passé un an au Conservatoire, où il apprit à faire sa raie et à compter des blagues à ses camarades de réplique, qu'il emmenait volontiers godailler le dimanche à Saint-Ouen. M. Malvoisin n'y avait d'ailleurs appris que cela, car il était aussi

mauvais qu'il est permis de l'être à Paris, et ce n'est pas peu dire.

Mais où M. Malvoisin commence à être intéressant, c'est quand on sait qu'à l'exemple de Frédérick-Lemaître débutant à quatre pattes dans la peau d'un lion, dans *Pyrame et Thisbé*, il a, pour la première fois, joué un rôle dans une pantomime où il imitait le même animal.

M. Malvoisin en était arrivé, en soufflant dans un verre de lampe, à imiter le rugissement de l'hôte royal des savanes, au point que Jules Gérard lui-même y eût été pris. Et il en était fier, à juste raison d'ailleurs, et pour cent francs par mois il n'aurait pas contrefait les aboiements du chien, par exemple. C'eût été par trop d'humiliation.

Quand on eut fini de jouer au cirque où il était *Une chasse aux Kabyles*, on dut remercier M. Malvoisin, qui se vit dans la triste nécessité d'aller faire le pied de grue à la porte de tous les théâtres, en attendant qu'on y jouât une pièce où il y eût des bêtes.

Dégoûté de l'art, M. Malvoisin allait y renoncer, quand M. Ballande, auquel il avait été recommandé par M. Camille Doucet sur une lettre du baron Taylor, contre-signée

par les frères Lionnet, l'engagea spécialement pour imiter la pluie, quand le besoin s'en ferait sentir à l'une de ses matinées. Malvoisin était en quelque sorte passé à l'état de rosée du matin.

Malheureusement, au lieu de lui donner tant par mois, M. Ballande avait eu la mauvaise inspiration de le payer tant *par averse*.

Malvoisin avait de la famille, des entrailles d'époux et de père, et il fallait avant tout que ce monde-là becquetât. Un jour, à la grande stupéfaction des spectateurs, pendant le second acte du *Misanthrope*, Philinte se voit arrêté par un orage épouvantable...

C'était Malvoisin qui songeait au *souper* du soir.

Stupéfaction du public et rage immense de Philinte, qui fit impertinemment remarquer au pauvre garçon que, si sa famille avait faim, il aurait bien pu choisir un autre moment, celui de la conférence, par exemple.

M. Ballande, qui ne ballande pas avec le classique, chassa impitoyablement Malvoisin, mais (au fond cet homme a du cœur) pour lui faire, le lendemain, des propositions splendides.

Il s'agissait de créer un rôle de jeune pre-

mier, au Troisième Théâtre-Français, dans une pièce nouvelle de M. Estienne.

Malvoisin préféra signer avec Castellano pour faire la flamme dans les féeries.

C'est un état modeste, sans grand avenir, et qui offre cependant certaines difficultés dont on ne semble pas tenir assez compte.

Il s'agit, en effet, de se tenir près du trappillon qui soutient la fée et d'agiter trois fois une torche de résine dans l'ouverture d'un coulisseau avant que la susdite fée n'apparaisse aux yeux éblouis du public.

Un soir, — c'était, je crois, à la cinquième des *Sept Châteaux du Diable*, — un soir que la fée avait été remplacée au pied levé (pas d'allusion aux grues) par une petite juive de la rue Saint-Paul, Malvoisin reconnut sous les plis qui drapaient la jeune première une de ses anciennes victimes.

Celle-là, il l'avait aimée sérieusement, en répétant *Phèdre*. La petite en avait également tenu pour Malvoisin, au point qu'ils se livrèrent à une reconnaissance si touchante que le machiniste oublia de décrocher le trappillon, que Malvoisin laissa éteindre la torche pour brûler d'autres feux, que la fée manqua son

entrée et que son amant, qui était dans la salle, ayant été mis par une petite camarade au courant de l'histoire, lâcha Juliette, qui fondit en larmes.

L'eau et le feu lui étaient décidément contraires. Il tâta de l'air et fit à l'Opéra un des anges de *Faust*.

Au dernier acte, les deux « anges purs et radieux » du bout, sont généralement des hommes. Évidemment c'est contre toutes les traditions, mais il y a là, pour qui connaît les secrets de la machination, des exigences que la science de MM. Godin et Sacré n'a pu vaincre encore.

Malvoisin, qui ne doutait de rien, s'avisa un jour de porter au haut des cieux l'âme de Marguerite sans avoir fait sa barbe.

M. Halanzier est impitoyable.

Il le chassa.

Trois fois victime des éléments contraires, il ne se découragea pas. Il continua ses démarches, finit par entrer à Montmartre, débuta enfin dans *Diane de Lys*, où il fut si bon, que le soir même une grande dame du faubourg Saint-Martin lui envoyait des cigares. Quinze

jours après elle payait le tailleur de M. Malvoisin, dont la position était faite.

Mais M. Malvoisin avait trop vécu, il fallait qu'il fit une fin, la duchesse en dût-elle mourir. Il vit Eloa et demanda sa main.

La pauvre petite ne pouvait croire ses oreilles. Elle serait madame, et Napoléon-César aurait un père !

Elle courut porter la nouvelle à sa famille. Le prince Cataneo y était justement. Il faisait une réussite avec Armide.

Quand Eloa eut fini de parler, elle regarda Andreo Cataneo pour avoir son avis.

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues princières du descendant des Perrari et vinrent tomber sur l'as de pique.

Armide, qui était superstitieuse, en tira mauvais augure.

— Vous l'aimez donc ! exclama Cataneo.

— Si je l'aime ! répliqua finement Eloa, puis-je aimer quelqu'un maintenant !...

Et elle le fixait d'une façon qui voulait dire : maintenant que je vous connais.

— Mais, continua-t-elle, ce pauvre garçon m'assure un sort, lui.

Elle avait appuyé sur le *lui*.

Personne ne se méprit à cette intonation.

— Eh! ne suis-je pas là! s'écria Cataneo, ne suis-je pas là pour parer à tous vos besoins et veiller sur vous comme un père.

— Prince, hurla Napoléon, voilà qui est bien.

— Mais cela durera-t-il toujours? interrogea Armide.

— Toujours! répondit le prince.

— Si je renonce à ce mariage, ajouta Eloa, songez, prince, à quoi vous vous engagez.

— Je signe les yeux fermés, soyez tranquille et écrivez à votre Malvoisin que vous ne voulez pas de lui.

Et c'est ainsi que Malvoisin fut congédié, et le prince Cataneo enchaîné, rivé, enharnaché par la famille des Duhamel.

CONFORT.

A partir de ce moment, il régna chez les Duhamel un certain confort. Le prince venait tous les soirs de huit heures à onze heures. Dans la journée, Eloa travaillait sa

diction et ses gestes, Arnide faisait des robes à sa fille et Napoléon songeait à l'instabilité des choses humaines.

Cependant Eloa finit par s'ennuyer. Les conversations du prince étaient toujours un peu les mêmes, et elle sentit le besoin de remplacer ces longues soirées par n'importe quoi. C'est ce qui la décida à entrer dans un théâtre de féerie, celui où nous l'avons vue, habillée en mouche, ayant à côté d'elle le prince, l'éternel prince, qui la conduisait, la surveillait et la ramenait, unissant toujours la sévérité d'un pion à la tendresse d'un amant, et la tendresse d'un amant à la discrétion d'un étranger.

Le prince jouissait d'ailleurs au théâtre d'un crédit illimité, et, si on ne l'a pas soufflé à Eloa, ce ne fut pas la faute de ses camarades, qui, comme bien vous pensez, enviaient toutes son bonheur et auraient certainement donné dix vies de leur mère pour pouvoir se déshabiller dans une loge comme était celle que le prince lui avait fait captonner.

C'est, je crois, un mot qui demande une explication, que celui de *loge*.

Qu'est-ce donc que :

UNE LOGE D'ACTRICE.

Figurez-vous une petite chambre, aérée par une fenêtre à guillotine. — Le mobilier se compose d'un canapé, d'un fauteuil en perse et d'une armoire en bois blanc. Devant une glace, éclairée par deux bees de gaz, est fixée au mur une tablette de bois, servant de toilette.

Sur cette toilette sont étalés ces milliers d'objets qui servent à vous « faire une figure ». Un saladier de cold-cream fouetté par l'amant de cœur, un pot de rouge pour les joues, un bâton de carmin pour les lèvres, un paquet de veloutine surmonté de sa houppette, une patte de lièvre pour fondre les nuances, un crayon à sourcils, une brosse à noircir les cils, une flanelle pour le brillant des ongles, un flacon pour le raffermissement des seins, une mixture calculée de Lubin, d'Opoponax et de Maréchale, etc., etc.

La comédienne arrive à sept heures et demie. L'habilleuse est là, à son poste, achevant

de friser la perruque. L'habilleuse donne le fion aux coups de fer du coiffeur assermenté.

Tandis qu'elle tire de l'armoire le costume de la diva, souliers de satin, bas de soie à jour, jupon de mousseline, tutu discret, cottillon rose et corsage bleu, celle-ci parcourt la correspondance que lui a remise la concierge. C'est un amoncellement de déclarations, d'injures, de demandes de secours, de billets de loterie, d'articles de journaux. En quelques secondes elle a tout lu. Chaque soir c'est la même chose.

Alors elle se déshabille, fait sa tête, met son costume et court sur la scène regarder par le trou de la toile. Elle tâte son public avant de lui livrer bataille. Ce soir, la partie sera rude. Dans une avant-scène, elle voit une rivale; au fond d'une baignoire un agent de change; à l'orchestre, dix soupirants, aux balcons sa sœur et quelques commères du quartier. Elle frappe du pied, agite les bras en l'air pour que le sang ne reste pas aux doigts, retourne à sa loge jeter un dernier coup d'œil à sa toilette, et, les trois coups venant d'être frappés, elle entre en scène.

La loge s'est emplie d'amis et de connaissances.

En voilà pour jusqu'à minuit.

Nous voyons un monsieur bien mis qui lui dit *vous* (quelqu'adorateur indiscret), une vieille camarade qui fait une réussite, un reporter et deux gommeux.

La conversation est toujours la même :

— Vous êtes bien jolie ce soir !

— Votre costume est ravissant.

— Souperons-nous ?

— Valet de cœur, un blond, qui t'adore.

— Si je faisais éreinter cette petite Estelle ?

— Viendra-t-il vous chercher ce soir ?

— Roi de pique, un homme sérieux !

La représentation est terminée.

La diva rentre.

— Que tout le monde ferme les yeux, dit-elle.

On fait semblant, ce qui amuse. Dubarry redevient Angela Ducollard. Un peu de cold-cream sur un coin de serviette, et voilà les ris et les grâces effacés jusqu'à demain. Mademoiselle est prête. Elle sort escortée de ses visiteurs. A la porte l'attend une voiture fermée, à travers les vitres de laquelle brillent deux yeux impitoyables. La bande se dis-

perse et va rêver à la belle, tandis que le gazier du théâtre — un vieux roublard père de sept enfants — ferme le gaz de la loge en murmurant entre deux cliques :

— Ça pue-t-y, toutes ces odeurs !

UNE HEURE DE CÉLÉBRITÉ.

La magnificence du prince valut à Eloa toutes les bonnes grâces de la direction, de l'administration, des auteurs, des journalistes et des flâneurs.

Un jour enfin elle se vit sur le point de devenir tout à fait célèbre.

Ce fut dans sa loge, après souper, car on pouvait souper dans sa loge, que le fameux Rimonville, le roi des vaudevillistes, écrivit, il y a de cela trois ans, la revue de fin d'année : *Vlan dans le dos !*

Rimonville dictait, le prince écrivait, Eloa mimait les rôles, et les invités s'ébahissaient en se noyant dans des flots de Champagne.

J'y étais et c'est comme cela que j'ai su comment se faisait une revue.

COMMENT SE FAIT UNE REVUE

Ses conséquences et sa fin

La revue est une des formes dramatiques les plus difficiles, il ne faut pas se le dissimuler. Il s'agit avec chaque fait saillant de l'année, de composer une pièce à part, et chacune de ces pièces doit être disposée *en crescendo*, comme les scènes dans les autres œuvres de théâtre.

L'auteur d'une revue a pour première préoccupation de ne point laisser échapper le moindre événement. L'inauguration d'un bâtiment, la venue d'un haut personnage, l'invention nouvelle, sans compter les premières représentations qui rempliront *l'acte des théâtres*, sont autant de sujets à rendre en prose ou en vers.

Et comme il est presque impossible qu'un fait de quelque importance n'échappe pas à un confectionneur, il est d'usage d'obvier au manque de mémoire par l'institution d'un

système d'espionnage assez intéressant à connaître.

Ils sont dix s'épiant les uns les autres, ayant à leur disposition mille agents recrutés dans l'espérance d'un rôle.

C'est la petite chose qui, sous prétexte de figurer à l'Athénée, tiendra les Bouffes au courant de ce qui s'y fait. C'est la grande Amanda, l'étoile des Folies-Marigny, qui, par dévouement pour l'auteur, racontera ce qui se passe à la direction des Variétés. C'est encore le chef d'orchestre des Délassements qui, dans l'espoir d'un prochain avancement, se faufile aux répétitions de la salle Taitbout.

Ce qu'il faut d'astuce, d'intrigues et de diplomatie pour ne point arriver dernier ne saurait se comparer qu'à la roublardise exigée d'un ambassadeur en mission extraordinaire.

La pièce écrite, on procède, comme toujours, à la distribution des rôles.

Distribution difficile, car, sauf quelques étoiles en vedette, l'auteur va avoir affaire à une volée de jeunes grues plus susceptibles que ne l'ont jamais été ni M^{lle} Mars, ni M^{me} Dorval, ni Paola Marié.

Il faut voir avec quel acharnement *la Porte-Saint-Martin, le Tramway, le Paré, le Nouveau Pavillon des reptiles, le Bateau-mouche* et *la troisième Japonaise* vont se disputer une ligne, deux lignes, un couplet ou une tête de marche.

— Monsieur, dit celle-ci, mon amant m'a fait faire pour le bal des artistes un joli costume japonais, je pourrais bien jouer *Kosiki*.

— Monsieur, dit celle-là, j'ai de la voix, pourquoi ne m'ajouteriez-vous pas un couplet ?

— Monsieur, je suis connue pour ma jambe, et vous me faites jouer un rôle en robe longue !

— Monsieur, je danse comme personne, voulez-vous qu'au finale je fasse la chaloupe en détresse ?

— Monsieur !..

— Monsieur !..

— Monsieur !..

C'est à devenir fou !

L'auteur d'une revue doit posséder *la Clef du Caveau*.

Les airs : *Du Voyage de Dunanan*, de *l'Épithécaire*, du *Menuet d'Exaudet*, de *Salta-rello*, d'*Asseyez-vous d'ssus*, de *Lauzun*, de *Cendrillon*, du *Pifferaro*, du *Billet de Loterie*, de *Titulariti*, du *Méli-Mélo*, de *Brididi*, de *La Majesté n'a plus sa tête*, des *Cinq-Codes*, de *M^{me} Favart*, de *Croquefer*, de *Turenne*, de *Foire aux Idées*, de *M. Victor Chéri*, du *Piége de la Bonne Aventure*, du *Pas du Zéphyr*, etc. etc., sans compter les airs nouveaux d'opérettes et des cafés-concerts, ne doivent point avoir de secrets pour lui.

— Monsieur, j'imite Offenbach ! Vite couplet !

AIR NOUVEAU de *Victor Chéri*.

Le monde, paradis terrestre,
Grâce à moi, grâce au progrès,
Ne sera plus qu'un grand orchestre
Qu'pour cent mill' francs je conduirais !
Du fin fond de Philadelphie,
En venant de France d'abord,
A l'universelle harmonie
C'est moi qu'aurai donné l'accord.

— Utilisons-nous la petite qui demande à faire *Kosiki* ?

— Parbleu !

— Vite, écrivez :

CHOEUR

AIR : *Euréka.*

Kosiki, la, la la (*bis*)
Kosiki, la, la, la.
Dieu vous bénisse.
Kosiki, la, la, la (*bis*)
Était un prince sans malice,
C'est le contraire d'Déïdamia.
Ulysse.
T'avais par trop d'malice !

KOSIKI

AIR : *Tic et couic.*

Au coin de la ru' d'Bondy,
Bondit, bondit chaque soir
Un public qui m'applaudit,
Plaudit, plaudit, faut le voir !
Je chante comme un pinson,
Pinson, pinson, plein d'attrait.
Aussi partout me nomme-t-on
Le plus beau des Japonais.

— Ajoutez-moi donc un couplet pour Duruof, il m'a donné cinq cents francs.

— Voilà ! voilà !

DURUOF

AIR : *Ah ! zut alors !*

Place, messieurs, c'est Durnof qui s'avance !
C'est l'épatant,

C'est l' renversant !
Attention, je vais faire un' séance,
C'est l'vrai moment,
Donnez-moi vite un franc !
Pour un billet d'cent,
Je vous promets une ballade,
Un voyag' sans pareil.
Vous verrez là la lune et l' soleil ;
Mais il se peut, après la promenade,
Qu'vous vous plaignez
D'avoir les os un peu broyés.

TOUS

Ah ! zut alors, si tout l'monde est malade !

— Mais il me semble que dans *Tapez-moi là d'ssus... !*

— Allez toujours. J'ai maintenant une *Comtesse Romani* adorable : la nièce d'un colonel autrichien en disgrâce.

— Ah diable, une *Comtesse Romani* ! Passez-moi du papier.

Et quand la revue est faite, distribuée, répétée, il y a toujours des cœurs impitoyables pour s'écrier à la première :

— J'ai déjà vu cela quelque part !

Parbleu !

AUTRE PROCÉDÉ.

Au reste, il faut bien en convenir, le théâtre vit absolument de procédés.

J'ai connu un garçon fort intelligent, qui se faisait fort d'imiter Dumas, de points en points.

Le théâtre représente un salon orné d'une dizaine de femmes du monde. Il s'agit de prouver que les filles sont d'honnêtes femmes et les honnêtes femmes des grues. Tout est là.

SCÈNE XI

M^{me} ARTHURINE DE LA GRANGE, M^{me} AGATHE DE ROSAIN, M^{me} PAULINE DE LA FUGÈRE, M^{me} ROSE DE LA MAILLERAYE, M^{me} ALPHONSINE DE DREUX, M^{me} MARIE ROBERT, puis MAURICE.

AGATHE

Eh bien, chère madame, vous voilà mariée,

ARTHURINE

Si peu ! Mon mari entretient une danseuse.

AGATHE

Et cela ne vous fait rien ?

ARTHURINE

Au contraire. Il faut bien que tout le monde vive. Chère madame Robert, y a-t-il longtemps que vous avez vu M. de Raille ?

MARIE

Il est séparé de sa femme depuis hier. M^{me} de Raille a enlevé son coiffeur.

ROSE

Oui, et le mari a profité de la circonstance pour fuir avec la chanoinesse.

AGATHE, émue.

Fuir ?

PAULINE, émue.

Quo dites-vous ?

ARTHURINE, émue.

Cela n'est pas possible !

PAULINE, *ému*.

L'ingrat !

ALPHONSINE

Voilà une idée qui ne viendrait pas à M. de Dreux.

ARTHRINE

Il reste parce qu'il vous sait un amant.

PAULINE

Je croyais que M^{me} de Dreux en avait deux ? Je lui connais d'abord M. de la Grange, mon époux, mais je ne suis point jalouse, et le jeune Victor R...

ALPHONSINE

Vous vous trompez, ma chère, Victor m'a été soufflé par M^{me} de la Rosain.

AGATHE

Qui l'a repassé à M^{me} Robert.

MARIE

Qui l'a repassé à sa femme de chambre.
(Tout le monde rit.)

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Maurice d'Albemar.

MAURICE, entrant.

Mesdames.

ARTHURINE, bas à Maurice.

Vous viendrez ce soir ?

MAURICE

Impossible. Mais demain dans la journée.

AGATHE, bas à Maurice.

Oublieux !

MAURICE

Chut ! On nous observe.

PAULINE, bas à Maurice.

M'aimez-vous toujours ?

MAURICE

Parbleu ! avec des épaules comme ça.

ROSE, bas à Maurice.

Je vous ai attendu hier, où étiez-vous ?

MAURICE.

Je rompais avec Amanda.

ALPHONSINE, bas à Maurice.

Vous avez encore emprunté cent sous à mon mari ?

MAURICE.

Pourquoi me faites-vous prendre tant de fiacres ?

MARIE bas, à Maurice.

Maurice, j'aime mieux savoir la vérité. De laquelle de ces femmes êtes-vous l'amant ?

MAURICE, d'un ton badin.

De toutes.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le général d'Appremont, M. le comte de Vireleu, M. l'abbé de Quercy, M. le baron de Dorville.

TOUTES CES DAMES

Ah ! zut alors !

ARTHURINE

Faites entrer.

PHILANTROPIE.

Eloa ne créa pas la revue du fameux Rimonville, voici pourquoi.

Le prince Cateneo avait été dans le temps, à Milan, président d'une société de philanthropie, c'est dire que le prince était philanthrope.

Nous l'avons déjà vu d'ailleurs protestant en faveur de M^{lle} Duhamel contre les exigences d'un directeur de théâtre.

Un jour que le prince allait rendre visite à un artiste, à quelques pas de la loge de sa protégée, il entendit un cri...

Mais pourquoi ne pas reproduire plutôt la pétition qu'il adressa le lendemain à la Chambre des députés :

PÉTITION A MM. LES DÉPUTÉS.

J'ai assisté, hier soir, à un bien triste spectacle.

J'avais été rendre visite à un artiste, au foyer d'un théâtre que je ne veux pas nommer, quand, en passant devant les loges des figurantes, j'entendis un cri poussé par une voix jeune et frêle.

C'était une malheureuse enfant, de treize ans à peine, qui se trouvait mal.

La pauvre petite, serrée depuis trois heures dans un corset de fer, n'avait pu résister plus longtemps à cette compression.

La chaleur de la rampe, l'exercice fatigant auquel elle est condamnée chaque soir, l'atmosphère infecte de sa loge, tout cela était de trop pour elle; elle succombait.

A son cri, vingt condamnées au même supplice, et du même âge, accoururent, pâles, maigres, les yeux cernés, suant des lèvres.

Vous avez une loi protectrice des animaux. C'est bien.

Il est défendu à un charretier de battre sa bête; à un homme de faire tourner son chien; à un marchand de volailles de lier les pattes de ses poules, alors qu'elles sont vivantes.

Il n'y a pas de règlement qui défende à un directeur de théâtre d'engager une enfant pour la pendre une demi-heure, une heure

quelquefois, le corps cerclé d'attaches, les yeux éblouis par la rampe et le feu des herses, à une suspension qui la torture, la déforme, la tue.

Il n'y a pas de règlement qui défende à un de ces traitants de chair humaine d'exposer aux yeux d'une salle ces pauvres petits membres si grêles, attifés d'oripeaux de paille, exposés aux courants d'air, pliant sous le poids d'une figuration qui dure le plus souvent de sept heures à minuit.

Il n'y a pas de règlement qui interdise à un régisseur honteux, d'apprendre à des enfants qui ne savent pas encore lire, à sourire au public, à lever les jambes, à réciter des couplets stupides et quelquefois sales.

Il n'y a pas de règlement qui empêche un directeur de choisir un tas de petites filles, inconscientes du milieu dans lequel elles se trouvent, pour les faire se déshabiller en public, et se livrer en pâture à onze rangs de fauteuils d'orchestre.

Je n'ai pas le droit de corriger ma bête, mais je puis tuer, prostituer ma fille, tout mon souï.

Un soir, il est arrivé ceci :

Un directeur engage une enfant de qua-

torze ans. Elle était jolie. Il propose un traité. La mère, l'ignoble mère, demeure éblouie et signe pour trois ans.

On donne un rôle à la petite.

Elle devait faire *un Amour*.

Se voyant absolument nue, elle refuse de jouer. Le directeur menace et en appelle aux tribunaux. Le traité est signé : il fallait rester ou payer un dédit de 3,000 francs.

La mère, bien entendu, ne veut pas entendre parler de ce dernier moyen.

L'enfant est condamnée à jouer.

Bons juges ! et belle justice !

Vous avez réglé par une loi sage le travail des enfants dans les manufactures, et vous n'avez pas hésité à vous substituer au père et à vous imposer au patron. Pourquoi ne vous appliqueriez-vous pas également à régler celui des enfants dans nos salles de spectacles ?

Le cas est plus grave et plus pressant.

L'homme ou la femme qui faisaient veiller leur fils ou leur fille dans une fabrique étaient apparemment de pauvres gens, pressés par le besoin et forcés de tripler un salaire insuffisant. Chez leur patron, l'enfant n'apprenait en tout cas qu'à devenir un ouvrier

rompu de bonne heure aux fatigues d'un travail opiniâtre.

Mais vous savez comme moi quel père ou quelle mère condamnent leur enfant à traîner les coulisses. Vous savez ce qu'on y voit, ce qu'on y apprend, ce qu'on y entend et ce qu'on y devient. Là-bas, l'enfant n'avait à redouter que les fatigues du corps ; ici, il a contre lui la lassitude des membres et la corruption des mœurs.

L'autre jour, au Cirque-d'Hiver, la préfecture de police, mettant en vigueur une mesure à laquelle j'applaudis, s'opposait aux exercices d'un enfant. Dans les cirques on ne leur enseigne qu'à devenir adroits, dans les théâtres on leur montre à tomber avec grâce. Il faudrait pourtant s'entendre et chercher à être conséquent avec soi-même.

Vous me direz peut-être que vous n'avez à vous occuper que des dangers physiques et que les questions de moralité vous entraîneraient trop loin ?

Non, vous ne me le direz pas, vous n'y avez jamais pensé. Et nous vous avons vus trop souvent intéressés au salut de nos âmes, pour le supposer un instant.

Mais quand cela serait, croyez-vous qu'il

soit moins dangereux de descendre d'une frise que de culbuter sur un trapèze? de manœuvrer au milieu de trappes, de tampons, de coulisseaux, de portants, de flammes, des mille dangers enfin qu'offrent aujourd'hui nos mises en scène, que de grimper à une corde ou de glisser le long d'une perche?

Demandez à nos hôpitaux les ravages du fard, de la teinture, de la perruque, du maillot sale, de l'agglomération dans une loge étroite et putride; demandez-leur de vous mettre au courant de mille détails épouvantables que je ne puis signaler ici, et concluez.

Vous ne trouverez même pas une excuse dans les nécessités de l'art.

Il n'y a pas un homme de goût qui n'éprouve naturellement de la défiance et de l'aversion pour ce genre de spectacle. Je vous renvoie sur ce chapitre à Gautier, un maître en esthétique, n'est-ce pas? Le professeur substitué à la nature le révoltait aussi, et il ne pouvait songer sans tristesse aux heures de récréation supprimées, aux réprimandes, aux pénitences, au pain sec et aux soufflets, moyens par lesquels s'obtiennent ces espèces de primeurs.

Avec quelle tristesse tous ces pauvres êtres

doivent tourner vers le ciel leurs yeux fatigués en songeant à ce qu'ils ont fait la veille et à ce qu'il leur faudra faire demain !

Je viens, messieurs, au nom de tous ceux qui pensent bien et qui ont suivi avec joie ce que vous avez déjà fait pour l'enfance, vous supplier de jeter aujourd'hui les yeux sur toute une classe de déshérités que vous avez oubliés et de les arracher, sans plus attendre, aux mains de parents avides et d'indignes exploiters.

La pétition était rédigée en termes chaleureux ; on sentait que son auteur avait agi selon sa conscience.

Malheureusement, à la Chambre, on s'occupait, à l'époque où elle y parvint, de la formation du dix-septième ministère depuis le commencement de l'année.

Et l'on ne tint aucun compte des réclamations du prince Cataneo ; seulement le commissaire de police du quartier, qui entretenait une danseuse délicate, gronda ferme le directeur, qui flanqua Eloa à la porte et donna le premier rôle de la revue : *Vlan dans le dos !* à la petite Emeca, une grue de la pire espèce, intrigante comme pas une,

mais qui avait des boutés pour tous ceux qui pouvaient lui être utiles.

EMECA PICHENETTE.

Non, je ne laisserai pas tomber ce nom de ma plume, sans vous présenter celle qui l'a illustré.

Emeca Pichenette a vingt-trois ans aujourd'hui : elle est rousse avec l'œil noir, les lèvres peintes et les dents douteuses.

Emeca Pichenette est arrivée par elle-même, comme l'Empereur premier, et, chose assez curieuse, en employant à peu près les mêmes procédés, à coups de Dix-Huit-Bru-maire.

C'est Emeca Pichenette qui a inventé tous les trucs pour occuper le public.

Lesquels trucs il est bon de vous faire connaître.

DÉBINAGE DE TRUCS.

Si l'on veut réussir au théâtre, il faut avant tout faire parler de soi.

Il y a bien un moyen d'occuper le public : il consiste à avoir du talent. Mais ce moyen, avouez-le, est compliqué et ne se trouve pas à la portée de toutes les intelligences.

Il faut alors en inventer d'autres.

A cet effet, on avait autrefois à sa disposition le truc de la vente.

On lisait sur les murs de l'hôtel Bouillon :

*Mercredi 22 janvier ,
Vente du mobilier de M^{lle} Lodoïska.
Diamants, bijoux anciens, curiosités et
manuscrits, etc., etc.*

La presse, les passants, les commissaires-priseurs et les marchands de bric-à-brac, tout le monde s'occupait de Lodoïska.

Pourquoi vendait-elle ? A la suite de quelle disgrâce ?

Les uns prétendaient que le vieux baron avait convolé.

Les autres que, désespérant des directeurs parisiens, elle avait pris le parti de s'installer à Saint-Pétersbourg et que, par conséquent, ses dieux lares lui étaient devenus inutiles.

D'autres enfin, qu'elle était sur le point d'enlever un ténor à la mode, et qu'avant l'enlèvement il fallait *réaliser* pour les frais de route.

Mais, quelles que fussent les idées de Lodoïska, on s'entretenait d'elle, si longuement entretenue par les autres, et Lodoïska risquait fort de passer à la postérité.

Et le but était atteint.

Le truc de la vente débiné, on eut recours à un autre procédé.

On perdit son chien :

CINQ CENTS FRANCS DE RÉCOMPENSE !

*Il a été perdu, boulevard des Italiens,
une lettréte répondant au nom de Casimir.
Prière de la ramener à M^{lle} Angèle Durand,
artiste dramatique,
5, rue Pasquier.*

Et l'on allait rue Pasquier, n^o 5, chez

M^{lle} Angèle Durand, que la levrette eût été ou non retrouvée.

Et tout Paris savait que M^{lle} Durand respirait aux environs du tombeau de Louis XVI.

Un renseignement, parfois utile, oublié sur le *Guide de l'Étranger*.

Mais le truc du chien ne devait pas durer plus longtemps que celui de la vente, et comme tout le monde ne peut pas couper la queue à son lévrier, ou confier sa portraiture à un peintre à la mode, il fallait songer à trouver un autre moyen.

On inventa celui du suicide.

Le suicide est bien.

C'est le dernier mot de l'art.

L'effet en est sûr, et je ne saurais trop le recommander aux comédiennes de l'avenir.

Témoin le succès qu'il vaut à celles d'aujourd'hui.

Néanmoins on n'est pas arrivé tout d'un coup à ce cas extrême.

On n'a pas osé se moquer comme ça tout de suite de la mort.

On l'a agacée de loin.

Les unes ont feint des langueurs de poitrine,

des battements de cœur, des affolements, des extases.

D'autres se sont fait élever des monuments entre deux soupers. On leur proposait un collier, elles préféraient une concession à perpétuité. C'est moins cher et plus original.

Il y en a qui ont poussé la parodie jusqu'à se faire construire des cercueils. Alors, c'était tout à fait drôle. On allait chez elles dans l'espérance de choir sur un canapé rose, et l'on donnait du pied sur une bière capitonnée, servant au besoin de cachette à l'amant de cœur.

Inutile d'ajouter que la morte ressuscitait au bon moment, et que le *Dies iræ* se terminait toujours par un couplet de *l'Amant d'Amanda*.

Et puis, on s'est fatigué de la gaieté de ces moribondes, et l'on a voulu des mortes pour de vrai.

Alors les allumettes ont commencé à avoir leur utilité.

Puisqu'elles n'étaient pas bonnes pour allumer, elles serviraient à vous éteindre.

Un demi-paquet dans une cuvette et le tour est joué. C'est juste ce qu'il faut pour passer pour décédée pendant vingt-quatre heures.

Ajoutez à cela deux coups de canif ou un

peu de chloroforme, et c'est parfait. Vingt journaux vont vous consacrer chacun deux cents lignes, à dix francs, total : quarante mille francs de publicité à l'œil.

Tels sont les principaux trucs au moyen desquels Émeca s'était fait une réputation. C'est à eux qu'elle devait le triomphe qu'elle venait de remporter sur Éloa et qui avait jeté la consternation dans la maison Duhamel, à l'exception du prince Andreo Cataneo, qui respirait le plaisir résultant du devoir loyalement accompli.

FOUDRES PATERNELLES.

En somme le prince Andreo Cataneo, pour me servir de la pittoresque expression de Napoléon Duhamel, devenait absolument rasant. Éloa ne trouvait en lui que des avantages tout à fait relatifs, et il eût peut-être mieux valu pour elle *végéter* avec Isidore Fauchet plus conciliant, que de vivoter avec Cataneo d'un caractère par trop acariâtre et trop souvent disposé à une opposition fâcheuse.

Mais Fauchet ne voulait plus entendre parler de victime. D'un autre côté le fruit de leurs amours grandissait à vue d'œil, à la grande désolation du prince qui ne pouvait, sans souffrir cruellement, considérer le pauvre diable qu'il appelait « un remords vivant ».

Duhamel ne perdait aucune de ces considérations de vue, et fit part à sa fille de toutes ces réflexions, en les accompagnant de jurons épouvantables, comme un homme qui veut en finir.

Il en résulta une scène terrible.

Les voisins s'ameutèrent.

Armide eut une longue attaque de nerfs.

Et quand, au dénouement, parut le prince Cataneo qu'avait charitablement été prévenir le concierge, Napoléon le flanqua tout bonnement à la porte, en homme désireux de brusquer une situation et comptant pour l'avenir sur une inspiration du ciel.

Andreo Cataneo disparut pour ne plus jamais revenir.

IL FAUT PRENDRE UN PARTI.

Voici donc Éloa sans position.

Après avoir été acclamée à Sceaux, fêtée chez l'immortel critique Sanglier, comblée de prévenances par le premier des courriéristes et fait un enfant; après avoir fréquenté le Conservatoire; séduit un prince italien, un humanitaire; figuré dans une féerie et renoncé aux propositions malhonnêtes d'un directeur, ce qui vaut bien une réputation, elle se retrouvait comme au commencement. Éloa n'avait fait qu'un pas, et c'était un faux pas.

Et pendant ce temps Émeca jouait ses rôles et les affiches flamboyaient de noms arrivés!

Enfer et damnation!

— Il faut pourtant que je prenne un parti, s'écria-t-elle en jetant d'un geste de désespoir le petit César sur un canapé.

A ce moment trois coups retentirent à la porte.

Un gros homme demanda M^{lle} Éloa Duhamel.

C'était M. Victor Barandard, agent dramatique, demeurant, 4, rue du Faubourg-Montmartre.

CE QUE C'EST QU'UN AGENT DRAMATIQUE.

On s'imagine que, depuis l'abolition de la traite des nègres, l'humanité a fait un grand pas.

C'est une erreur.

Les nègres émancipés, on s'est rejeté sur les blancs.

Et, de concert avec les bureaux de placement, se sont organisés des bureaux d'agence dramatique.

L'agent dramatique est d'ordinaire un ancien comédien, retiré des affaires, pour cause d'insuccès consécutifs.

C'est ce qu'on appelle un fruit sec de l'art.

Un Delobelle à bout de ressources.

Le jour où il renonce aux ovations dramatiques et où il se décide à travailler pour le compte des autres, il loue rue du Faubourg-Montmartre, par exemple, un petit apparte-

ment au cinquième étage, dallé, ayant vue sur les cuisines de la maison mitoyenne, et dont la pièce principale, chauffée par un poêle de fonte, est tapissée des portraits des artistes en vogue.

Et il suspend, à l'entrée, une plaque de cuivre sur laquelle on lit en lettres noires :

ALEXIS BARANDARD

Agent dramatique

De une heure à cinq heures.

La veille il a acheté un grand registre *in-folio*.

Sur le verso est écrit :

Artistes lyriques.

Sur le recto :

Artistes dramatiques.

Il a lancé, en courant les risques du métier, des circulaires imprimées à tous les directeurs de province et de Paris, ainsi qu'à tous les artistes travaillant dans le réseau français.

Informations prises, il est au fait des moindres agissements des artistes, comme un chef de police des plus petits actes des condamnés à sa surveillance.

Situation pleine de ressources, qui lui permet et de faire des propositions aux artistes *en panne*, et de recevoir celles des comédiens à la recherche d'un engagement.

Suivons-le dans une de ses opérations.

L'Ambigu a besoin d'un jeune premier.

Il va chez Barandard.

— Je voudrais un jeune homme, joli garçon, ayant un tailleur, connaissant la scène et libre de tout engagement.

— Je crois avoir votre affaire.

Et après avoir cherché au n° 342 :

— Monsieur Arthur Leminet, actuellement au théâtre de Pithiviers. A joué successivement : *Trente ans, les Bohémiens, le Feu au Couvent, le Village*; connaît tout son répertoire, et a même chanté *Guillaume* à Soissons. Cela vous convient-il ?

— Parfaitement. Reste à connaître les conditions.

— Il veut gagner douze mille francs par an ; mais, en lui faisant entendre raison, on traiterait à cent vingt francs par mois.

— C'est mon affaire. Demain vous aurez l'engagement, qu'il n'aura plus qu'à signer.

Et Barandard écrit aussitôt :

« *A monsieur Arthur Leminet, premier sujet
au Grand-Théâtre de Pithiviers.*

« Monsieur,

« Le directeur de l'Ambigu sort de chez moi. Vous êtes engagé. Mille quatre cent quarante francs par an, tels seront vos appointements.

« Avec le *tant pour cent* qui me revient, il vous restera de quoi vivre largement en attendant que vous vous fassiez à Paris la réputation que vous méritez par votre grand talent.

« Agréez, etc.

« BARANDARD,
« *Agent dramatique.* »

Et le tour est joué.

M^{lle} Clara Pistache est sans position.

Son protecteur, un gros négociant, a été pincé chez elle par sa femme, et l'esclandre qui en est résulté a valu à Clara tous les ennuis d'un abandon.

Il ne lui reste plus qu'une ressource : entrer au théâtre.

Elle va trouver Barandard.

— Monsieur Barandard, avez-vous quelque chose de libre ?

— Ça dépend, qu'est-ce que vous savez faire ?

— J'ai chanté dans le temps. J'ai fait le

capitaine des gardes aux Bouffes, et la petite cabaretière de *la Belle Bourbonnaise*, aux Folies-Dramatiques. J'ai joué dans plusieurs grandes villes : Fœdera, des *Filles de marbre*; Juliette, des *Enfers de Paris*; Anna, des *Parisiens*; Fiammetta, du *Fils de la Nuit* et Amélie, des *Crochets du Père Martin*. J'ai une garde-robe honnête, et n'ai d'autres prétentions que de gagner des appointements qui me permettraient d'attendre.

— Pas d'amant ?

— Plus d'amant.

— Des connaissances ?

— Bien avec les journaux; j'ai tourné la tête à deux critiques influents.

— Eh bien, j'ai votre affaire. Le théâtre de Lyon. On a dix-huit cents francs par an, orchestre convenable, avant-scènes et loges occupées par les cercles. La remise est de cinq pour cent seulement, parce que c'est vous. Est-ce fait ?

— C'est fait.

— Signez.

— Je signe.

— Un mot ultérieur vous assignera la date du départ.

Si le plus souvent l'agent dramatique

végète, l'agent lyrique réalise des bénéfices sérieux.

Au lieu d'avoir à prélever sur des appointements médiocres, il spéculé sur des traitements qui, sans compter les feux, varient de six mille à quatre-vingt mille francs.

Il ne s'en tient pas à la France. Il négocie avec la Russie, l'Angleterre, l'Espagne, l'Autriche, l'Amérique et particulièrement l'Italie... au besoin avec le café-concert qui, d'ailleurs, paye grassement.

Pour l'un et l'autre, l'artiste n'est point une personnalité, ni homme ni femme, c'est une marchandise ayant plus ou moins cours.

Ils pourraient au besoin, et quelques-uns le font, dresser un bulletin de Bourse dans le genre de celui-ci :

BOURSE DU 20 DÉCEMBRE 1876	1 ^{er} COURS	2 ^e COURS
TÉNOR. Jouissance octobre.	24.000	24.500
<i>Baryton</i> id.	18.000	18.100
<i>Basse.</i> Jouissance janvier.	8.900	9.000
<i>Jeune premier</i> id.	6.000	6.000
Père noble id.	3.100	3.000
Ingénue id.	2.500	2.000
Coquette id.	3.000	2.700

<i>Comparses et Figurants</i>	<i>Taux de l'escompte</i>
La grosse de cent 60,000 fr.	Paris..... 5 0 0 St-Pétersbourg.. 25 0 0 Amérique..... 30 0/0

L'agent dramatique est généralement un homme blasé.

Une mère peut sans inconvénient lui confier sa fille.

Cependant le gouvernement ne garantit rien.

POURPARLERS.

Quand Barandard fut entré chez M. Duhamel, il commença par faire trois saluts profonds à droite et trois respectueux à gauche, et s'adressant instinctivement à Armide :

— Je viens, madame, sur l'indication de plusieurs artistes, savoir si mademoiselle Éloa Duhamel est libre de tout engagement.

— Monsieur, répondit Armide avec dignité, ces affaires-là ne regardent que ma fille à laquelle nous laissons le droit de disposer

d'elle-même, comme il lui plaît. Nous ne sommes pas, Dieu merci, de ces parents qui imposent une vocation à leurs enfants. Si Éloa est actrice, c'est qu'elle l'a bien voulu. Nous eussions certainement préféré la voir, Napoléon et moi, dans le commerce. Mais il en faut pour tous les goûts, n'est-ce pas ? sans cela le monde serait en uniforme. C'est ce qui fait que malgré...

— Pardon, madame, interrompit Barandard, qui depuis dix longues minutes, attendait en vain que la période fût terminée. Je vais alors m'adresser à mademoiselle.

Et se tournant vers Éloa :

— L'Étranger vous ferait-il peur ?

— S'ils sont tous comme le prince Cataneo ! interrompit brusquement Napoléon en tapant sur la table.

— Vous ne m'entendez pas, répliqua Barandard. Je demande à mademoiselle si elle partirait volontiers à l'Étranger.

— Ma fille ! exclama Armide. Me séparer de ma fille !

— Mais, madame, interrompit Barandard, l'art n'a pas de frontières.

— Nous le savons bougre bien, hurla Napoléon en désignant le petit César.

— Je veux dire, continua Barandard, que

les artistes sont un peu comme des oiseaux voyageurs. Et puis il y a une chose grave à considérer, c'est que si Paris consacre les réputations, l'Étranger seul fait les fortunes.

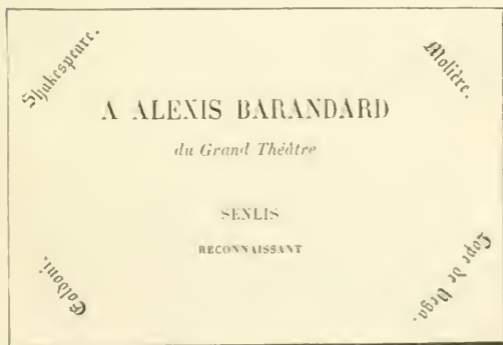
— En ce cas, dit Napoléon, c'est une affaire à réfléchir.

— C'est tout réfléchi, monsieur, s'écria Éloa. Quelles seraient vos conditions ?

— Cette enfant a le diable au corps ! murmurèrent en même temps Armide et Napoléon.

— Mademoiselle est artiste, voilà tout, susurra Barandard.

Et après avoir pris une large prise dans une tabatière d'argent sur le couvercle de laquelle on pouvait lire :



— Voici, ma petite, ce que je puis vous proposer. Je vous ai entendu chanter, vous avez certainement un filet de voix. Il s'agit de le développer ce filet, de savoir en jouer, et ça ne s'apprend pas comme le domino. En six mois je me charge de faire de vous une excellente musicienne. Je puis alors vous assurer, au moins, pour commencer, vingt mille francs par an, costumes payés, ou dix mille si vous voulez absolument rester à Paris, mais vous n'y tenez pas. Qu'est-ce que vous en pensez?

— J'en pense qu'il me va falloir un professeur et que cela est cher.

— J'en ai un à votre disposition.

— Qui me prendra ?

— Rien.

— Rien !

— Absolument rien. Seulement, bien entendu, vous vous arrangerez avec lui quand vous signerez un engagement.

— Son nom ?

— Benjamin de Boiscapet.

— Son adresse ?

— 12, rue des Dames, à Batignolles. Vous pouvez vous y présenter dès demain, dès ce soir, vous serez annoncée.

— Eh bien, c'est décidé.

— Signez donc.

Barandard présenta un papier imprimé par lequel elle s'engageait à abandonner 10 pour cent de ses appointements pendant les trois premières années à M. Barandard, agent dramatique, demeurant, etc. Puis, il recommença trois saluts profonds à droite et trois respectueux à gauche, et sortit à reculons comme un acteur que l'on vient de rappeler.

BENJAMIN DE BOISCAPET

Professeur de chant.

Je ne saurais mieux vous faire connaître Boiscapet qu'en reproduisant l'article nécrologique que lui consacra l'auteur de ce livre, lors de sa mort, c'est-à-dire un an et demi après sa première entrevue avec Éloa.

Le voici dans toute son étendue :

L'art ou plutôt les artistes ont perdu, hier soir, à cinq heures de relevée, un de leur type les plus achevés, et certainement le plus curieux. Nous voulons parler de M. Benjamin de Boiscapet, professeur de chant, demeurant 12, rue des Dames, à Batignolles.

Benjamin de Boiscapet avait quatre-vingt-un ans; il était donc, si nos calculs sont justes, de 1795. En 1820, il obtenait un prix de Rome avec une cantate dont les paroles étaient, croyons-nous, de M. de Jouy. Cinq ans après, il fondait un théâtre rue Saint-Paul : les *Folies Saint-Paul*, où, bien que les ouvertures des vaudevilles qu'on y exécutait fussent de lui, il mangea les six mille livres de rente trouvées, à son retour de Rome, sur la table d'un notaire qui, ce jour-là, avait joué le rôle de la Providence.

A bout de ressources, et après avoir cherché en vain à faire représenter deux ouvrages : un opéra-comique en quatre actes : *le Seigneur confondu*, et un grand opéra : *Coriolan*, que la postérité ne connaîtra jamais, hélas ! il allait se jeter par-dessus le parapet du pont Marie, quand un éclair illumina sa pensée.

Il résolut d'embrasser le professorat.

Et afin d'éviter toute concurrence, il songea à s'appuyer sur une méthode nouvelle.

Ses confrères commençaient par développer la voix, puis ils apprenaient à s'en servir.

Lui avait imaginé la spécialité suivante :

Enseigner la manière de chanter sans voix.

Quinze jours avant l'ouverture de son cours, il publiait un volume intitulé :

L'Art du chant

A la portée de tous les organes,

avec des lettres autographes des maîtres musiciens assez imprudents pour recommander une méthode qu'ils s'étaient bien gardés de lire.

On y voyait des paradoxes dans le genre de ceux-ci :

Justesse. — Pour bien chanter il est inutile d'avoir la voix juste.

Étendue. — Une demi-octave doit suffire.

Timbre. — Le timbre peut être indifféremment : métallique, argentin, cuivré, plein, sonore, vibrant, puissant, éclatant, corsé, mordant, pénétrant, doux, tendre, grave, mixte, couvert, de poitrine, de tête, cristallin, voilé, fêlé, creux, vide, sourd, strident, rauque, guttural ou nasal.

Égalité. — Toute voix peut avoir des trous. Il suffit de les boucher habilement.

Son. — La beauté du son est la dernière qualité du chant.

Etc., etc.

Il arriva, et Boiscapet l'avait prévu, que toutes les femmes, qui chantaient assez mal pour s'être vu abandonnées par les professeurs sérieux, abondèrent chez lui, et qu'en moins de trois mois il s'était fait une nombreuse clientèle.

Pendant quarante ans, Boiscapet fut le fournisseur assermenté des petits théâtres.

Les fruits secs du Conservatoire, les aspirants auditeurs éconduits, les filles de portiers, les anciennes cascadeuses, les victimes des bronchites, gastralgies, angines couenneuses ou non, firent la queue à sa porte. Il ne savait pas ce que c'était qu'un cas désespéré.

Un jour, il y a de cela deux ans, il proposa à Saint-Germain de lui faire chanter *Guillaume Tell*.

A l'heure où j'écris, Boiscapet compte certainement — je ne parle pas de la province — plus de cent élèves sur nos théâtres de Paris.

Ce sont les Chevaliers de l'Opéra; les « *Tagnards* » de l'Opéra-Comique; les Suivantes de la salle Ventadour; les Femmes de chambre des Bouffes-Parisiens; toutes les utilités des

Variétés, des Folies, de la Renaissance, sans compter les Insectes de nos féeries, les Grisettes de nos drames, et la plupart de ceux auxquels est confiée la ronde du troisième acte.

Vous comprendrez facilement de quel effet a été la nouvelle de sa mort.

Elle s'est répandue dans nos théâtres avec la prestesse d'un javelot lancé par une main sûre.

Boiscapet laisse plus de cinquante élèves auxquels personne ne sera assez hardi pour reconnaître une voix quelconque.

Pourvu que les chantres ne s'avisent pas de chanter juste à son enterrement !

Telle devait être l'oraison funèbre de Boiscapet, auquel fut remise la destinée d'Éloa.

UN CONCERT.

Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, Éloa fit des progrès. Elle commença au bout de trois mois à chanter assez agréable-

ment, au point que Duhamel, son vieux père, en avait des larmes aux yeux quand elle fredonnait du *Faust*, et qu'Armide n'en pouvait croire ses oreilles.

M. Boiscapet songea qu'il était temps qu'elle s'essayât en public.

Il lui donna le conseil d'organiser un concert.

Éloa ne se tint pas de joie, et le lendemain Isidore Fauchet, devenu secrétaire de la rédaction d'un grand journal du matin, recevait la lettre suivante :

« Mon cher ami,

« Rassurez-vous, je ne veux ni vous faire des reproches, ni vous demander des secours. Ce n'est ni l'amante ni la mère qui vous écrit, c'est l'artiste.

« Voulez-vous être assez bon pour annoncer que je donne, mardi prochain, un grand concert? Vous trouverez ci-joint le programme.

« Merci à l'avance, mon cher ami.

« Votre,

« ÉLOA DUHAMEL. »

« P. S. César a eu quelques convulsions. Il va mieux, je crois que c'était les dents. »

Le lendemain on lisait dans un des journaux les mieux informés de Paris :

. Mardi prochain, 12 décembre, aura lieu un grand concert à la salle Herz, au bénéfice de

M^{lle} Éloa Duhamel, artiste lyrique, avec le concours des principaux artistes de Paris. M. Boiscapet, l'illustre professeur, demeurant 42, rue des Dames, à Batignolles, tiendra le piano.

Inutile d'ajouter que c'est à Boiscapet qu'en avait été confiée la rédaction.

LES TRIBULATIONS D'UN BÉNÉFICIAIRE.

Si Éloa avait su ce que c'était que l'organisation d'une soirée à bénéfice, elle y eût certes renoncé, malgré l'insistance de son professeur qui y voyait une excellente occasion de se faire un peu de réclame.

Le public ignore, en général, toutes les comédies que sont obligés de jouer les bénéficiaires, avant d'en venir à interpréter celle qui doit leur être comptée dans la représentation.

Il s'agit d'abord de rédiger un programme. Ce programme doit se composer de deux parties :

La partie dramatique,

La partie lyrique.

En tête de la partie dramatique, si l'on veut réaliser quelque recette, il est indispensable de pouvoir annoncer un acte de la Comédie-Française.

Il faut pétitionner auprès de M. Perrin, qui ne refuse jamais, mais qui doit en référer au comité, dont le vote est presque toujours favorable.

Cela demande bien quelque temps et quelques démarches ; mais là n'est pas la difficulté.

A côté de ceux des sociétaires, il s'agit d'avoir des *noms à recette* ; MM. Dumaine, Taillade, Lafontaine ; M^{mes} Marie Laurent, Fargueil, etc.

On commence par une visite :

— Mon cher Taillade, je viens vous demander un service.

— Lequel ?

— Je donne un bénéfice.

— Ah ! je comprends.

— Votre concours m'est indispensable.

— C'est une matinée ?

— Oui.

— Annoncez-moi pour quatre heures.

— Merci.

— Ma chère amie, il faut que vous me sauviez.

— Comment ?

— Je donne un bénéfice.

— Et ?..

— Vous m'avez deviné.

— Je ne peux pourtant pas vous refuser.

Eh bien, affichez-moi pour quatre heures.

— Merci !

— Tiens ! Durand !

— Oui, mon cher auteur, lui-même. Et vous travaillez toujours ?

— Toujours.

— Vous tenez en ce moment..?

— Une petite comédie en un acte, que je destine au Gymnase.

— Voulez-vous faire un heureux ?

— Volontiers.

— Je donne un bénéfice dimanche.

— Et vous me demandez la primeur de ma pièce ?

— Précisément.

— Mais la distribution..?

— Rapportez-vous-en à moi.

— Tenez, prenez-la.

La partie dramatique est à peu près complète.

Elle a exigé trente-deux courses et coûté vingt-sept refus.

Reste à établir un programme lyrique.

— Monsieur Sylvain ?

— Il est grippé depuis hier, monsieur.

— Merci.

— Mademoiselle est au lit. Un rhume épouvantable !..

— Cela me suffit.

— Ah ! mon cher maître, puis-je compter sur votre violon ?

— Pour quand ?

— Dimanche.

— Impossible, je joue au Châtelet.

— Êtes-vous libre, dimanche ?

— Qu'est-ce que vous voudriez ?

— Un solo de violoncelle.

— Eh bien ! c'est chose entendue.

La partie lyrique est composée : Duranchard remplacera Sylvain ; M^{lle} Amanda, la fameuse Angelina ; Bamboùli, le petit prodige nègre,

l'illustre violoniste. Quant au violoncelle, il a promis.

Il s'agit maintenant :

De rédiger le programme de façon à ne mécontenter personne ;

Chose grave !

De s'occuper des affiches, du collage et de leur payement.

De discuter avec la direction, la somme à abandonner pour l'éclairage, les pompiers, la location de la salle, sans compter les services extraordinaires.

De louer des voitures qui seront à la disposition des artistes qui ont offert gratuitement leur gracieux concours.

De songer aux bouquets pour les dames,

Aux rafraichissements pour les hommes.

De ne point oublier le service de la presse, des amis, des amis des coopérants et des amis de vos amis, sans compter celui du portier et des fournisseurs, etc.

Enfin le grand jour est arrivé !

Ciel !

Taillade est malade !

M^{lle} Fargueil, ne voulant pas jouer après

M^{lle} T..., a averti au dernier moment qu'il ne faudrait pas compter sur elle.

Duranchard a perdu son oncle et M^{lle} Amanda a sa migraine.

Et voilà notre programme réduit à sa plus simple expression.

Seul, Bambouli paraîtra !

Le public va crier !

La presse tempêter !

Les camarades s'amuseront aux dépens du bénéficiaire.

Et quand la buraliste apportera la recette, on s'apercevra — trop tard — qu'elle est inférieure de 19 fr. 50 au montant des dépenses.

Mais il aura eu son bénéfice !

Éloa n'aurait osé s'adresser à Taillade ou à M^{lle} Fargueil ; elle se contenta de concours plus modestes. Le numéro le plus important était celui où Claveyrac devait dire le récit de Théràmène, après des variations sur le trio des *Masques* composées et jouées par Bois-capet.

Eh bien, faut-il l'avouer ? Ce soir-là, la salle Herz était à peu près vide. On n'y vit, outre les billets donnés, que deux farceurs

qui avaient connu dans le temps Éloa, qui comptaient arroser, à la fin du concert, tout ce classique de fin champagne, et une dame de province qui avait cru entrer au Théâtre-Taitbout.

Éloa en fut pour ses frais de location, et quand elle s'en plaignit à Boiscapet :

— Patience, lui répondit-il, patience, en ce moment vous semez, mais vous récolterez un jour.

Éloa qui ne demandait qu'à se laisser persuader, se consola bien vite de son insuccès, et compta plus que jamais sur les couronnes que lui réservait l'avenir.

LA TOUR-D'Auvergne.

Six mois après, Éloa donnait une seconde audition.

Cette fois il ne s'agissait plus de paraître dans un concert, mais dans un grand opéra inédit, lequel, ayant été successivement refusé dans tous les théâtres lyriques, avait fini par venir échouer au théâtre de la Tour-d'Au-

vergne. L'auteur avait loué la salle pour trois soirées consécutives.

Je soupçonne la plupart de mes lecteurs de ne point connaître le théâtre de la Tour-d'Auvergne.

Il a son histoire, et son histoire devrait être un long poëme.

C'est un petit théâtre qui se trouve dans la rue dont il porte le nom, entre la rue Neuve-Coquenard et la rue Rochechouart, juste en face de l'atelier de Carrier-Belleuse.

C'est là que se font les premiers pas chancelants de tous ceux qui aspirent aux gloires théâtrales.

C'est le point de mire des calicots et des filles de portières.

Il n'est pas une de ces tendres enfants, fatiguées de tirer le cordon aux locataires attardés, ambitionnant une renommée relative, une toilette à la mode, un protecteur momentané, qui tout en faisant revenir sur le poêle de famille le miroton traditionnel, n'ait envisagé la Tour-d'Auvergne comme l'Eldorado de ses rêves ambitieux.

La Tour-d'Auvergne, c'est le point éclairé

qui vous attire, comme la chandelle la phalène imprudente.

En temps ordinaire on y donne des reprises, dans lesquelles s'essaient les néophytes de l'art.

C'est là que viennent trébucher ces mignonnes créatures, dont le métier consiste à nous divertir avec leur minois chiffonné, leurs sourires agaçants, leurs œillades provoquantes, leurs ondoiements paillards, leurs costumes pleins de fausses promesses et leur débit égrillard.

C'est le tremplin qui les doit élever jusqu'à la Comédie-Française, quand un faux mouvement ne les fait pas choir à la porte de l'hôpital.

Nous y avons vu défiler sous nos yeux les élèves de Ricourt, ce roi des recruteurs, qui voyait des étincelles de génie dramatique à tout le monde, à sa bonne, à sa laitière, à son tailleur.

Son savetier a joué Oreste.

Nous y avons applaudi les disciples de Monrose.

On peut s'y amuser encore aux essais de la classe Talbot.

Quelquefois la salle est louée par des ama-

teurs, et ces amateurs peuvent être des poètes.

Témoins André Gill, d'Hervilly, Richepin, Carjat, etc., etc.

La chambrée offre alors des aspects inaccoutumés de grande fête et menace de s'écrouler sous le poids du clan parnassien, qui reçoit le mot d'ordre du passage Choiseul.

Mais, en temps ordinaire, le public y est moins communicatif, moins admiratif, plus pensif.

Ce sont les mères! aux bonnets roses, aux tartans huileux, aux cabas où gisent confusément les répliques de Célimène, les notes de la couturière, vingt-cinq centimètres de crochet commencé, la déclaration impertinente du voisin d'en face, un paquet de poudre, un flacon de rouge et du saucisson à l'ail.

Ce sont les pères, interrogeant d'un œil inquiet les auditeurs de leurs filles, et de l'autre surveillant les amoureux qui se produisent.

Ce sont enfin les habitants du quartier, les peintres en joie, les entreteneurs et les porteurs d'eau.

Telle était la salle où allait être représentée

LA FILLE DE GRENADE

Grand opéra en 5 actes

PAROLES ET MUSIQUE DE M. ERNEST DUBOISY.

La représentation eut lieu au milieu des rires et des huées. Les camarades d'Éloa faillirent être assaillis par les spectateurs. Le prince de Grenade et onze de ses plus fidèles Espagnols durent fuir devant les menaces de trois strapontins qui, après les avoir bombardés de pommes cuites, voulaient dans leur fureur leur faire un mauvais parti.

Éloa seule fut discutée : les uns la rappellèrent, les autres s'opposèrent à toute démonstration.

Il en résulta bientôt un conflit entre les deux camps. En tête des applaudisseurs il y avait Isidore Fauchet, qui ne tarda pas à appeler la presse à la rescousse et à remporter la victoire, grâce au nombre de ses combattants, et à la vaillance déployée par Napoléon Duhamel qui avait senti tout à coup se réveiller en lui ses instincts guerriers d'autrefois. Mais hélas tant de lauriers devaient coûter cher à l'auteur des jours d'Éloa.

Au moment où, pour la septième fois, il

abaissait lourdement son poing de fer sur le dos d'un protestant, il fut saisi au collet par un gardien de la paix qui l'entraîna au poste.

En ce moment deux cris épouvantables partirent de la salle :

L'un semblable au signal d'une locomotive, c'était Armide qui perdait les sens :

L'autre que je ne saurais mieux comparer qu'à celui d'une biche atteinte : vous avez deviné la tendre Éloa, qui, après avoir suivi ce combat antique, finissait par s'évanouir dans les bras de M. Dominique, le souffleur assermenté de la Tour-d'Auvergne.

LE SOUFFLEUR.

Et puisque j'en suis au souffleur, laissez-moi reproduire ici ce qu'en a dit Jules Janin.

Nous voulions tôt ou tard arriver à peindre cet élément indispensable et *quelquefois vivant* de l'art dramatique : mieux vaut-il pas accrocher dans cette galerie le tableau si remarquable qu'en a fait le *prince de la critique* ?

Il commence :

« Non ! Sisyphe, haletant sous son rocher ; les Danaïdes, penchées sur le tonneau qui fuit toujours ; Tantale, mort de soif ou de faim au milieu du fleuve limpide ; Ixion, sur sa roue ; Prométhée sous son aigle ; la Vestale dans sa tombe vivante ; le jeune moine *in pace* pour ses fredaines ; tout ce qui sent le renfermé, le moisi, l'esclavage, la torture et la damnation, ne saurait se comparer à l'existence de cet infortuné que la mauvaise déesse de la fortune a destiné à passer sa vie au fond de cet abîme ridicule, appelé : *le trou du souffleur* ! » Allez, et dites à Jérusalem, si
« quelque douleur est comparable à ma dou-
« leur ! »

.
« Le comédien qui fait les grands bras, la comédienne qui fait sa petite moue, autant de pantins dont le souffleur tient tous les fils. Regardez dans quoi il est plongé ! il n'est pas de condition plus basse : mais tout de suite voyez rentrer, sortir les personnages du drame : prêtez l'oreille à ces cris partis de l'âme... et du trou du souffleur... ! à coup sûr, c'est le souffleur qui accomplit toutes ces merveilles. Digne homme ! enseveli dans son

silence, entre les grands bruits du parterre et du théâtre; enfoui dans son ombre, au milieu de cet Océan de lumière que projette la rampe enflammée, nul ne se doute de ce rude travail.

« En sa qualité d'âme intelligente d'une chose inerte, le distributeur de mémoire doit tout voir, tout savoir, tout prévoir; il sait préparer l'effet de la grande tirade, et la réplique du moindre couplet; il sent, avec une délicatesse infinie, la moindre différence de niveau dans le comédien qui entre ou qui sort; à la figure, à la démarche, au geste de son héros, il doit comprendre où le bât le blesse, et lui venir en aide, tantôt d'un geste ou d'un coup d'œil, tantôt d'un souffle. Le comédien est-il bien sûr de sa mémoire, le souffleur reste calme, mais sans perdre de vue le grand homme qui s'agite dans sa haine ou dans son amour; au contraire, que la tête du manœuvre dramatique s'égaré en mille folies, que soudain son œil s'hébète et s'écarquille dans l'agonie de l'incertitude, que son visage même garde le silence, le malheureux comédien est perdu, s'il ne sent pas à ses côtés, invisible et présent, cette espèce de chien du mont Saint-Bernard qui l'arrache à l'abîme dans lequel il va s'engloutir.

« Double danger pour l'homme qui, de son trou, surveille l'action dramatique : souffler trop ou souffler trop peu. — Il faut donc que tu te méfies de moi, pense aussitôt le comédien, qui se sent trop soufflé. Ou bien, si le souffleur l'abandonne à son génie. — Ce gueux-là, se dit-il, est payé pour me perdre ! L'un est sourd, il a perdu ses deux oreilles à entendre huer, siffler et applaudir des comédies : alors il est nécessaire d'enfler la voix ; mais cette voix martyrisée doit être à la fois sonore et sourde ; sonore, ici tout au loin, jusqu'au fond du théâtre ; sourde, en deçà de l'orchestre, et de façon que le chef d'orchestre, lui-même, n'entende pas souffler le souffleur. Ou bien l'acteur, à l'intelligence épuisée, a conservé, de ses cinq sens, le sens qu'il a jugé lui être le plus utile ; son ouïe est si fine qu'il entendrait pousser les vers dans le cerveau d'un poète enrhumé. Alors, quelle délicatesse et quel tact dans la voix ne faut-il pas, pour envoyer à cette oreille exercée, à cet esprit troublé, ce trait final que notre homme va passer sous silence, comme un écolier qui sait mal sa leçon !

« On admire et beaucoup, de nos jours, les tours de force des grands ténors, qui chantent les chefs-d'œuvre d'une voix qui s'est envolée

à la cime des arbres ; eh bien ! ces sortes de miracles sont moins étranges que les miracles accomplis par l'organe doublé de velours et de cuivre d'un habile souffleur.

.

« Mais s'il est difficile de se faire agréer, du fond de ses profondeurs, *de profundis*, par Messieurs les comédiens, la tâche devient impossible avec Mesdames les comédiennes. Il n'y a pas de tyran qui tienne : Néron lui-même, quand il a dépouillé ses insignes et renvoyé ses lieuteurs grenouiller au cabaret, s'humanise avec le souffleur ; mais les femmes de théâtre, ces folles têtes éventées, ces organisations nerveuses, ces esprits malades, ces enfants gâtées (tant qu'elles sont femmes) d'un public disposé à leur tout pardonner, voilà les ennemies les plus cruelles, les plus implacables, c'est-à-dire les plus fantasques de ce bonhomme, incessamment assis sur la brèche de leur vanité :

« Assise sur le sable elle écrivait sur l'onde.

« Ce qu'elle savait, avant-hier, sur le bout de son doigt ; ce qu'elle savait tout à l'heure, avant d'entrer en scène ; ce qu'elle a répété cent fois devant douze cents personnes, la

même femme, pour peu que sa robe ait un faux pli, pour peu que sa rivale ait une nouvelle parure... si elle a été négligée le matin ; si elle voit dans la salle, tout en haut ou tout en bas, la figure adorée ou la figure abhorrée, soudain tout ce qui ressemble à l'intelligence s'arrête, et se perd en mille confusions éblouies dans ce cerveau à l'envers. La dame ne voit plus, elle n'entend plus, elle ne sait plus, elle ne dit plus ; alors c'est au malheureux souffleur à la remettre dans sa route, à lui souffler, mot à mot, ce qu'elle doit répéter ; à ramener dans cette âme, éblouie de colère ou de tendresse, le choc électrique ! C'est un enfant qu'il faut mener par la main, et pas à pas ; un enfant souvent mutin, qu'il faut conduire à la lisière ; à coup sûr ce n'est pas la dame qui débite son rôle en ce moment, c'est le souffleur.

« Notez bien qu'en même temps ce martyr infortuné de l'art dramatique mène de front tous les autres rôles ; il est à lui seul et tout à la fois, le tyran, le père noble, le valet, la soubrette, la grande coquette, l'amoureux, l'amoureuse, le niais et le héros ; il tient dans sa main débile les fils croisés de la même intrigue, dans lesquels il doit se retrouver à toute minute ; il pleure, il rit, il

tempête, il jure, il soupire, il déclame, il égorge, il empoisonne, il expire, il est amoureux, il se marie, il conspire; il est riche et pauvre, couvert de gloire et d'honneurs; il appartient à toutes les nations, à tous les siècles, à toutes les douleurs, à toutes les joies ! Comptons donc l'éblouissement de ce malheureux, et comptons son supplice, hélas ! quand il lui faut bouillonner, pendant sept heures d'horloge, dans cette fournaise ardente où sont fondus impitoyablement l'or, le fer, le plomb, l'argent, le vif-argent, tous les métaux avec lesquels se fabriquent ces chefs-d'œuvre de carton.

« Voilà pour l'horrible, et voici pour le ridicule : Le souffleur n'exerce pas seulement son métier tous les soirs, il l'exerce encore chaque matin. Hors de son trou, vous croyez qu'il est libre ? hors de son trou, son supplice le poursuit et le tourmente. Il assiste à l'enfantement de toute nouveauté, vieille ou nouvelle ; il devient la proie et la torture de chaque nouveau chef-d'œuvre que produit, chaque matin, la foule incessamment changeante de nos jeunes grands hommes. Un auteur de nouvelle édition se présente à la comédie ; il tient sous son bras un drame épais, à ce point que ce malheureux bras engourdi ressemble

de loin à la moitié d'un cerveau... Ce manuscrit ne promet rien de bon au souffleur. En effet, si par malheur le nouveau drame est reçu par Messieurs les comédiens, le premier homme qu'on appelle, — holà ! c'est le souffleur ! Vite une copie... et vite deux copies de cinq actes : ainsi on lui fait échançonner cet esprit nouveau-né. Puis que de ratures ! que de changements ! que de choses oubliées ! Le malheureux manuscrit du souffleur, c'est la sangsue acharnée à la peau du malade : « elle ne le quitte pas avant d'être gorgée de sang ! » *Non missura cutem !*

« Le malheureux souffleur, il commence, il finit le spectacle ; il en est le premier et le dernier mot. Il arrive avant tout le monde, il s'en va, quand tout le monde est parti ; c'est à peine si, dans l'entr'acte, il trouve un moment de repos dans le *foyer des comédiens*, si par bonheur Messieurs les comédiens et Mesdames les comédiennes accordent une certaine familiarité... à qui, juste ciel !... à ce « souffre-douleur de souffleur ! »

LES PORTIERS DE COMÉDIE.

La vocation est une si belle chose que ces deux derniers échecs n'entamèrent en rien les croyances d'Éloa non plus que celles de l'agent Barandard et du professeur Boiscapet. Ils fondèrent au contraire d'autant plus d'espérance sur elle qu'ils l'avaient vu tenir tête, un nombre assez respectable de minutes, à la fureur du public. Cet espoir ne devait point être déçu.

Il était réservé à Éloa de débiter au Théâtre-Lyrique ; excusez du peu. Voici dans quelles circonstances :

Le départ du prince Andreo Cataneo, et l'indifférence de plus en plus marquée d'Isidore Fauchet pour la mère de son enfant et l'enfant de ses entrailles, avaient fini par mettre la famille Duhamel dans un embarras voisin de la nécessité.

Napoléon Duhamel avait bien quelques droits pour obtenir une place modeste dans une administration ; mais il s'était juré de ne

jamais servir la République, et comme si elle eût exigé de lui un serment, comme s'il lui eût fallu renier la mémoire de son empereur, il avait préféré jusqu'à ce jour vivre sur la libéralité d'un prince italien. Tout, hélas ! a une fin ; il ne s'en aperçut que trop tôt. A bout de ressources, il songea à prendre une fonction libérale, qui n'engageât en rien ses précédents. Celle de concierge se présenta à lui, il l'embrassa.

Rassurez-vous ; il ne s'agit pas ici de ces vulgaires pipelets aux ordres d'un locataire attardé !

Napoléon se fit concierge d'un théâtre, et d'un théâtre subventionné, s'il vous plaît, le Théâtre-d'Apollon !

A ceux qui peuvent supposer que Napoléon déchoit, il est indispensable d'apprendre ce que c'est qu'un portier de comédie, de crainte que Duhamel ne perde à leurs yeux si peu que ce soit de cette noble fierté que certains journaux bonapartistes ne craignent pas de qualifier : « orgueil respectable de la monarchie disparue à laquelle on est dévoué et que l'on saura défendre quand le moment en sera enfin venu ! »

Le portier de comédie est une puissance. C'est lui qui tire le cordon du temple de l'art, non pas à tout le monde, mais seulement aux élus. C'est l'homme de confiance du directeur. C'est l'intermédiaire de ce directeur avec les poètes. Il reçoit du haut de sa hauteur le manuscrit que lui viennent offrir les mains tremblantes des débutants honteux, et quelquefois les lit avant le maître de toutes choses dramatiques. C'est l'ami des artistes, le dépositaire fidèle des billets doux et des fleurs discrètes. Le concierge intelligent ménage les entrevues. Chez lui la jeune première peut apprécier les qualités d'un entreteneur sérieux, et chez lui le ténor a tout le loisir de décacheter sans honte la déclaration de la dame de l'avant-scène de droite.

C'est enfin le compère tutoie-moi de la presse, à laquelle il distribue les places demandées.

Napoléon Duhamel et sa femme ne comptaient que des amis dans le journalisme. Il avait le mot pour rire. Armide ne reculait pas devant un calembour et se mettait en quatre quand il s'agissait d'être agréable au moindre des reporters. Que de fois y avons-nous vu assis les grosses têtes de la critique !

Vous n'avez pas supposé un instant qu'Éloa eût partagé la condition de ses parents. Quand Duhamel prit sa place, Éloa alla demeurer avec César chez une de ses amies, qui tenait un bureau de tabac, rue Notre-Dame-de-Lorette. Mais tandis qu'elle y escomptait les lauriers de l'avenir, en roulant mélancoliquement des cigarettes pour les peintres du quartier, Duhamel s'occupait d'elle et multipliait les intrigues pour la voir arriver.

Un jour que le directeur était de belle humeur, il vint le trouver, et lui demander une audition pour sa fille dont il énuméra tous les états de service. Le directeur, qui était en train de récapituler le nombre de ses engagements qui se montaient au chiffre fabuleux de six cent quarante-sept personnes, jugea qu'il n'y aurait aucun inconvénient à ce qu'ils atteignissent six cent quarante-huit, et promit à Duhamel tout ce qu'il voulut. Il fut bien entendu que, jusqu'à nouvel ordre, elle se contenterait de figurer sur la liste des artistes engagés et qu'elle n'aurait des prétentions à la caisse que le jour où elle débiterait.

On en convint de part et d'autre.

Éloa se crut, sinon au comble de la fortune, au moins débarrassée des parasites qui, comme Barandard ou Boiscapet, vivent des talents qui naissent.

Elle comptait sans le chef d'orchestre et le régisseur qui, tous deux, faisaient des économies, grâce à un petit moyen que nous ne saurions trop recommander à leurs confrères.

LE MOYEN DE SE FAIRE TRENTE MILLE LIVRES DE RENTE

En élevant des ingénues.

Le chef d'orchestre, qui règne en maître, a un pouvoir tout discrétionnaire sur les artistes qui demandent une audition. Seul, il peut ou non l'accorder; seul, il a voix au chapitre quand il s'agit d'en proclamer le résultat.

Tant de puissance peut lui suggérer l'idée d'en bénéficier.

Voici comment il s'y prend :

L'artiste a chanté son morceau, l'audition

est terminée, elle attend son sort avec impatience.

— Mademoiselle, lui dit notre homme, vous possédez une voix ravissante, et je puis vous garantir les plus grands succès sur notre théâtre. Mais on sent que vous avez encore beaucoup à faire pour arriver à tout à fait bien. Il vous faudrait quelques leçons d'un musicien habile, qui parachevât, pour ainsi dire, votre jeune talent.

Et la pauvre fille, tout émue :

— Soit ! indiquez-moi...

— Le professeur ? Mon Dieu, moi, si vous voulez. Et vous ne sauriez mieux choisir, puisque je suis de la maison où vous devez bientôt récolter des lauriers.

— Et combien prenez-vous par leçon ?

— Vingt francs.

Le coup est dur.

Si la chanteuse a, comme il dit lui-même, *les reins solides*, elle en sera pour son petit billet de mille, et le tour sera joué.

Si elle est dans une situation qui ne lui permette plus de nouveaux sacrifices, elle peut avoir chanté comme M^m° Carvalho, elle est sûre à l'avance de recevoir le lendemain, à

son domicile , une lettre lui annonçant un refus en règle.

CE QUE C'EST QU'UN ENGAGEMENT.

J'ai dit qu'Éloa avait signé un engagement.

Le lecteur sait-il ce que c'est ? Nous leur en mettons ici un sous les yeux.

Qu'on pèse le fond et la forme et qu'on dise : « Jamais marchand d'hommes ne rédigea contrat pareil. »

Le modèle ci-joint est le même pour tous les théâtres :

THÉÂTRE-APOLLON

Du	187
Au	187

1 ^{re} année, par mois, fr.
2 ^e année, id. fr.
3 ^e année, id. fr.

Engagement de

Entre les soussignés :

M. directeur du Théâtre-Apollon, d'une part;

Et M.
ment à Paris, y demeurant,

présente-

d'autre part :

Il a été convenu ce qui suit, savoir :

Moi, libre de tout engagement,

M'engage envers M.

1^o A consacrer mes talents exclusivement et sans réserve d'aucuns, au service du Théâtre-Apollon ;

2^o A chanter et jouer sur le Théâtre-Apollon et sur tous autres que bon semblera au directeur, tous les rôles anciens et nouveaux qui me seront distribués par lui, et qu'il jugera convenir à mon physique et à mes talents; je ne ferai à ces rôles aucune coupure ni aucune modification, sans consulter les chefs de service; à me prêter au bien de son entreprise, et enfin à jouer, selon les besoins du service, dans une ou plusieurs pièces ;

3^o A me trouver à toutes les répétitions générales et particulières, aux répétitions et assemblées qui seront indiquées par l'Administration, aux heures fixées par les tableaux affichés au théâtre, et même après le spectacle si elle le juge convenable, sous peine des amendes établies à ce sujet par les règlements faits ou à faire, et à me conformer à toutes les autres dispositions desdits règlements relatives aux diverses parties du service ;

4^o A me fournir à mes frais tous les habits de ville convenant à mes rôles : linge de toute espèce, gants, bas, rouge, chaussures, maillots, perruques, coiffures et accessoires de costumes ;

Je me contenterai des costumes qui me seront présentés; en cas de dégradation provenant de mon fait, je consens à en payer la réparation d'après l'estimation faite par le chef costumier ;

Je m'oblige encore à jouer aux matinées ou repré-

sentations extraordinaires que l'Administration jugera convenable de donner ;

5° A jouer portout où il plaira au Directeur, même dans plusieurs théâtres par jour, en n'exigeant que les frais de déplacement ;

6° A fixer mon domicile dans la ville, à une distance d'un quart d'heure au plus du Théâtre ; à ne jamais m'absenter de Paris, à ne jouer ni chanter sur aucun théâtre, ni dans aucun concert public ou particulier, payant ou non payant, pour quelque motif ou sous quelque prétexte que ce soit, sans le consentement exprès et par écrit du Directeur, sous peine d'une amende d'un mois de mes appointements pour la première contravention, et de trois mois en cas de récidive ;

7° A payer à titre de dommages-intérêts la plus forte recette que l'on puisse faire au Théâtre, si, par ma faute, j'empêchais une représentation. Dans le cas où je n'aurais occasionné qu'un changement de spectacle, je ne devrais que la différence de la recette effectuée à la plus forte recette réalisable ;

8° A me trouver tous les jours au Théâtre, à la disposition de l'Administration, une heure avant le commencement du spectacle, lors même que je ne jouerais pas, afin de lui donner le moyen de remplacer une pièce qu'un événement imprévu empêcherait de représenter ;

9° A me contenter des loges, du luminaire et du chauffage qui me seront fournis par l'Administration ; à n'introduire, sous aucun prétexte, aucune personne dans les coulisses ou dans ma loge ;

10° A être toujours prêt à jouer, sans répétition, les rôles que j'aurais joués depuis moins de trois mois ;

11° A être prêt, en cas d'urgence, à jouer les rôles qui me seront désignés, savoir : pour un acte, le

huitième jour de la remise qui me sera fait du rôle, poème et musique; pour deux actes, le douzième jour; pour trois actes, le quinzième jour; pour quatre ou cinq actes, le vingtième jour;

12° Le jour de la représentation est compté comme jour d'étude, la remise d'un autre rôle n'entrave pas même cette étude;

13° En cas de maladie, je ne pourrais prétendre à être dispensé de mon service qu'autant que j'aurai justifié d'une impossibilité réelle par le certificat de l'un des médecins de l'Administration; aucun autre ne pourra le suppléer. Tant que durera mon indisposition, je m'engage à ne pas sortir de chez moi, à moins que ma sortie ne soit ordonnée par écrit, par le médecin du Théâtre désigné à cet effet par l'Administration. En cas d'infraction au présent article, je me soumetts à perdre la totalité de mes appointements du mois;

Mes appointements cesseront de m'être payés à partir du jour de ma maladie, et ne repartiront que du jour où je reprendrai mon service. Si ma maladie se prolonge au-delà d'un mois, mon engagement pourra être résilié, si bon semble à l'Administration, mais sans indemnité d'aucune part;

14° Je ne pourrai demander la résiliation du présent engagement que dans le cas où M. G.... se retirerait, et je m'engage à reconnaître pour Directeurs celui ou ceux avec lesquels il transigerait de ses droits dans l'Administration. Dans le cas où M. G.... transporterait son entreprise dans un autre théâtre de Paris, je consens à le suivre et à me conformer aux réglemens en usage dans le dernier théâtre;

15° S'il survenait une contestation portée devant les tribunaux compétents, le service ne pourrait aucunement en souffrir; je m'oblige donc, en conséquence, à satisfaire provisoirement aux ordres de l'Adminis-

tration, ou à payer, au taux le plus élevé, les représentations que je ferais manquer ;

16° Tous outrages ou sévices envers le Directeur ou un Chef de service entraîneront, et sans forme de procès, la rupture immédiate du présent engagement.

Le Directeur se réserve expressément, pour lui seul et sans réciprocité au profit de l'artiste :

1° Le droit de résilier le présent engagement de trois mois en trois mois, en prévenant l'artiste quinze jours à l'avance ;

2° La faculté, en cas de litige, de verser, pendant la durée du procès, le montant des appointements de l'artiste à la caisse des dépôts et consignations ;

3° Le droit de résilier le présent engagement, dans le cas où les amendes que l'artiste contractant aurait encourues s'élèveraient, pour un mois, à moitié de ses appointements du mois ;

4° Le même droit de résiliation d'engagement, dans le cas de détention de l'artiste pendant plus de trois jours, par voie administrative ou judiciaire ; et s'il convient au Directeur de maintenir l'engagement, la faculté de supprimer les appointements de l'artiste pendant tout le temps de sa détention ;

5° L'engagement sera résilié de plein droit et sans indemnité en cas d'événements entraînant la cessation des fonctions du Directeur ;

6° Le droit de suspendre les appointements de l'artiste, en cas de maladie, d'indisposition ou même de grossesse, l'empêchant de remplir ses obligations envers la direction.

Le Directeur se réserve, bien que l'année théâtrale soit de dix mois, du 1^{er} septembre au 30 juin, le droit de fermer le théâtre pendant trois mois, au lieu de deux, soit du 1^{er} juin au 31 août de chaque année, et encore dans tous les cas de désordres publics, émeutes, séditions, épidémie ou autre événement,

même accidentel, indépendant de la volonté du Directeur, et de nature à compromettre les recettes du Théâtre.

Dans tous les cas de clôture de la salle, qu'elle qu'en soit la cause, les appointements de l'artiste contractant seront supprimés pendant toute la durée de la clôture, et ne reprendront leurs cours que le jour de la réouverture du Théâtre. L'artiste continuera à être, pendant trois mois, à la disposition de la direction.

Dans le cas de clôture périodique du 1^{er} juin au 31 août, par la volonté du Directeur, l'artiste contractant pourra utiliser à son profit les deux premiers mois de clôture, du 1^{er} juin au 31 août; mais il devra se remettre, à dater du 1^{er} août, à la disposition de l'Administration, pour concourir aux travaux préparatoires de la réouverture, et cela sans rétribution aucune. Si la clôture n'est que de deux mois, l'artiste n'en pourra utiliser qu'un à son profit. Du reste, le 15 mai de chaque année, le Directeur fera connaître ses intentions à ce sujet.

Moyennant les clauses ci-dessus fidèlement exécutées, et sous les réserves exprimées, M.

s'engage à payer à M.

la somme de

par mois

Le présent engagement commencera le
et finira

Le Directeur se réserve expressément le droit de résilier le présent engagement à la fin du premier mois qui suivra le début de l'artiste.

Le présent engagement aura même force et même valeur que s'il était passé par-devant notaire et sera exécuté sous peine d'un dédit de
payable comptant et dont la valeur ne pourra être diminuée à quelque époque que ce soit, pas même dans les derniers jours du présent engagement.

Les contestations auxquelles il pourrait donner lieu seront portées devant le tribunal de commerce.

Fait double, signé après la lecture.

Paris, le 187 .

COMPTONS !

Voilà donc Éloa en proie aux tiraillements de Barandard, de Boiscapet, du chef d'orchestre et du régisseur et avec cela pas d'argent !

La pauvre fille comptait sans les autres ; sans la coiffeuse, l'habilleuse, le machiniste, le gazier, que sais-je encore ! qui, à la fin de chaque mois et bien qu'elle n'eût pas encore paru sur la scène, lui envoyaient des notes d'apothicaires à faire tressauter la plus patiente des femmes.

Un jour elle reçut enfin un mot de son directeur.

Il fallait qu'elle remplaçât, dans les vingt-quatre heures, une de ses camarades prise d'un enrrouement subit.

Il s'agissait de jouer le rôle de Betty du *Chalet*.

Éloa court au théâtre et demande un costume. On lui donne le costume de celle qu'elle remplace, en lui faisant remarquer qu'avec quelques points aux entournures il ira parfaitement. Et comme elle observe qu'on doit lui fournir le costume, on lui répond :

— Eh bien, il semble qu'on vous le fournit ?

— Oui, mais il va mal.

— Faites comme vos camarades. Allez en commander un, à vos frais, si vous êtes si difficile.

Or, comme on ne peut pas jouer Betty, surtout pour un début, avec une jupe mal ajustée et un corsage trop large, Éloa se décida à en faire faire un, en même temps que les souliers et les bas de soie, la chaussure et le linge étant toujours aux frais de l'artiste.

Éloa joua Betty devant une salle à peu près vide.

Elle ne recueillit certainement pas ce soir là pour cent sous de popularité et trois écus de satisfaction ; or, voici le compte qu'elle établit en rentrant chez elle :

<i>Jupe satin noir.</i>	185 fr.	>
<i>Corsage brodé.</i>	90	>
<i>Trois jupons blancs.</i>	2	70

<i>Velours</i>	3	»
<i>Bas de soie</i>	7	50
<i>Souliers</i>	12	*
<i>Claque</i>	25	»
<i>Bouquet</i>	5	»
<i>Voiture aller et retour</i>	3	75
	<hr/>	
Total.. . . .	333 fr.	95

Comme on lui octroya 20 francs, sur lesquels d'après les conventions faites il revenait deux francs pour Barandard et vingt sous pour de Boiscapet, reste dix-sept francs.

De son bénéfice : 17 francs retranchons... c'est-à-dire non, de ses dépenses : 333 fr. 95 c. retranchons son bénéfice 17 francs, cela fait en bons comptes et bon argent 316 fr. 95 c. de perte.

La première soirée lui coûtait seize louis !

Éloa se jeta sur un canapé ; puis, l'œil humide, les cheveux au vent, après avoir lancé plus de mille imprécations, elle tomba à genoux, joignit les mains et levant les yeux au ciel :

— Au moins, mon Dieu ! s'écria-t-elle, car vous ne voudriez pas m'abandonner ainsi ! Faites que je trouve un autre amant !

CHANTEURS ET CHANTEUSES.

LE TÉNOR

S'il y a dans la carrière dramatique une position qui rapporte, c'est pourtant celle de chanteur, et nous devons le savoir plus que personne nous autres qui appartenons à une génération qui les a fait rois.

Car ils sont rois, empereurs, papes omnipotents.

Le ténor est l'étoile qui conduit les peuples et rayonne sur les cinq parties du monde ; la prima dona reçoit l'hommage des puissances et des principautés. Elle a à ses genoux les grands de la terre comme la reine de l'Apocalypse.

.

PREMIÈRE SORCIÈRE

Où as-tu été, sœur ?

SECONDE SORCIÈRE

Vendre ma fille.

TROISIÈME SORCIÈRE

Et toi, sœur ?

PREMIÈRE SORCIÈRE

La femme d'un premier rôle avait des amants plein son giron ; elle les grugeait , grugeait, grugeait. Donne-m'en un ! lui ai-je dit. — Va-t-en, sorcière, m'a répondu cette mégère à l'énorme et large croupe. — Son mari s'est embarqué pour Saint-Pétersbourg, où il va jouer le répertoire de M. Sardou. Moi, je m'embarquerai dans un crible, je le poursuivrai ; et, déterminée comme un rat sans queue...

SECONDE SORCIÈRE

Voyez-vous ce que j'ai là ? C'est la vertu d'une danseuse qui a fait naufrage faubourg Poissonnière.

(Tambour en dedans.)

ALPHONSE MACBETH

Je n'ai jamais vu de jour si affreux et si beau !

BANQUO PRIMO

N'est-ce pas ? cher ami. J'ai beaucoup

voyagé, mon ténor, comme impresario : eh bien... Mais que vois-je ? quelles sont ces créatures ?

ALPHONSE MACBETH

Do, mi, la, sol, ut !!!

BANQUO PRIMO

Femmes, êtes-vous des vivantes ? et pouvez-vous répondre aux questions de l'homme ? Je vous croirais des femmes, sans cette barbe épaisse dont votre menton est hérissé.

ALPHONSE MACBETH

Ce sont peut-être des mères d'actrices ?

PREMIÈRE SORCIÈRE

Salut, Alphonse ! Salut, phare de Paris !

SECONDE SORCIÈRE

Salut, Alphonse ! Salut, phare de Saint-Pétersbourg !

TROISIÈME SORCIÈRE

Salut, Alphonse ! Salut, phare de Londres !

TOUTES

Salut, Alphonse ! tu seras roi !

AUTRE SCÈNE

ALPHONSE MACBETH, seul, lisant une lettre.

« Elles se sont présentées sur ma route, le
« jour de la victoire, et déjà une de leurs pré-
« dictions accomplies m'a prouvé qu'elles sont
« douées d'une intelligence au-dessus des
« mortels. Lorsque je brûlais du désir de
« leur faire d'autres questions, elles se sont
« évanouies et changées en vapeurs légères.
« J'étais encore plongé dans l'admiration de
« cette rencontre étrange, lorsqu'on m'ap-
« porte des lettres de roi qui me nomment
« chevalier de tous les ordres. Les sœurs in-
« fernales m'en avaient prévenu. Ce n'est
« qu'après, dans un second salut, qu'elles
« m'ont dit : *Et un temps viendra que tu seras*
« *roi*. J'ai cru te devoir cette confiance, ô
« toi, la compagne de ma grandeur ; je n'ai
« pas voulu te frustrer de ta portion de joie,
« en te laissant ignorer les grandes destinées
« qui me sont promises. Renferme ce secret
« dans ton cœur, envoie-moi du rouge, et re-
« commande à Miland de me faire mes mail-
« lots plus collants. Adieu. »

Alphonse, tu es chevalier de l'ordre du Christ, chevalier de l'ordre du Portugal, chevalier de l'ordre de Suède, chevalier de l'ordre Saints-Maurice-et-Lazare, officier de l'ordre de Bolivar, et bientôt tu seras ce qu'on t'a prédit !

.

SCÈNE BOURGEOISE

C'est à cette royauté qu'il faut attribuer la crainte que le ténor inspire au bourgeois.

Laissez-moi reproduire à ce propos une scène dont j'ai été témoin.

MADAME DUFOUR, dans une bergère, — MONSIEUR
DUFOUR, dans un fauteuil.

MADAME DUFOUR

Mon Dieu, mon Dieu ! que je suis donc malheureuse ! C'est ce soir le bénéfice de ce petit diable de Cooper, aux Variétés, et pas moyen d'y aller. C'était bien la peine de me faire la femme d'un journaliste !

MONSIEUR DUFOUR

Madame Dufour, vous vous occupez beaucoup trop de M. Cooper. D'abord, les Variétés, est-ce un endroit convenable ? Et puis, vous n'ignorez pas que ces jours-là on ne fait jamais de service. Ensuite Capoul chante, et ce n'est point la place de l'épouse légitime d'un rédacteur de *la Gazette de France*.

MADAME DUFOUR

Avez-vous jamais rien eu à me reprocher ?

MONSIEUR DUFOUR

Rien. C'est vrai.

MADAME DUFOUR

Je suis la plus à plaindre des épouses !

MONSIEUR DUFOUR

Madame Dufour, je vais sortir de mes gonds !

MADAME DUFOUR

Vous me menacez ! je vous cède la place !
(*Exit.*)

MONSIEUR DUFOUR, MADAME CUDOT

MADAME CUDOT

Madame Dufour est là ?

MONSIEUR DUFOUR

Oui, belle dame. Quel bon vent ?

MADAME CUDOT

Je suis aux Variétés.

MONSIEUR DUFOUR

Parlez bas. En bien ?

MADAME CUDOT

Que de monde ! et quel succès !

MONSIEUR DUFOUR

N'est-ce pas ?

MADAME CUDOT

Ah ! monsieur Dufour, et Capoul a chanté ! C'est à regretter d'être honnête ! Il est bon à tout, ce beau blondin ! Dix heures et demie ! Bonjour à Madame Dufour. Ne vous dérangez pas, je connais l'escalier. Ah ! ce Capoul !

MONSIEUR DUFOUR, LA BONNE

LA BONNE

Monsieur, c'est un billet.

MONSIEUR DUFOUR

Donnez.

LA BONNE

Je peux-t-y me coucher ?

MONSIEUR DUFOUR

Vous avez tout rangé ?

LA BONNE

Tout.

MONSIEUR DUFOUR

C'est bien. Allez vous reposer. (*A part.*)
Il faut que je veille aux soins du ménage
puisque Madame Dufour, elle aussi, a la ma-
ladie du siècle.

Voyons, qu'est-ce que cette missive ?

(*Lisant.*)

« Je t'ai attendu toute la soirée, que fais-tu
de ton crampon de femme. » (*A part.*) Fichtre !

c'est de la première de Madame Perron! (*Continuant.*) « Je deviens folle de Capoul! Si tu veux venir à la sortie, j'ai un chapeau bleu. A toi. Enthelmine. » Ma femme!

MONSIEUR DUFOUR, MADAME DUFOUR

MADAME DUFOUR

Qu'est-ce que vous lisez là?

MONSIEUR DUFOUR

Une lettre de ce cher Miroteau!

MADAME DUFOUR

Il est venu quelqu'un?

MONSIEUR DUFOUR

Oui; madame Cudot.

MADAME DUFOUR

Ah! et tu ne pouvais pas me faire appeler?

MONSIEUR DUFOUR

Je croyais que tu ne pouvais plus me voir?

MADAME DUFOUR

Et qu'est-ce qu'elle voulait cette madame Cudot? On m'a dit que vous aviez été fort bien ensemble, dans le temps? Je ne peux pas la considérer de trois-quarts!

MONSIEUR DUFOUR , MADAME DUFOUR .
MADAME CUDOT

MADAME DUFOUR

Bonjour, chère amie.

MADAME CUDOT

Ah! ma chère, j'arrive des Variétés. Quel succès!

MONSIEUR DUFOUR

Ah! oui, vous...

MADAME DUFOUR

Tu ne m'avais pas dit ça?

MONSIEUR DUFOUR

Tu ne me laisses pas le temps de...

MADAME DUFOUR

Vous êtes bien heureuse, madame Cudot. Votre mari n'est point un tyran.

MONSIEUR DUFOUR

Mais, mon amie!..

MADAME DUFOUR

Je ne suis plus votre amie. (*Elle fond en larmes.*)

MADAME CUDOT

Je suis désolée !

MONSIEUR DUFOUR

Vous aviez bien besoin...

MADAME CUDOT

Au revoir, alors.

MONSIEUR DUFOUR, MADAME DUFOUR

MONSIEUR DUFOUR

Ecoute, bobonne, j'ai eu tort. Calme-toi. Veux-tu que j'invite Capoul à diner ?

MADAME DUFOUR

Avec des yeux comme ceux que vous m'aurez faits!..

MONSIEUR DUFOUR

Tiens, je te mène l'entendre demain !

MADAME DUFOUR, séchant ses larmes.

Vrai ?

MONSIEUR DUFOUR

Vrai.

MADAME DUFOUR

C'est bien ce que tu fais là !

(Elle l'embrasse.)

MONSIEUR DUFOUR, à part.

Je m'en fiche, on fait relâche !

LA PRIMA DONA

On a fait la monographie du ténor, on a négligé celle de l'étoile.

Il nous tardait de réparer cet oubli.

L'étoile est un astre brillant de sa propre lumière. J'en appelle à tous les astronomes.

Elle commence à poindre, tantôt dans une

arrière-boutique, tantôt dans les salons les mieux fréquentés.

C'est généralement aux Conservatoires d'Europe qu'elles empruntent leur éclat, comme les astres du ciel empruntent leur lumière au soleil.

« Il serait beau d'embrasser sous le regard
« illimité de notre âme cette immensité pro-
« digieuse, où rayonnent les créations de
« l'éther : il serait beau de donner le dernier
« coup au firmament des anciens, et, nous
« dépouillant à jamais de l'antique illusion
« qui nous montrait les étoiles tournant à
« une égale distance autour de nous, de tra-
« verser par la pensée les espaces sans cesse
« renouvelés où se succèdent les mondes stel-
« laires. » (*La Pluralité des mondes*, de Camille Flammarion.)

L'étoile la plus voisine de notre système est *la Patti*. Parmi celles qui viennent ensuite, et dont la distance est connue, la plus proche est *la Nilsson*; puis *la Carvalho*, *l'Albani* et *la Durand* viennent après.

Ce sont les étoiles les plus voisines, celles qui se meuvent dans le même espace que nous.

Quant à la totalité des autres, aux centaines qui peuplent l'étendue, il nous est mathématiquement impossible de prendre aucune base pour mesurer leur éloignement.

Nous essaierons pourtant de donner une idée de ces distances successives, en prenant pour mesure la vitesse de la réputation.

Nous dirons pour cela que la notoriété lyrique, qui, comme la lumière, parcourt un nombre incroyable de lieues par seconde, ne met pas moins de dix ans à nous venir du Conservatoire de Paris, tandis qu'elle ne met souvent que sept ans pour nous venir de Madrid, cinq ans de New-York, trois ans de Vienne et six mois de l'Italie.

Il y a des étoiles dont l'éclat diminue.

Azevedo disait, en parlant des étoiles de la salle des Italiens : « Elles sont précédées par la plus belle de toutes : *l'Alboni*. »

Or, maintenant, *l'Alboni* ne domine plus en éclat les *astérismes* d'alentour.

Théophile Gautier écrivait, il y a trente ans : « *La Frezzolini* est remarquablement belle. »

Elle est, aujourd'hui, de septième grandeur. Castil-Blaze marqua *la Viardot* de première

grandeur; elle n'est plus, maintenant, que de quatrième.

Etc., etc.

Nous venons de tracer sommairement l'histoire de quelques-unes des transformations survenues dans l'univers visible, et que l'on a observées d'ici; on sent que cette histoire n'est que l'indice de ce qui se passe journellement dans l'universalité des cieux de la musique, mais elle suffit pour détruire en nous l'idée ancienne de l'apparente immobilité d'un ciel solitaire.

« Perles splendides enchâssées dans l'im-
« mense et mobile écrin de la gravitation,
« sous les liens de cette loi universelle, les
« étoiles s'en vont planant dans les espaces,
« filles d'une même nation, sœurs d'une même
« famille. Ici on les voit agglomérées par my-
« riades et suspendues dans l'espace, comme
« un archipel d'îles flottantes; plus loin, réu-
« nies en systèmes sidéraux, s'élever ou des-
« cendre autour d'un centre invisible. »

Il serait dangereux de croire que parce qu'une étoile n'est plus visible à la lorgnette, elle a complètement disparu de l'univers.

Les soleils ne meurent pas en s'éteignant.

En fouillant le monde, on les retrouve transformées en professeurs, en bourgeoises, voire en grandes dames.

L'astronomie les désigne sous le nom de *Nébuleuses*.

Elles vivent encore de leur éclat, ou rayonnement de celui des autres, éclat emprunté au titre d'un prince russe, comme aux réaux d'un comte espagnol.

C'est le cas des *Planètes refroidies*.

UN LIBRETTO ÉCONOMIQUE.

On comprendra facilement qu'avec de grands personnages comme ceux que nous venons de présenter, le directeur, étant obligé de se montrer plus que prodigue, se rattrape sur ses modestes pensionnaires, et leur fasse payer la gloire de ses premiers sujets.

Et n'allez pas croire que ces exigences datent d'hier, comme quelques-uns l'imaginent.

En 1778, c'est-à-dire sous Louis XVI, les artistes ayant affiché des prétentions par trop

exagérées, Thomassin s'imagina d'écrire un opéra à deux personnages, qu'il jouait et chantait avec sa femme, ce qui lui permit de licencier immédiatement sa troupe.

C'est eux également qui faisaient les chœurs.

Nous ne pouvons résister au désir de reproduire en entier ce livret que nous conseillons à bien de nos impressari.

D'abord l'argument :

Un jeune prince américain
Est amoureux d'une jeune princesse.
Cet amant, qui périt au milieu de la pièce,
Par le secours de Dieu, ressuscite à la fin !
Ce sujet est tout neuf. Nous commençons enfin.

La mise en scène était, paraît-il, d'une simplicité primitive.

La toile se lève :

SCÈNE PREMIÈRE

LA PRINCESSE

Cher prince, on nous unit.

LE PRINCE

J'en suis ravi, princesse.
Peuples, chantez, dansez, montrons notre allégresse.

Fin du premier acte.

ACTE II

LA PRINCESSE

Amour!..

(Bruit de guerre. La princesse effrayée va s'évanouir dans la coulisse. Le prince entre, poursuivi par les ennemis. Il combat, il est tué. La princesse revient.)

LA PRINCESSE, voyant le prince mourant.

Cher prince!

LE PRINCE

Hélas!

LA PRINCESSE

Quoi?

LE PRINCE

J'expire.

LA PRINCESSE

O malheur!

Peuples, chantez, dansez, montrez votre douleur!

Fin du second acte.

ACTE III

(Pallas n'a pas vu avec indifférence la valeur du jeune prince et son malheureux destin. La déesse, resplendissante de gloire, s'élève du sein d'un fauteuil et dit en se tournant vers le cadavre)

PALLAS

Pallas te rend le jour !..

LA PRINCESSE

Ah! quel moment !..

LE PRINCE, pirouettant vigoureusement,

Où suis-je ?

Peuples, chantez, dansez, célébrez ce prodige !

LE CHOEUR

Chantons, dansons, célébrons ce prodige !

Fin du troisième et dernier acte.

LA DANSEUSE.

Si nos directeurs résistaient au ténor ou à la prima dona, la danseuse, indispensable dans la plupart de nos œuvres lyriques, lui viendrait porter le dernier coup.

C'est à la fois l'être le plus gracieux, le plus étourdi, le meilleur et le plus mauvais, le plus sage et le plus dissipé, le plus travail-

leur et le plus somnolent, mais toujours le plus exigeant et le plus cher.

Vous rappelez-vous ce que pense du sourire le Minuccio de *Carmosine*? Oui. Eh bien, servons-nous de ces admirables lignes de de Musset et appliquons-les, sans crainte, à la danseuse. Comme le joueur de viole, nous pourrions vous défier de trouver sur terre une chose plus gaie et plus divertissante à voir qu'un ballet, quand c'est une belle fille qui danse. Quel chagrin y résisterait? donnez-moi un joueur à sec, un magistrat cassé, un amant disgracié, un chevalier fourbu, un politique hypocondriaque, les plus grands des infortunés : Antoine après Actium, Brutus après Philippe, que dis-je? un sbire rogneur d'écrits, un inquisiteur sans ouvrage : montrez à ces gens-là seulement une jambe fine sous un ballon rose! pas un ne s'en défendra, sinon je le déclare indigne de pitié, car son malheur est d'être un sot.

.
Si donc, pour continuer toujours comme Minuccio, cette chose plus légère qu'une mouche, plus insaisissable que le vent, plus impalpable et plus délicate que la poussière de l'aile d'un papillon ; cette chose qui s'appelle une danseuse, réjouit tout et console de

tout, n'est-il pas juste qu'elle soit heureuse, puisque c'est d'elle que le bonheur nous vient?

Le possesseur du plus riche trésor peut, il est vrai, n'être qu'un pauvre, s'il enfouit ses ducats en terre, ne donnant rien à soi, ni aux autres; mais la beauté ne saurait être avare. Dès qu'elle se montre, elle se dépense, elle se prodigue; à chaque pas qu'elle fait, la richesse lui échappe et s'envole autour d'elle, sans qu'elle s'en aperçoive, dans sa grâce comme un parfum, dans ses pieds comme une musique, dans son regard comme un rayon de soleil! Il faut donc bien que celle qui donne tant se fasse un peu, comme dit le proverbe, la charité à elle-même, et prenne sa part du plaisir qu'elle donne!..

.
Et il en a toujours été ainsi, depuis que la danse existe, c'est-à-dire depuis que le monde est monde; car, il faut bien remarquer ceci, à savoir que nos pieds nous ont été donnés, non pour marcher, mais pour danser. Eucharis ou Prosipope, Camargo ou Sangalli sont de la même essence, à des siècles de différence.

.
Et c'est pourquoi je les aime toutes les quatre, parce que c'est avec elles que je limite

les temps. Je m'en sers pour jalonner l'histoire. Dis-moi, siècle, comment on dansait, je te dirai ce que tu étais.

Et comme il ne faut rien avancer qu'on ne prouve, je veux faire danser sous vos yeux trois ballets.

Vous me direz ensuite si là n'est pas l'histoire universelle.

BALLET ANTIQUE

Herméias.

Herméias, aux pieds de chèvre, descend des collines boisées, accompagné des nymphes accoutumées aux danses, et qui habitent les sommets des hauts rochers, invoquant Pan, à la splendide chevelure.

Il tire un doux chant de ses roseaux, et les jeunes filles forment un rond et tournent autour du musicien.

Puis arrivent les Orestiadés qui chantent, en foulant d'un pas cadencé l'hyacinthe et le safran. Et le dieu, agitant les pieds, bondit çà et là dans le chœur, ayant sur le dos la

peau sanglante d'un lynx, et charmant son âme de ses doux chants.

Puis la cithare sonore se brise et tous se laissent tomber à terre.

BALLET GOTHIQUE

Les Écoliers.

Au milieu du théâtre paraît le bourg de Suresne ; au bas, la rivière de Seine ; des deux côtés, des villages lointains. Au fond, à gauche, on a planté des vignes façon de Bourgogne, peintes sur du carton taillé à jour.

Paraissent vingt écoliers, à robes longues et bicoquets ornés de plumes rouges, qui dansent un pas universitaire, puis courent en longue bande et faisant entre-deux.

Voici Eranette, armée d'une fêrule de peau d'anguille, qui poursuit un écolier à coups d'anguillade, pour le punir d'avoir cherché à prendre un baiser. L'écolier Babilie est pris, tombe aux genoux de la cruelle, qui feint de céder. On boit aux amours de Babilie et de Eranette, et l'on s'enivre.

BALLET RÉGENCE

Les Saisons.

Le prélude est de Lulli. Le maître à danser fait son entrée sous des ombrages touffus, au bruit des eaux jaillissantes.

Il avance, il recule et salue, comme saluaient M^{lle} de Bourbon, M^{me} de Retz, MM. de Saint-Aignan et de la Meilleraye, les danseurs choisis de Clio et de Melpomène. Il est vêtu d'une culotte bleu d'amour avec une jarretière de diamants. Il a un tonnelet à passe-quilles, un chapeau à trois cornes; il est trumeau, Pompadour, Watteau!

L'orchestre entame la *Pavane*.

Voici

l'Hiver

en manteau blanc, suivi de quatre hibernantes garnies de cygne.

Bonhomme Hiver a fait flamber un bassin qu'activent, au moyen de branches d'orange, les quatre demoiselles, chauffant leurs petits doigts et leurs pieds mignons, tandis

que Zéphire, ailes au dos, fait souffler les aquilons sur leurs rondes épaules.

Mais Zéphire est bientôt vaincu par quatre printanières qui le chassent en le fouettant de roses, messagères du

Printemps

annoncé par un pas de deux comme on en voit danser sur les éventails, au milieu des *délices de l'île heureuse et inaccessible*. Henriette d'Angleterre représentait Flore et ne craignait point de tirer les oreilles à Molière, travesti en vieux berger maussade et grognon.

Après un intermède de Desmarets voici

l'Été

Flora Cérès, personnifié par quatre nymphes des chœurs, ornées de faucilles et parées de bluets, la tête couronnée d'épis d'or et présentant des gerbes blondes où sont renfermés des nids.

Puis du groupe, comme M^{lle} Comminges et M^{lle} de Lamothe-Houdancourt, M^{lle} de Solmes et M^{lle} de Larac (une Montmorency!), se détachent M^{lles} Florine et Cydalise, vêtues de jupes à mi-paniers, de corsages Camargo,

avec papillons de porcelaine, échelles de rubans, œil de poudre sur le hérisson, assassines au coin de la bouche.

Elles commencent la *Gavotte* en demi-contre-temps, imitant les ronds, les moulinets, les courses, avec une grâce empruntée aux bergères de Lignon, de Boucher ou de Lancret. Puis elles accompagnent les petits violons de l'orchestre en faisant pour ainsi dire chanter le satin du soulier contre celui de la jupe descendant à mi-jambe, de façon à laisser au pas toute sa liberté, toute son élégance et tout son montant.

Il faut les voir encore sautillant sur le pied qui est à terre, tandis que l'autre tend sa pointe vers le sol, sur une demi-mesure d'un air à $2/4$, et que les deux mouvements qui font le caractère de cette danse sont exécutés chacun sur une croche.

Mais, à son tour, Flore cède la place à Pomone. Au bruit étourdissant du thyrses d'un jeune faune, voici venir les bacchantes, la coupe à la main, ivres de raisin comme tout à l'heure les cigales semblaient l'être de rosée.

La *Canarie* de Destouches, jointe aux fumées des raisins de

l'Automne

les achèverait, si les autres saisons, complètement de l'année qui s'écoule, ne venaient à temps montrer leur gratitude au public par une révérence respectueuse, en même temps que Zéphire, bien avec tout le monde, témoigne de sa joie par des entrechats prodigieux.

DANSEUSES MODERNES.

Aujourd'hui nos danseuses sont délaissées par la critique.

On néglige le foyer de l'Opéra, et cela tient, je crois, — quand je dis : « je crois, » c'est une naïveté, j'en suis sûr, — à ce qu'il est un de ceux où l'on pénètre le moins facilement.

L'entrée n'en est permise qu'à quelques privilégiés, parmi lesquels un grand nombre d'abonnés, les poches bourrées de bonbons à la rose et de notes de tapissiers. Là ils trônent en maîtres, surveillant de près les protégées de Terpsichore et de l'Amour, comme des pa-

chas dans un sérail dont les eunuques seraient transformés en machinistes et les sultanes Validé en tantes pleines de complaisance ou bien en mères qui ont eu des malheurs.

J'avoue que j'envie le sort de l'abonné. Je ne sais rien, au théâtre, qui soit plus séduisant, plus féérique que ce foyer paré de toutes les richesses, où circulent en maillots roses, en mousselines blanches, en satins multicolores, ce petit troupeau de gazelles légères, ayant bon pied et bec excellent, faciles à convaincre bien que chères à entretenir.

On y est moelleusement assis sur des coussins de velours rouge, entouré d'un tas de fillettes empressées à vous plaire ; n'ayant rien à vous cacher, ni cœur ni jambes, et se laissant aller, comme des oiseaux en cage, à tous les bégaïements, à toutes les joies, à tous les instincts.

Tandis que l'on écoute sournoisement les déceptions d'une marcheuse de seize ans ou d'une pointeuse de dix-huit, l'imagination se perd dans les profondeurs illuminées de la grande glace devant laquelle, le petit doigt appuyé sur une barre flexible, odalisques et ballerines, l'œil en feu, le sourire aux lèvres, la gorge à tous vents, se livrent à des déhanchements pleins de grâce et d'extravagance,

battant du pied, *rondant* des jambes et des bras.

Cela tient à la fois du plaisir et de l'enchantement.

Mais il faut se lever, car voici l'étoile ; et au foyer l'étoile fait loi.

La tête haute, le regard fier, la bouche dédaigneuse, les narines dilatées comme celles d'une biche qui s'apprête à prendre son vol, elle s'avance haute sur pattes, les mains à plat sur les hanches, secouant la tête pour assurer ses pendants d'oreille et la flexibilité du cou.

Aussitôt se précipitent les courtisans, la bouche en cœur, égrenant un chapelet de fadeurs qui la font sourire, la complimentant sur son dernier pas ; touchant, comme des pèlerins la robe d'une sainte, les paillettes de son ballonnage et se gaudissant à la musique soyeuse de ses orteils qui font craquer le satin de ses souliers ronds.

— Mesdames, s'écrie Mérante, c'est à vous.

Et il appelle :

— Premier quadrille ! le second ! le troisième ! le quatrième !

Les quadrilles défilent sous l'œil du maître à danser.

— Eh ! Monchanin ! est-ce que tu te fiches du monde ? Qu'est-ce que c'est que ce maillot ? Tire-moi un peu cela des hanches. C'est au Châtelet qu'on entre en scène avec des plis aux genoux. — Et toi, Mercédès ? C'est Montplaisir qui t'a appris à te rougir les coudes pour te donner des airs de vierge ? As-tu ta houppe ? Oui, et bien un peu de poudre de riz là-dessus. — Sacristi ! Lapy, les pieds en dehors ! — Et toi, Ridel, les pouces en dedans. — Eh ! là-bas, la troisième à gauche, oui, toi, veux-tu bien m'ôter ces marines de tes cheveux ; tu n'es encore que du troisième, ma petite, et faut pas te donner de ces airs-là. L'uniforme avant tout. Où donc est Julie ?

— Elle est indisposée.

— Ah oui, c'est vrai ! Eh bien, la petite rousse dansera du second rang au quatre.

Les quadrilles sont passés en revue, comme des militaires, frottant à tour de rôle le dessous de leurs *patins* sur la planche à craie.

Ils tournent les portants sous les yeux ébahis des pompiers de service et, détachés sur

les gros fonds à l'huile du décor, paraissent enfin emmitoufflés de lumière et de musique devant le public émerveillé.

Le ballet terminé, elles s'éparpillent de tous côtés, regagnant leurs loges, embossées, qui sous un cachemire, qui sous un tartan, que leur tendent, à la sortie de scène, cent bras pressés.

Le métier est dur, peu y résistent. Elles tombent, mortes de fatigue.

C'est que le divertissement a son côté cruel. La danseuse est à la fois une artiste et une acrobate. Quand elle est entrée en scène, il y avait déjà trois heures qu'elle travaillait à la classe ou chez elle. Il lui faut apprendre à poser comme un modèle antique et à *cramper* comme un clown. Il lui est interdit de veiller, de souper, de se dépenser outre mesure ; ou, sans cela, plus de reins, de jarretage, plus de ballon ! Terpsichore est la seule muse qui ait été vraiment chaste, avec Uranie cependant, que son genre rendait fatalement maussade.

Et les voilà qui se déshabillent.

Les unes dans une grande chambre carrée

qui respire la sueur et l'opoponax, le bully et le saucisson à l'ail ;

Les autres, les grandes de ce monde fantastique, dans des boudoirs de percaline rose ou de perse à fleurs.

En dix minutes, la transformation est faite, car, je l'ai dit, il s'agit de ne pas se refroidir. Un bonjour à celle-ci, un bonsoir à celui-là, un bon mot à tous, et vite en voiture... ou en omnibus.

CE QUE DEVIENT UN SATELLITE.

Mais si le ténor, la prima dona, la danseuse, tiennent ainsi le sceptre de la renommée, c'est aux dépens de tous les petits satellites qui gravitent autour d'eux et qui, après s'être quelque temps éclairés de leurs rayons, retombent bientôt dans la misère et l'obscurité.

Éloa était de ces satellites ; aussi ne tardait-elle pas à se voir dans l'impossibilité de se soutenir, sans aide, dans cet Océan lyrique. Elle se souvint de la colère du prince Andreo Cataneo, quand le directeur d'un théâtre de

genre lui avait proposé, devant lui, de prendre un amant ; elle ne put s'empêcher de regretter quelques instants son protecteur en songeant qu'il l'aurait, peut-être, vengée des propositions que venait de lui faire le directeur du théâtre lyrique auquel elle appartenait.

En fille de tête, Éloa sut contenir tout ce qu'elle renfermait de colère, d'aigreur et de jalousie. Elle maudit les Barandard et les Boiscapet, conçut les plus vilains soupçons sur son directeur, ce qui n'était que de bonne guerre, mais se retint toujours, de crainte que son père n'allât perdre la place de concierge qui l'aidait à supporter au moins le souvenir d'une dynastie renversée.

De telles mésaventures vieillissent vite une femme. Éloa réfléchissait avec terreur qu'après avoir eu un pied dans tous les genres, elle n'avait réussi dans aucun, et se demandait parfois si elle ne ferait pas mieux d'entrer, par exemple, comme demoiselle de magasin dans une maison de commerce. Alors, à ce penser, tout l'orgueil des Napoléon Duhamel lui montait au front, et, saisissant vivement son fils César et le pressant sur son cœur :

— Rassure-toi, mon fils, disait-elle à l'horrible crapaud qui se mettait à pousser des cris épouvantables, tu seras le fils d'une artiste *et pas autre chose !*

Et César hurlait davantage.

Elle écrivit encore à Isidore Fauchet qui lui donna un mot pour chacun de ses collègues, sans lui proposer aucun secours, ni même lui demander des nouvelles du petit César, et Éloa, ayant résilié avec son directeur, devint l'hôte assidue de tous les journaux parisiens, payant une ligne dans le *Courrier*, une autre dans la *Soirée Théâtrale*. d'un sourire, d'un baiser, quelquefois même d'une douce espérance.

COMMENT ON FAIT UNE SOIRÉE THÉÂTRALE.

A l'époque où se passe cette histoire, et il n'y a pas bien longtemps, il est, en effet, d'usage de faire précéder, dans les journaux bien informés, les *Courriers de Théâtre*, d'une *Soirée Théâtrale*, que l'on signe d'un pseudonyme quelconque.

La plupart de ces chroniques au jour le jour ont trop d'influence sur le public et trop d'importance aux yeux des artistes pour que nous ne racontions pas ici comment elles se font.

Je vous prie tout d'abord de remarquer que le rédacteur d'une *Soirée Parisienne* ou *Théâtre* est un malheureux journaliste condamné à une chronique par jour, ce qui n'est pas toujours aisé, et, de plus, à une chronique devant être quotidiennement variée, tout en étant resserrée dans les étroites limites d'un sujet qui ne change jamais : *le Théâtre*.

Cela dit à leur plus grande gloire, reste à savoir en quoi consiste ce rude métier.

Le matin, en se levant, il se demande quel sera l'événement théâtral.

Si c'est une première, la vie est belle. Il tient son sujet.

Le nom de l'auteur? Philidor. Bon. Sommes-nous-bien avec Philidor? Mon Dieu oui. Voilà deux fois de suite que nous lui sommes agréable. Allons voir Philidor. En voiture pour la rue du Bac.

— Monsieur Philidor?

— Il n'y est pas.

— Ah!

— Il est au théâtre. C'est ce soir...

— Oui, je sais. Merci. Cocher, au théâtre du Gymnase.

— Bonjour, monsieur Philidor.

— Bonjour, cher ami. Je n'ai qu'une minute... Des raccords à faire.

— Je m'en rapporte à vous. Donnez-moi donc quelques indiscretions?

— Je vous devine. C'est que le temps me presse. Voyons, des indiscretions? Je ne sais pas, moi. Dumas n'est pas de la pièce. Il y a deux ans qu'elle était dans les cartons. Elle s'appelait primitivement : *Un Adultère*. On compte sur un grand succès. Voilà tout ce que je sais. Cela doit vous suffire. A ce soir. chauffez-moi ça! hein?

Et Philidor rentre dans les coulisses.

— Hem! hem! se dit notre chroniqueur. voilà qui manque d'intérêt pour le public. Allons au secrétariat.

— Monsieur Derval, votre serviteur.

— Ce cher ami, comment va?

— Très-bien, merci. Eh bien, c'est ce soir?

— C'est ce soir. Et vous voudriez?..

— Vous l'avez dit.

— Qu'est-ce que je pourrais vous trouver d'intéressant? La scène se passe à Paris. Au premier acte, une salle à manger; au second, un salon; au troisième, une chambre. — Très-belle location. — On s'attend à un grand succès. — Landrol est parfait; cela doit vous suffire. — A ce soir, chauffez-nous ça, hein?

Et comme le cabinet de Derval vient d'être envahi par vingt solliciteurs de places, impossible de pousser plus loin la conversation.

— Diable! diable!

Heureusement que voici, à la porte du théâtre, Lisimon, un des interprètes, qui sera plus prolix.

— Ah! mon cher journaliste! quel plaisir de vous serrer la main. Vous avez tant d'esprit, et vous avez toujours été si bienveillant pour moi!

— Vous êtes content?

— Comme ci, comme ça. Mon rôle est mauvais.

— Connaissez-vous quelque chose?..

— Qui puisse intéresser vos lecteurs? Oui. On m'a rappelé à la répétition générale. Le débutant est bien faible. Philidor compte sur moi pour sauver le second acte. — La petite

Rachel a eu, le jour de la lecture, une scène avec son amant. — On dit qu'elle est la maîtresse du directeur. — Je vous recommande mon entrée du troisième acte. — Avec ça, je crois que vous avez un excellent article sur la planche.

Et comme il s'en va plus embarrassé qu'auparavant, il croise son collègue chargé de la critique qui, l'arrêtant au passage :

— Dites-moi, cher ami, mettez-y la plus grande discrétion. Il ne faut pas que nous nous gênions mutuellement. Réservez-moi le sujet de la pièce, le jeu des artistes et la biographie du débutant? Je compte sur vous. A tout à l'heure.

Et il dit au cocher :

— Ramenez-moi où je vous ai pris!

Et le soir, à minuit, il se trouve en face de dix pages blanches qu'il lui faut remplir, au risque de passer pour un monsieur mal renseigné.

Le lendemain, ce n'est point une première, mais une reprise. Cette fois, il s'agit d'une pièce à grand spectacle. Il se rattrapera sur la mise en scène. Malheureusement, comme

il y avait une première la veille, il lui a été impossible d'assister à la répétition générale.

Il ressaute en voiture.

— Cocher, au Châtelet.

— Bonjour, mon cher Rochard.

— Cher ami, asseyez-vous donc.

— Je voudrais avoir : 1° la description des vingt-deux tableaux, avec les noms des décorateurs ; 2° celle des sept cent vingt-deux costumes avec les noms des dessinateurs ; 3° celle des cinquante-quatre trues avec les moyens employés pour les obtenir ; 4° la biographie de la première danseuse et celle des quarante-huit interprètes ; nos lecteurs sont exigeants. A quelle date remonte la première ? Quelle était l'ancienne distribution ? Comment a été la répétition d'hier ? Faudra-t-il être aimable pour le chef machiniste ? Qui a mis la pièce en scène ? Qui a suivi les répétitions ?

— Ma foi, je ne sais rien de tout cela. Castellano seul... Mais on répète en face et vous ne pourriez le voir. D'ailleurs, vous y serez ce soir ?

— Oui, mais je dois faire mon article à minuit, le metteur en page n'attend pas et cela finira à trois heures du matin.

— C'est vrai. Eh bien, écrivez.

Il noircit quarante-quatre pages, trente de plus qu'il ne lui en faut. Aucun détail n'a été omis, et il se dit : Mes lecteurs seront contents.

Mais comme l'un d'eux a remarqué que la *Reine des eaux*, qui n'est apparue qu'à une heure et demie du matin, avait un signe sous l'œil droit et que notre journaliste a omis — pour raison — de le mentionner, il va recevoir, le lendemain, une lettre où il lui demandera : « Si c'est comme ça qu'il tient ses lecteurs au courant de ce qui se passe!!! »

C'était bien la peine !

Aujourd'hui, mercredi, première représentation, aux Bouffes, de *la Petite Rikiki*.

Fichtre, voilà qui est sérieux, la musique est d'Offenbach.

— Cocher, aux Bouffes!

Cette fois *il a tout!* Comte s'est prodigué. La salle devant être superbe, il a consulté la feuille de location et inscrit les noms connus.

Il est bien entendu qu'il ne parlera ni des chanteurs, ni des chanteuses, ni de l'orchestre, ni du compositeur, ni de la musique : cela revient de droit au critique musical.

A une heure du matin, il relit ses épreuves avec un air de contentement.

Et le lendemain il s'apprête à goûter aux joies d'une honnête satisfaction, quand il songe avec stupeur qu'aujourd'hui jeudi il n'y a ni première, ni reprise, ni débuts!

Que dire?

A huit heures, il va à la Comédie-Française.

Pas un visage connu, pas le moindre accroc!

Il est neuf heures.

Il court à l'Opéra-Comique.

On joue *la Dame blanche*. Seul son oncle, flanqué de ses deux cousines, lui donne l'occasion de reconnaître trois figures amies. Mais raconter cela, quel intérêt?

Il file aux Folies-Dramatiques. Il a donc oublié qu'on y fait relâche!

Au Cirque, la représentation est terminée.

A la Porte-Saint-Martin, toujours le même drame et toujours le même monde.

Il est onze heures et demie.

Et le voilà au bureau de la rédaction, la tête dans les mains, fouillant les coins pour y trouver l'inspiration. Tout à coup un reporter arrive. La petite Sylvia, des Folies-Marigny, s'est trouvée mal en scène à dix heures!

C'est un point de départ. Le reste s'improvisera aisément... avec quelques considérations, et il commence.

« Hier, à dix heures, à la fin du second
« acte des *Brigandes*, M^{lle} Sylvia, prise d'un
« étourdissement, s'est laissé choir, devant
« le public, sur un canapé ! etc. »

Malheureux ! il n'y avait pas de canapé.

Tous ses collègues vont s'écrier :

— Elle est bien bonne ! *Il n'y était pas !*

Aujourd'hui, vendredi, il y a les débuts de M. Rambone, au Lyrique ; mais, pour diverses considérations, il est interdit d'en parler.

Allons au Château-d'Eau.

La salle est vide !

Le moyen de s'en occuper alors, à moins de faire la biographie des ouvreuses.

Heureusement que voici Bisheim, qui vient de quitter sa femme pour promener la petite Amanda.

Il constate la présence du monsieur — ce qui rentre dans ses attributions — en mettant l'indiscrétion sur le compte du peu d'intérêt qu'offrait le spectacle.

Et il reçoit les témoins du spectateur et les malédictions de la direction, qui lui retire ses entrées.

Demain, samedi, première à Beaunarchais.

L'auteur, un commençant avide de réclame, lui a envoyé, ainsi qu'à tous ses confrères, les détails de son drame. Il en profite pour faire une partie de son article à l'avance et ne rester que deux heures place de la Bastille.

Le lendemain, trois articles absolument semblables paraissent dans trois journaux différents.

Et malgré les fatigues d'une semaine *chargée*, voilà qu'ils passent pour trois farceurs qui s'entendent.....

Tel est, en quelques mots, le rude métier auquel sont journellement condamnés de

pauvres gens qui n'ont rien fait à la société. Il eût été naturel d'en confier l'exécution à d'anciens repris de justice sachant mettre l'orthographe, les ex-notaires, par exemple; non, on a préféré torturer de jeunes écrivains, qui la plupart du temps ne méritaient pas cet excès de rigorisme du sort: n'ayant, comme compensation, que la faculté de disposer de certains directeurs de théâtre, et de faire valoir une femme qu'on veut *lancer*.

Mais cette dernière puissance, ils la possèdent et si bien que, grâce à une de ces *Soirées* dans laquelle on vantait au-delà de toute mesure le talent et les charmes de « la toute gracieuse Éloa Duhamel », elle reçut un beau jour de M. Bichu, qui venait de succéder à M. Billion, comme directeur de l'Ambigu..... Mais n'anticipons pas.

ON DEMANDE DES FIGURANTES.

Après son départ du Théâtre-Apollon, tout le monde tomba sur Éloa. Ce furent les four-

nisseurs, d'abord ; puis, en dernier lieu, Barandard et Boiscapet qui venaient lui demander des dommages et intérêts. Ce qu'il restait de l'ancienne générosité du prince Cataneo fut vendu. Duhamel, demeurant avec une rente plus que modeste, ne voulait, malgré les supplications de la tendre Armide, rien faire pour sa fille. La seule chose à laquelle il consentit, fut de se charger du jeune César, bien qu'il passât, et à juste titre, pour l'enfant le plus insupportable qu'on pût imaginer.

Éloa, désespérée, loua une chambre rue Charlot... et puis, un jour qu'elle n'avait plus rien à mettre au mont-de-piété, elle lut à la porte d'un grand théâtre de drame :

*On demande des dames pour les chœurs,
des danseuses et des figurantes.*

Et elle entra.

Quel tableau !

Nous sommes sur la scène. La toile est levée. Les décors sont appuyés contre les murs. Devant le trou du souffleur on a piqué une tige de fer d'où s'échappent deux jets de gaz. A gauche de la tige, devant une petite table, est assis le secrétaire général ou le plus sou-

vent le régisseur ; à droite, sur une chaise de paille, repose, son violon debout sur ses genoux, le chef d'orchestre ou le chef des chœurs. Dans quelques instants nous verrons venir le maître de ballet.

— Les dames qui sont pour la figuration, dit un homme.

Cinquante personnes, filles ou femmes, de quatorze à cinquante ans, coiffées de chapeaux sales et revêtues de châles crasseux, s'avancent en baissant les yeux. Quelquefois, au milieu de ce sombre bataillon, on voit détonner une toilette fraîche et presque élégante : c'est la petite Chose, que son amant vient de quitter et qui compte sur l'éclat de la rampe pour se refaire un nouveau sort.

Celle-là sera reçue.

On la mettra devant.

— Otez vos châles !

— Quittez vos chapeaux.

— Vous, la première, marchez !

— Bon ! ça suffit. On vous garde.

— A une autre.

— Marchez.

— Est-ce que vous vous fichez de moi ?

— Vous boîtez comme une cane.

— Vous n'êtes pas ici pour pleurnicher.

— A une autre. — Si vous baissez les yeux comme ça ! bonsoir.

— Vous ne venez pas ici pour enfiler des perles, je suppose ?

— A une autre.

Voici le tour des chœurs.

— Connaissez-vous la musique ?

— Oui, monsieur, j'ai chanté à Saint-Pierre.

— Qu'est-ce que vous savez ?

— Je sais causer au souffleur, je sais lever la jambe...

— Je vous demande le morceau que vous savez ?

— Ah ! bien, monsieur. (*Elle chante.*)

Eh ! aïe donc ! Eh ! aïe donc !

La Faridondou !

Mou pèr' dira c' qui vandra !

Ça m' plaît comm' ça !

La !

— Pas mal. Nous manquons de prêtresses. Vous viendrez à partir de demain. A une autre !

M. Caramenti est en retard. Un maître de

ballet est toujours en retard. Une entorse est si vite attrapée !

Mais le voici, le chapeau sur le coin de l'oreille, serré à la taille, portant un pantalon fort large qui retombe sur deux pieds imperceptibles chaussés d'escarpins vernis. A la main droite, une badine souple et légère.

— C'est moi ! mes enfants. Mesdames les artistes de la danse, préparez-vous.

Les chapeaux, les châles, les robes tombent. Les bottines ou les souliers sont détachés. Il s'échappe une odeur bizarre de parfums éventés qu'on achète au rabais et de linge douteux. Les chemises respirent la misère, les jupons remontent à huit ou dix jours, les bas sont maculés.

— Allons, mes enfants, toutes sur une même ligne. Et maintenant des battus jusqu'à ce que je vous dise de vous arrêter. — Bon. très-bien. — A l'entrechat. — Tournez. — Les bras en cercle. — Prenez ces guirlandes. — A droite, à gauche. — Présentez ces guirlandes. — Ouvrez ces ombrelles. — Tenez ces coaux. — Assez. — Vous pouvez vous rhabiller.

Et les mères d'embrasser leurs filles.

— Bravo ! ma chérie ! Dieu, qu't'es belle !
t'auras bien vite un protecteur !

— Et moi, tous les soirs, j'aurai mon litre,
de reprendre le frère.

Tel était le hideux spectacle auquel assista Éloa, sans tressaillir. Les gens à vocation n'ont point de ces frayeurs qui nous feraient mourir. Elle suivit le régisseur et signa une feuille sur laquelle elle abdiquait, non sa foi en l'avenir, sa confiance en elle-même, mais ses splendeurs passées, ses illusions d'hier, et le soir elle se confondit dans la foule de tous ces misérables.

LES PARASITES.

Et s'il ne fallait compter qu'avec la figuration ! C'est avec tous les parasites de l'art dramatique !

Cet art ne fait pas seulement vivre les directeurs, les auteurs et les comédiens, mais encore tout un petit monde, à pré à la curée.

qui se rue, aux alentours des théâtres, spéculant indifféremment sur les foudres ou les succès, faisant argent de tout, grâce à des avatars dont la nomenclature serait immense.

Nous n'insisterons, pour être bref, ni sur les chefs de claque, les marchands de billets, les régisseurs des toiles-annonces, les cafetiers dont la sonnette est à la disposition des entr'actes, etc., etc.

Ce sont là professions trop connues aujourd'hui pour qu'on s'y arrête.

Non, nous descendrons un degré de l'échelle qui commence au département des beaux-arts et finit je ne sais où, et nous trouverons à la descente trop de types encore à étudier pour ne point nous contenter d'une simple ébauche.

Parmi les habitués de cette nouvelle cour des Miracles, qui se tient sur l'asphalte, entre la Renaissance et les Folies-Dramatiques, il est un roi : Joseph I^{er}.

Joseph I^{er}, c'est ainsi qu'on l'appelle, se nomme, de son vrai nom, Joseph Chalumeau. Il a aujourd'hui soixante-quatorze ans, et vend

depuis trente-sept ans du coco à la porte de l'Ambigu.

Avis aux amateurs de fraîche.

Il a été de toutes les victoires dramatiques. Quand Frédérick faisait une création, il confiait sa fontaine à un voisin et manifestait au Paradis.

Après la représentation, Frédérick ne craignait point de l'aller trouver et de lui demander *comment ça avait marché*.

L'opinion de Chalumeau ratifiait celle de toute la salle.

S'il souriait, don César était heureux.

S'il hochait la tête, comme il fit le soir de *Zacharie*, don César rentrait chez lui, l'âme triste, et souvent il se grisait pour oublier les mauvaises paroles de son conseiller intime.

Chalumeau est un artiste, et c'est pourquoi, hier encore, il vendait sa limonade et maudissait le coquin de sort, en me faisant judicieusement observer que son métier était le seul qui fût d'autant plus fatigant qu'il produisait peu.

— Moins je vends, disait-il, en relevant sa fontaine sur ses vieilles épaules, et plus ça pèse !

Je le soupçonne cependant d'avoir été jadis heureux ! à l'époque où la mère Ferdinand lui livrait tous ses charmes.

La mère Ferdinand ! c'est l'amie des auteurs.

De midi à minuit, assise à droite de la Porte-Saint-Martin, il faut la voir débitant ses oranges ou ses berlingots.

— Bonjour d'Ennery !

— Bonjour Dugué !

— Bonjour Clairville !

Elle tutoyait Thiboust et gardait rancune à Victor Séjour d'avoir, sous Louis-Philippe, résisté à ses agaceries irrésistibles.

Un jour, elle s'en vengea dans les bras de Joseph I^{er}.

Un fils naquit de cet excès de tendresse.

Il s'est fait commissionnaire en billets après avoir été employé chez M^{me} Porcher.

Aujourd'hui il a onze mille livres de rente et vit depuis cinq ans avec une ancienne danseuse du Château-d'Eau.

Entre la fontaine de Chalumeau et l'éventaire de la mère Ferdinand (On dit éventaire et non *inventaire*, malgré J.-J. Rousseau, qui a écrit : Une petite qui avait sur son inven-

taire une douzaine de pommes, *Promenade LX.*) trône, depuis tantôt onze ans, M^{me} Henriette Péraud, la marchande de bouquets.

M^{me} Henriette Péraud a été à la mode à l'époque où M^{lle} Fargueil, qu'elle a beaucoup connue, débutait à l'Opéra-Comique, sous la direction Crosnier, dans *la Marquise*, d'Adolphe Adam. Cela se passait, j'en demande pardon à M^{lle} Fargueil, en 1835. Puis elle a eu des revers de fortune et de cœur. Après avoir possédé en Touraine un château, elle en est réduite au kiosque du boulevard Saint-Martin.

Mais qu'elle a vu de choses !

Et comme elle connaît son monde !

Comme elle sait qu'il faudra ce soir trois bouquets à la Renaissance, trois à la Porte-Saint-Martin, deux aux Folies, sans compter les bouquets qu'elle *compose* depuis bientôt dix ans, moyennant cinquante centimes, pour les jeunes premiers du Gymnase, qui jouent en habit noir.

Personne ne sait mieux qu'elle louer, avec bénéfice, les fleurs que, dans un moment de délire, est censée prodiguer une foule enthousiaste.

Je sais des roses qui, durant cinq représentations, ont couronné cinq fronts différents, et qui, malgré l'émotion *bien naturelle* de l'artiste acclamée, n'avaient en rien perdu de leur éclat et de leur fraîcheur.

Je voudrais écrire un long poème sur les donneurs de contre-marques, les ramasseurs de bouts de cigares, et le *porteur de bonnes nouvelles!* un petit blond fadasse que les habitués connaissent bien. Sa spécialité est de les mettre en relation avec les comédiennes en renom de beauté sur l'ancien boulevard du crime.

Il serait curieux de poursuivre la série des inspecteurs d'affiches, dont le chef était, il y a sept ans, intendant chez une demi-mondaine polonaise qui a épousé, depuis, un prince de Prusse; des concierges de théâtre, Mercures en haillons des poulets ambrés; des marchands de lorgnettes et de programmes; des crieurs de photographies; des chercheurs de voitures; des loueurs de parapluies; des aides-souffleurs; des organisateurs de loteries au bénéfice de la veuve d'un ancien machiniste. *Facilis descensus Averni!*

Je m'en tiendrai à la présentation d'Adol-

phe qui, je le sais, brigue la popularité, dont le rêve est de voir son nom imprimé en toutes lettres, et que je vais rendre bien heureux tout à l'heure.

Adolphe a dix-sept ans, il est donc jeune. Il est brun, assez joli garçon, et donnait l'autre jour au gardien de la paix de service sa parole d'honneur que son dossier était aussi pur que la diction de Maurice Simon.

Et cependant Adolphe a été successivement assassin, voleur, violateur, chapardeur et banqueroutier.

Pas un crime, pas un vol, pas un viol, pas un détournement, pas une faillite dont n'ait été Adolphe depuis cinq ans.

Je parle, bien entendu, des méfaits qui se commettent sur les théâtres de nos boulevards, avec autorisation de la censure, devant le commissaire de service, en plein gaz.

Sitôt que paraît un drame avec figuration de canailles, on fait signe à Adolphe, que l'on trouve au café tous les soirs, de sept heures à minuit.

On lui donne trois francs par soirée, et le voilà chef de chœur, conduisant une bande recrutée par lui à vingt sous par tête, à travers les dédales du drame en vedette.

Personne comme Adolphe pour choisir au

Temple un pantalon jaune à carreaux verts , des souliers éculés , une veste en loques , une cravate rouge , une casquette de soie crasseuse , un brûle-gueule nature .

Adolphe a joué dans *le Sacrilège*, *Canaille et C^e*, *les Deux Orphelines*, *les Bohémiens de Paris*, *Léonard*, *les Oiseaux de proie*, *les Dramas du cabaret*, que sais-je encore !

Eh bien , Adolphe était jusqu'alors inconnu .
Jamais un bout de nom sur l'affiche !
Voyons ! est-ce juste ?

Je suis heureux de l'avoir mis en relief .

Il y a peut-être , pour Adolphe , un bon parti au bout de cet article .

Et il avait d'autant plus besoin de réclame qu'il lui est impossible de se pousser dans le monde .

Il n'aurait qu'à devenir comme il faut !

Sa carrière serait perdue !

Adolphe est le roi des utilités... et des parasites !

ENFIN !

Ce fut le 23 août 187..., par une chaleur tropicale, qu'Éloa se vit confondue dans les rangs de la figuration du théâtre de l'Ambigu. On donnait *le Courrier de Lyon*, pour la rentrée de M. Paulin Ménier. La pièce fut jouée devant les banquettes vides; mais la presse, à court d'articles, vu la pauvreté de la saison théâtrale, ne manqua pas d'en parler longuement, se lançant dans des considérations à perte de vue, qui sur l'abolition de la peine de mort, qui sur l'infailibilité de la justice, qui sur le drame moderne, qui sur ce qu'il pouvait!..

Parmi les journalistes présents à la reprise se trouvait Isidore Fauchet. Vous jugez de sa stupéfaction quand il reconnut Éloa parmi les figurantes. Son cœur d'amant ou de père n'eut pas un abattement, mais son amour-propre de journaliste fut cruellement froissé. Il ne voulait pas qu'il fût dit qu'une femme qui avait été honorée de ses faveurs

fût ainsi méprisée d'un vulgaire directeur : qu'on la reléguât au septième plan. Après le second acte, il courut chez ses principaux confrères et leur demanda un article bien senti, dont il leur donna le sens. C'était bien entendu, à charge de revanche. Le lendemain, dix feuilles publiques chantaient les louanges d'Éloa et menaçaient le pauvre Bichu, successeur de Billion, s'il ne se décidait pas à rendre enfin justice à la malheureuse artiste qui, « victime de sa vocation, « avait préféré se perdre dans des rangs obs- « curs, plutôt que de demander un renom à « la mauvaise conduite ».

Bichu fut frappé. Il demanda Éloa Duhamel. Quand il connut ses états de service, il eut la conviction que, rompue à ce point au métier, elle devait avoir tout ce qu'il faut pour tenir un rôle. Il faut vous dire qu'avant d'être directeur de théâtre, Bichu travaillait dans les peaux et cuirs. Il ne pouvait pas avoir en lui une confiance illimitée, et était bien obligé de s'en rapporter quelquefois à l'expérience des autres.

Éloa devina l'influence de Fauchet, et en conçut une joie intime. « C'est d'un honnête

« homme ce qu'il a fait là », s'écria-t-elle quand elle apprit cette nouvelle à sa mère.

— Tu vois, Éloa, lui dit Armide, qu'il est bon d'avoir des amis partout.

Et, jetant un coup d'œil plein de bonhomie au jeune César, qui était en train de faire pipi dans une casquette, elle ajouta :

— A condition qu'ils ne vous fassent pas d'enfant.

Mais il n'y avait aucun reproche dans ces mots, la prévoyance seule les lui avait conseillés.

Éloa était sauvée.

Brichu lui donnait 250 francs par mois et 5 francs de feux, ce qui pouvait monter, tout compris, à 4,500 francs par an.

Le théâtre nécessitait peu de toilettes de ville : c'était donc, en somme, une excellente situation, couronnement d'un édifice élevé à la sueur de son jeune front.

LE PINACLE.

La première pièce qu'Éloa interpréta à l'Ambigu fut *l'Incendiaire*, ou *la Vendée en*

1790. Il faut en convenir, elle obtint un succès fou et, ma foi, presque légitime. Les journaux la mirent aux nues. Napoléon Duhamel faillit en perdre la raison et poussa la démence jusqu'à composer un album de tous les articles louangeux consacrés à sa fille, et à l'envoyer à Chislehurst, avec la suscription suivante :

*A mon Unique Prince,
Hommage
Et
Témoignage d'admiration
De son
Humble sujet,
Napoléon Duhamel,
Chevalier de la Légion d'honneur.*

Quant à Armide, elle s'acheta un bonnet à rubans verts et devint d'une telle insolence que, deux fois de suite, elle faillit faire perdre la place à son mari.

Détail particulier : on avait amené César à la première ; il était en zouave.

A la fin du premier acte, un monsieur demanda à son voisin, assez haut pour qu'on l'entendit, ce que c'était que cette demoiselle Éloa.

Et César de s'écrier :

— C'est maman, parbleu ! est-y hête !

Je laisse à penser si l'orchestre fit des gorges chaudes et si César reçut le fouet.

Durant trois mois, ce fut une série de triomphes. On ne parlait plus que d'Éloa, les journaux n'en avaient que pour elle. On racontait volontiers que c'était une révélation et l'on alla jusqu'à prononcer le nom de la Comédie-Française.

Éloa eut un instant de vertige ; elle vit défiler devant ses yeux tous les personnages des boudoirs d'Hortense et d'Esther David, et se crut reine de tragédie. Mais, hélas ! la vogue est fugitive comme tant d'autres choses ici-bas, et bientôt le bruit qui se faisait autour d'elle étant venu à se calmer, Éloa retomba, non pas dans l'oubli, — elle jouait tous les jours, — mais dans une simple obscurité.

Quelques mois après, l'Ambigu ferma ses portes. La direction n'avait pu résister à l'indifférence du public. Dégoûtée de l'art, Éloa voulut d'abord renoncer au théâtre. Armide Duhamel lui demanda *si c'était donc qu'elle avait l'intention de se jeter dans la débauche.*

Napoléon fut de l'avis de sa femme. Éloa partit faire une saison dramatique à Monaco, ce paradis des filles de joie, des joueurs et des faux barons. Elle en revint escortée de trois adorateurs qui, durant trois semaines, ne la quittèrent plus.

Ces trois adorateurs...

Mais pourquoi ne point faire comme les dramaturges ? passer entre les jambes du temps, afin de hâter la scène finale.

Voici ce qu'on lisait dans *l'Événement*, du 3 janvier 187... : sous la signature de TABARIN.

HISTOIRE D'UNE CLARINETTE, D'UN PRINCE RUSSE ET D'UN EMBALLEUR.

I

« Ceci n'est point un conte.

« C'est une véritable histoire, dont le dénouement a eu lieu il y a trois jours à la mairie du deuxième arrondissement. Ceux qui, comme nous, se nourrissent dans le sérail, et qui en connaissent, par conséquent, les détours, reconnaîtront facilement, sous le mas-

que, les trois personnages de ce petit roman.

« Au mois de février de l'année 187..., M^{lle} É. Duh. se couvrait de gloire dans un des théâtres du boulevard, mettons l'Ambigu, si vous voulez. Après une série de déboires, elle atteignait enfin l'apogée de sa réputation dramatique.

« Comme bien vous pensez, les adorateurs ne lui faisaient pas défaut, mais M^{lle} É. Duh. était fille d'expérience. Elle avait trop souvent cru aux belles promesses des gens de sa cour pour s'y laisser prendre à nouveau, et, un soir, elle s'était juré de ne céder... qu'après la rédaction d'un contrat en due et bonne forme, passé devant l'autorité.

« Cette décision prise, elle la fit tambouriner à Monaco, où elle se trouvait, afin que personne n'en ignorât.

« Puis elle revint à Paris.

« La sévérité de ses nouveaux principes rebuta le plus grand nombre. Mais trois d'entre ses courtisans demeurèrent et, après avoir mis M^{lle} É. Duh. au courant de leurs prétentions, lui demandèrent quelles conditions elle mettait encore à sa main.

« M^{lle} É. Duh. promit de devenir la femme de celui qui, dans les trois mois, aurait fait le plus grand sacrifice pour se rapprocher d'elle.

II

« Au mois de mars suivant, un curieux incident se passa pendant une représentation à .. l'Ambigu.

« Le chef d'orchestre venait de faire exécuter une ouverture d'Artus. Au final, il avait remarqué qu'il manquait une partie. Laquelle ? Tout musicien s'en fût aperçu aussitôt. Le moyen de conduire dix années de suite l'orchestre d'un théâtre de drame sans avoir l'oreille un tant soit peu rébarbative ! Mais il était prévenu, c'était le principal : aussi se promit-il de redoubler d'attention, durant le trémolo du deuxième acte, pour lequel tous les musiciens étaient employés.

« Il n'y manqua pas. L'instrument qui ne jouait pas était une clarinette engagée depuis la veille. Et cependant elle paraissait souffler avec conviction, enflant les joues, tournant les yeux, faisant marcher alternativement tous ses doigts.

« L'acte terminé, le chef prit la clarinette à part.

« — Je suis ébahé, lui dit-il traîtreusement, de la façon dont vous vous êtes com-

porté. Un passage seulement m'a paru faible, la reprise en mineur; mais une répétition vous suffira. Reprenez à partir de la troisième mesure, je vous écoute.

« La clarinette rougit, pâlit, balbutia, et se jetant aux genoux de son inquisiteur :

« — Ayez pitié de moi, s'écria-t-il, je ne sais pas jouer de la clarinette !..

« — Comment !

« — Après la fin du spectacle vous saurez tout !

« Le chef, soupçonnant un mystère, consentit à lui conserver son pupitre jusqu'au dénoûment.

« Après le baisser du rideau, la clarinette lui conta son histoire.

.

III

« Huit jours après l'aveu de notre clarinette, on lisait dans un grand journal de Paris, sous le titre de :

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER.

« Le prince Erikoff vient de donner sa démission au czar. On parle beaucoup dans le

« monde diplomatique de cette décision im-
« prévue, à laquelle, suivant l'*Agence Havas*,
« la politique serait absolument étrangère.
« Selon toutes probabilités, le prince viendrait
« se fixer à Paris. »

« Il y vint, en effet, devançant l'autorisation
de son maître qui avait demandé huit jours
pour réfléchir.

« On le vit à toutes les premières. On ne
parla que de lui dans les cercles. Au Persil,
on vanta ses attelages, ses chevaux de selle.
Il soutint le siège de cinquante comédiennes
à la mode, ne leur abandonnant pas le moi-
dre avantage. Ce fut le lion du moment.

« A la fin du mois, l'*Invalide Russe* publiait
un ukase annonçant la confiscation des biens
du prince, qui demeure aujourd'hui, complé-
tement ruiné, au cinquième étage d'une mai-
son de la rue des Martyrs.

.

IV

« Au point où en était arrivée M^{lle} É. Duh.,
les serments de vertu sont des serments
d'ivrogne.

« Le lendemain de sa proclamation, M. F..., un des plus riches emballeurs de Paris, mettait à la disposition de M^{lle} É. Duh. un superbe appartement au boulevard Haussmann, un coupé à deux chevaux, et lui donnait droit de crédit chez tous les principaux fournisseurs de la grande ville. Il n'était ni jeune, ni spirituel, ni beau ; mais il avait la pratique des choses et savait qu'il n'y a pas une femme qui n'aimât mieux tenir qu'attendre.

« Éblouie d'un pareil luxe, triomphant des rivales, à peu près certaine de l'avenir, M^{lle} É. Duh. se laissa faire... n'osant exiger davantage. Mais sans s'en douter, elle avait si bien empoigné son homme que ce fut lui qui, le premier, dans la crainte qu'on ne lui volât son trésor, proposa un mariage.

.

« Le soir des fiançailles, deux hommes demandèrent à parler à M^{lle} F..., qui les reçut.

« Ils venaient réclamer la parole donnée.

« — Et qu'avez-vous fait pour vous rapprocher de moi ? demanda-t-elle, sans perdre un instant contenance.

« — J'ai joué de la clarinette à l'Ambigu, dit l'un.

« — Je me suis attiré les colères de l'empereur de Russie, s'écria l'autre.

« — Et moi, exclama l'emballeur, qui avait tout entendu et surgissait comme dans les coups de théâtre, j'ai perdu 25 p. 100 sur le bois des Iles ! D'ailleurs il est un peu tard, nous sommes mariés d'aujourd'hui et voilà trois mois que...

« M^{me} F... l'arrêta d'un geste.

« Il allait compromettre sa femme.

V

.
« Telle est l'histoire véridique qui défraie en ce moment toutes les conversations.

« Et quand, devant la petite Blanche, on s'étonne de cette préférence pour un marchand de bois, elle répond en levant les épaules :

« — Que voulez-vous, l'habitude des planches ! »

ÉPILOGUE

A l'heure où j'écris ce livre, M^{me} F... est une bonne grosse mère de famille ayant trois enfants qu'elle adore.

Elle tient fort bien sa place dans la bourgeoisie ; fait le pot-au-feu quand il le faut, raccommode ses moutards, et, si on parle d'actrices ou de comédiens, elle est la première à prendre un air dégoûté et à sourire « de ces gens-là ».

César, son fils, a dix ans. Adopté par M. F..., il est au collège, où il fait d'ailleurs d'excellentes études. Le crapaud est capable d'être un jour... qui sait ?.. ministre.

M^{me} Armide Duhamel est morte d'émotion en apprenant que sa fille « allait enfin devenir une honnête femme ».

Demeuré seul, Napoléon sentit qu'il serait gênant, et le brave père eut le courage de ne plus revoir sa fille, de peur de lui attirer

des désagréments avec son mari. Après plusieurs pétitions à Napoléon IV, pétitions demeurées sans réponse, Napoléon a rompu avec toutes ses convictions. Il est aujourd'hui garçon de bureau dans un journal républicain.

.
Et maintenant, Éloa, puisse ce livre tomber un jour entre tes mains ! C'est à toi que je le dédie comme à la personnification la plus parfaite de la tribu grotesque et dévorante des comédiens de tous les siècles. Y liras-tu de l'amour ou du mépris ? En tout cas, tu serais bien aimable de me l'écrire.

Je brûlerai ta lettre.

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

28 bis, rue de Richelieu, Paris.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

CLAIRE AUBERTIN (*Vices parisiens. 1^{re} série*)

PAR VAST-RICOUARJ

Un volume in-18 jésus. Prix : 3 f. 50

PHILIPPE FAUCART

PAR GEORGES GLATRON

Un volume in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50.

LA COMÉDIE DE L'AMOUR

PAR ÉMILE FAVIN

Un beau volume in-18 jésus, imprimé avec luxe sur papier
de Hollande. Prix : 3 fr.

LE CABINET PIPERLIN

COMÉDIE-BOUFFE EN TROIS ACTES PAR HIPPOLYTE
RAYMOND ET PAUL BURANI

In-18. Prix : 2 fr.

MÉTHODE OLLENDORFF

POUR APPRENDRE

A LIRE, A ÉCRIRE ET A PARLER UNE LANGUE EN SEULS MOIS
APPLIQUÉE

A L'ALLEMAND, 22^e édit., 2 vol. in-8, br., 10 fr.; reliés, 12 fr.
A L'ANGLAIS, 17^e édit., 1 vol. in-8, br., 10 fr.; relié, 11 fr.
A L'ESPAGNOL, 8^e édit., 1 vol. in-8, br., 10 fr.; relié, 11 fr.
A L'ITALIEN, 40^e édit., 1 vol. in-8, br., 10 fr.; relié, 11 fr.
AU LATIN, 3^e édit., 1 vol. in-8, br., 10 fr.; relié, 11 fr.
AU RUSSE (v. de paraître), 1 vol. in-8, br., 10 fr.; relié, 11 fr.
CLEF DE CHAQUE MÉTHODE, 1 vol. in-8, br., 3 fr.; relié, 3 fr. 75

Étreux, Ch. HÉRISSEY, imp. — 678.

1949 X 90

Sival, George:
artistes et cabotins

64
2634
382

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
